DUMAS'S

La Tulipe Noire

FONTAINE

D. C. HEATH & CO.



ALEXANDRE DUMAS.

Heath's Modern Language Series

LA TULIPE NOIRE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

ABRIDGED AND EDITED WITH NOTES

BY

C. FONTAINE, B.L., L.D.

DIRECTOR OF FRENCH AND SPANISH INSTRUCTION IN THE HIGH SCHOOLS
OF WASHINGTON, D.C.

BOSTON, U.S.A.
D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS
1901

C. J. PETERS & SON, TYPOGRAPHERS,
BOSTON.
Plimpton Press
H. M. PLIMPTON & CO., PRINTERS & BINDERS,
NORWOOD, MASS., U.S.A.

INTRODUCTION.

Alexandre Dumas was born at Villers-Cotterets (Aisne) in 1803. His woolly hair, complexion, and thick lips betrayed his African origin. In fact, his grandmother on his father's side was a negress. When twenty years of age he went to Paris, where he was appointed a copyist in the office of the Duke of Orleans.

The Romantic School was then making its influence felt throughout the literary world. Dumas became one of its stanch supporters, and after three years of arduous labor he published a collection of "*Nouvelles*," and soon after several dramas.

In 1829 he issued "*Henri III. et sa Cour*" a historical play which met with great success.

After the overthrow of Charles X. in 1830, he was for some time a partisan of Louis-Philippe; but the Revolution of 1848, in which he vainly tried to play an important part, was the immediate cause of the ruin of his fortune. Harassed by his creditors, he fled to Belgium, and later on to Italy, where he took part in the revolutionary expeditions of Garibaldi.

In the midst of his travels and adventures, he kept on writing novels and dramas. As an author he was endowed with a vivid imagination; and he brought into his writings such rapid action, and so many brilliant dialogues and descriptions, that his works are among the most fascinating one can read, in spite of many improbabilities in the narrative.

He took all kinds of liberties with history, and as J. Lemaître said of one of his dramas (*Charles VII. chez ses grands vassaux*), "*c'est un morceau d'histoire accommodé à la Dumas.*" He was, said the same critic, nothing but a "*grand amuseur*," natural, unsophisticated, but without force, because he was without thoughts; he was superstitious in his thoughts, religious in his writings, skeptical in his speech.

As a man he was generous to a fault, and although his books paid him handsomely, his life was but a long struggle with his creditors; and he died penniless in Dieppe (Seine-Inférieure), on the 5th of December, 1870. It would be impracticable to give here an exhaustive list of his works, some of which were written with the aid of his disciples; but it is appropriate to quote his principal novels, those upon which his reputation rests:—

"*Les trois Mousquetaires*" (1844), "*Vingt Ans après*" (1845), "*Le Vicomte de Bragelone*" (1847), "*Le Comte de Monte-Cristo*" (1841–1845), "*La Reine Margot*" (1845).

"*Henri III. et sa Cour*," "*La Tour de Nesle*," "*Antony*," "*Angèle*," "*Urbain Grandier*," are among his best-known dramas.

In order to meet the needs of the class-room, this edition of "*La Tulipe Noire*" has been abridged about one fourth. It has been the editor's aim, while leaving out the non-essentials, to preserve in its entireness this charming and thrilling tale. As the text is easy, the notes are few; but it is thought they will prove sufficient for an intelligent reading of the book by second year pupils.

C. FONTAINE.

WASHINGTON, D.C. Christmas 1898.

CONTENTS.

LA TULIPE NOIRE.

I.

UN PEUPLE RECONNAISSANT.

Le 20 août 1672, la ville de la Haye[1] la capitale des sept provinces unies, gonflait toutes ses artères[2] d'un flot noir et rouge de citoyens pressés, haletants, inquiets,— lesquels couraient, le couteau à la ceinture, le mousquet sur l'épaule ou le bâton à la main, vers le Buytenhoff, formidable prison dont on montre encore aujourd'hui les fenêtres grillées et où, depuis l'accusation d'assassinat portée contre lui par le chirurgien Tychelaer, languissait Corneille de Witt,[3] frère de l'ex-grand pensionnaire[4] de Hollande.

Corneille de Witt, Ruart de Pulten, c'est-à-dire inspecteur des digues de ce pays, ex-bourgmestre de Dordrecht,[5] sa ville natale, et député aux états[6] de Hollande, avait quarante-neuf ans, lorsque le peuple hollandais, fatigué de la république, telle que l'entendait Jean de Witt, grand pensionnaire de Hollande, s'éprit d'un amour violent pour le stathoudérat,[7] que l'édit perpétuel imposé par Jean de Witt aux Provinces-Unies avait à tout jamais[8] aboli en Hollande.

Comme il est rare que, dans ses évolutions capricieuses, l'esprit public ne voie pas un homme derrière un principe;

derrière la république le peuple voyait les deux figures sévères des frères de Witt, ces amis inflexibles d'une liberté sans licence et d'une prospérité sans superflu, de même que derrière le stathoudérat il voyait le front incliné, grave et réfléchi du jeune Guillaume d'Orange,[1] que ses contemporains baptisèrent du nom de Taciturne, adopté par la postérité.

Les deux de Witt ménageaient Louis XIV., dont[2] ils sentaient grandir l'ascendant moral sur toute l'Europe, et dont ils venaient de sentir l'ascendant matériel sur la Hollande par le succès de la campagne merveilleuse du Rhin.

Louis XIV.[3] était depuis longtemps l'ennemi des Hollandais, qui l'insultaient ou le raillaient de leur mieux. Il y avait donc contre les de Witt la double animation qui résulte d'une vigoureuse résistance suivie par un pouvoir luttant contre le goût de la nation et de la fatigue naturelle à tous les peuples vaincus quand ils espèrent qu'un autre chef pourra les sauver de la ruine et de la honte.

Cet autre chef, tout prêt à paraître, tout prêt à se mesurer contre Louis XIV., c'était Guillaume, prince d'Orange, fils de Guillaume II., et petit fils, par Henriette Stuart, du roi Charles Ier d'Angleterre.

Ce jeune homme était âgé de 22 ans en 1672. Jean de Witt avait été son précepteur et l'avait élevé dans le but de faire de cet ancien prince un bon citoyen. Il lui avait, dans son amour de la patrie qui l'avait emporté sur[4] l'amour de son élève, il lui avait, par l'édit perpétuel, enlevé l'espoir du stathoudérat. Mais Dieu avait ri de cette prétention des hommes, qui font et défont les puissances de la terre sans consulter le roi du ciel; et par le caprice des Hollandais et la terreur qu'inspirait Louis XIV., il venait de changer la politique du grand pensionnaire et d'abolir

l'édit perpétuel en rétablissant le stathoudérat pour Guillaume d'Orange, sur lequel il avait ses desseins, cachés encore dans les mystérieuses profondeurs de l'avenir.

Le grand pensionnaire s'inclina devant la volonté de ses concitoyens; mais Corneille de Witt fut plus récalcitrant, et malgré les menaces de mort de la plèbe orangiste[1] qui l'assiégeait dans sa maison de Dordrecht, il refusa de signer l'acte qui rétablissait le stathoudérat.

Sur les instances de sa femme en pleurs, il signa enfin, ajoutant seulement à son nom ces deux lettres: V. C. *Vi coactus*, ce qui voulait dire: *Contraint par la force.*

Ce fut par un véritable miracle qu'il échappa ce jour-là aux coups de ses ennemis.

Quant à Jean de Witt, son adhésion, plus rapide et plus facile à la volonté de ses concitoyens, ne lui fut guère plus profitable. A quelques jours de là, il fut victime d'une tentative d'assassinat. Percé de coups de couteau, il ne mourut point de ses blessures.

Ce n'était point là ce qu'il fallait[2] aux orangistes. La vie des deux frères était un éternel obstacle à leurs projets; ils changèrent donc momentanément de tactique, et ils essayèrent de consommer, à l'aide de la calomnie ce qu'ils n'avaient pu exécuter par le poignard.

Il est assez rare qu'au moment donné, il se trouve là,[3] sous la main de Dieu, un grand homme pour exécuter une grande action, mais lorsque le diable se mêle des affaires humaines pour ruiner une existence ou renverser un empire, il est bien rare qu'il n'ait pas immédiatement à sa portée[4] quelque misérable auquel il n'a qu'un mot à souffler à l'oreille pour que celui-ci se mette immédiatement à la besogne.

Ce misérable, qui dans cette circonstance se trouva tout posté pour être l'agent du mauvais esprit, se nommait, comme nous croyons déjà l'avoir dit, Tyckelaer, et était chirurgien de profession.

Il vint déclarer que Corneille de Witt, désespéré, comme il l'avait du reste prouvé par son apostille, de l'abrogation de l'édit perpétuel, et enflammé de haine contre Guillaume d'Orange, avait donné mission à un assassin de délivrer la république du nouveau stathouder, et que cet assassin c'était lui, Tyckelaer, qui, bourrelé de remords à la seule idée de l'action qu'on lui demandait, aimait mieux révéler le crime que de le commettre.

Maintenant, que l'on juge de l'explosion qui se fit parmi les orangistes à la nouvelle de ce complot. Le procureur fiscal [1] fit arrêter Corneille dans sa maison, le 16 août 1672; le noble frère de Jean de Witt, subissait dans une salle du Buytenhoff la torture préparatoire [2] destinée à lui arracher, comme aux plus vils criminels, l'aveu de son prétendu complot contre Guillaume.

Mais Corneille était non seulement un grand esprit, mais encore un grand cœur. Il était de cette famille de martyrs qui, ayant la foi politique, comme leurs ancêtres avaient la foi religieuse, sourient aux tourments, et pendant la torture, il n'avoua rien, et lassa non seulement la force mais encore le fanatisme de ses bourreaux.

Les juges n'en [3] déchargèrent pas moins Tyckelaer de toute accusation, et n'en rendirent pas moins contre Corneille une sentence qui le banissait à perpétuité du territoire de la république.

C'était déjà quelque chose pour la satisfaction du peuple, aux intérêts duquel s'était constamment voué Corneille de

Witt, que[1] cet arrêt rendu non seulement contre un innocent, mais encore contre un grand citoyen. Cependant, comme on va le voir, ce n'était pas assez.

Jean de Witt, aux premiers bruits de la mise en accusation[2] de son frère, s'était démis de sa charge de grand pensionnaire, et Guillaume d'Orange attendait, non sans hâter l'événement par tous les moyens en son pouvoir, que le peuple, dont il était l'idole, lui eût fait du corps des deux frères les deux marches dont il avait besoin pour monter au siège du stathoudérat.

Or, le 20 août 1672, comme nous l'avons dit en commençant ce chapitre, toute la ville courait au Buytenhoff pour assister à la sortie de prison de Corneille de Witt, partant pour l'exil, et voir quelles traces la torture avait laissées sur le noble corps de cet homme.

Empressons-nous d'ajouter que toute cette multitude qui se rendait au Buytenhoff ne s'y rendait pas seulement dans cette innocente intention d'assister à un spectacle, mais que beaucoup, dans ses rangs, tenaient à[3] jouer un rôle, ou plutôt à doubler[4] un emploi qu'ils trouvaient avoir été mal rempli.

Nous voulons parler[5] de l'emploi de bourreau.

Il y en avait d'autres, il est vrai, qui accouraient avec des intentions moins hostiles. Il s'agissait pour eux seulement de ce spectacle toujours attrayant pour la multitude, dont il flatte l'instinctif orgueil, de voir dans la poussière celui qui a été longtemps debout.

Au milieu de ceux qui se hâtaient le plus, courait, la rage au cœur et sans projet dans l'esprit, l'honnête Tyckelaer, promené[6] par les orangistes comme un héros de probité, d'honneur national et de charité chrétienne.

Ce brave scélérat racontait, en les embellissant de toutes les fleurs de son esprit et de toutes les ressources de son imagination, les tentatives que Corneille de Witt avait faites sur sa vertu, les sommes qu'il lui avait promises et l'infernale machination préparée d'avance pour lui aplanir, à lui Tyckelaer, toutes les difficultés de l'assassinat.

Et chaque phrase de son discours, avidement recueillie par la populace, soulevait des cris d'enthousiaste amour pour le prince Guillaume, et des hourras d'aveugle rage contre les frères de Witt.

La populace en était à [1] maudire ces juges iniques dont l'arrêt laissait échapper sain et sauf un si abominable criminel que l'était ce scélérat de Corneille.

Et quelques instigateurs répétaient à voix basse :

— Il va partir ! il va nous échapper !

Ce à quoi d'autres répondaient :

— Un vaisseau l'attend à Schweningen,[2] un vaisseau français. Tyckelaer l'a vu.

— Brave Tyckelaer ! honnête Tyckelaer ! criait en chœur la foule.

— Sans compter, disait une voix, que pendant cette fuite du [3] Corneille, le [4] Jean, qui est un non moins grand traître que son frère, le Jean se sauvera aussi.

— Empêchons-les de partir ! criait la voix d'un patriote plus avancé que les autres.

— A la prison ! à la prison ! répétait le chœur.

Et sur ces cris, les bourgeois de courir plus fort,[5] les mousquets de s'armer, les haches de luire, et les yeux de flamboyer.

Cependant aucune violence ne s'était commise encore, et la ligne de cavaliers qui gardait les abords du Buytenhoff

demeurait froide, impassible, silencieuse, plus menaçante par son flegme que toute cette foule bourgeoise ne l'était par ses cris, son agitation et ses menaces; immobile sous le regard de son chef M. de Tilly, capitaine de la cavalerie de la Haye, lequel tenait son epée hors du fourreau, mais basse et la pointe à l'angle de son étrier.

Cette troupe, seul rempart qui défendît la prison, contenait par son attitude, non-seulement les masses populaires désordonnées et bruyantes, mais encore le détachement de la garde bourgeoise, qui, placé en face du Buytenhoff pour maintenir l'ordre de compte à demi [1] avec la troupe, donnait aux perturbateurs l'exemple des cris séditieux, en criant:

— Vive Orange! A bas les traîtres!

— Vive Orange! soit! dit M. de Tilly, quoique je préfère les figures gaies aux figures maussades.[2] Mort aux traîtres! si vous le voulez, tant que [3] vous ne le voudrez que par des cris. Criez tant qu'il vous plaira: Mort aux traîtres! mais quant à les mettre à mort effectivement, je suis ici pour empêcher cela, et je l'empêcherai.

Puis se retournant vers ses soldats,

— Haut les armes, soldats! cria-t-il.

Les soldats de Tilly obéirent au commandement avec une précision calme qui fit rétrograder immédiatement bourgeois et peuple, non sans une confusion qui fit sourire l'officier de cavalerie.

Cependant le peuple échauffé ne savait pas qu'au moment même où il flairait le sang d'une de ses victimes, l'autre, comme si elle eût hâte d'aller au-devant de [4] son sort, passait à cent pas de la place derrière les groupes et les cavaliers pour se rendre au Buytenhoff.

En effet, Jean de Witt venait de descendre de carrosse

avec un domestique et traversait tranquillement l'avant-cour[1] qui précède la prison.

Il s'était nommé au concierge, qui du reste le conn en disant:

— Bonjour, Gryphus, je viens chercher pour l'er hors de la ville mon frère Corneille de Witt, con comme tu sais, au bannissement.

Et le concierge, espèce d'ours[2] dressé à ouvrir et la porte de la prison, l'avait salué et laissé entrer da fice, dont les portes s'étaient refermées sur lui.

A dix pas de là, il avait rencontré une belle jeun dix-sept à dix-huit ans, en costume de Frisonne, avait fait une charmante révérence; et il lui avait d

— Bonjour, bonne et belle Rosa; comment frère?

— Oh! monsieur Jean, avait répondu la jeune n'est pas le mal qu'on lui a fait que je crains po mal qu'on lui a fait est passé.

— Que crains-tu donc, la belle fille?

— Je crains le mal qu'on veut lui faire, monsieu

— Ah! oui, dit de Witt, ce peuple, n'est-ce pas

— L'entendez-vous?

— Il est, en effet, fort ému; mais quand il n comme nous ne lui avons jamais fait que du bien, se calmera-t-il.

— Ce n'est malheureusement pas une raison, m jeune fille en s'éloignant pour obéir à un signe imp lui avait fait son père.

— Non, mon enfant, non; c'est vrai ce que tu di

Puis continuant son chemin,

— Voilà, murmura-t-il, une petite fille qui ne sa

blement pas lire, et qui vient de résumer l'histoire du monde dans un seul mot.

Et toujours aussi calme, mais plus mélancolique qu'en entrant, l'ex-grand pensionnaire continua de s'acheminer vers la chambre de son frère.

II.

LES DEUX FRÈRES.

JEAN DE WITT était arrivé à la porte de la chambre où gisait sur un matelas son frère Corneille, auquel le fiscal[1] avait, comme nous l'avons dit, fait appliquer la torture préparatoire.

Corneille, étendu sur son lit, les poignets brisés, les doigts brisés, n'ayant rien avoué d'un crime qu'il n'avait pas commis, venait de respirer enfin, après trois jours de souffrances, en apprenant que les juges dont il attendait la mort avaient bien voulu[2] ne le condamner qu'au bannissement.

Il avait, par la puissance de sa volonté plutôt que par un secours réel, recouvré toutes ses forces, et il calculait combien de temps encore les formalités de la justice le retiendraient en prison.

C'était juste à ce moment que les clameurs de la milice bourgeoise, mêlées à celles du peuple, s'élevaient contre les deux frères et menaçaient le capitaine Tilly, qui leur servait de rempart. Ce bruit, qui venait se briser comme une marée montante au pied des murailles de la prison, parvint jusqu'au prisonnier.

Mais si menaçant que[3] fût ce bruit, Corneille négligea de

s'enquérir ou ne prit pas la peine de se lever pour regarder par la fenêtre étroite et treillissée de fer qui laissait arriver la lumière et les murmures du dehors.

Il pensait à son frère.

Au moment même où Jean était si présent à la pensée de Corneille que Corneille murmurait presque son nom, la porte s'ouvrit, Jean entra, et d'un pas empressé vint au lit du prisonnier, qui tendit ses bras meurtris et ses mains enveloppées de linge vers ce glorieux frère qu'il avait réussi à dépasser, non pas dans les services rendus au pays, mais dans la haine que lui portaient les Hollandais.

Jean baisa tendrement son frère sur le front, et reposa doucement sur le matelas ses mains malades.

— Corneille, mon pauvre frère, dit-il, vous souffrez beaucoup, n'est-ce pas?

— Je ne souffre plus, mon frère, puisque je vous vois.

— Oh! mon pauvre cher Corneille, alors, c'est moi qui souffre de vous voir ainsi, je vous en réponds.[1]

— Aussi, ai-je plus pensé à vous qu'à moi-même, et tandis qu'ils me torturaient, je n'ai songé à me plaindre qu'une fois pour dire: Pauvre frère! Mais te voilà, oublions tout. Tu viens me chercher, n'est-ce pas?

— Oui.

— Je suis guéri; aidez-moi à me lever, mon frère, et vous verrez comme je marche bien.

— Vous n'aurez pas longtemps à marcher, mon ami, car j'ai mon carrosse au vivier, derrière les pistoliers de Tilly.

— Les pistoliers de Tilly? Pourquoi donc sont-ils au vivier?

— Ah! c'est que l'on suppose, dit le grand pensionnaire avec ce sourire de physionomie triste qui lui était habituel,

que les gens de la Haye voudront vous voir partir, et l'on craint un peu de tumulte.

— Du tumulte? reprit Corneille en fixant son regard sur son frère embarrassé: du tumulte?

— Oui, Corneille.

— Alors c'est cela que j'entendais tout à l'heure, fit[1] le prisonnier comme se parlant à lui-même. Puis revenant à son frère,

— Il y a du monde sur le Buytenhoff, n'est-ce pas? dit-il.

— Oui, mon frère.

— Mais alors, pour venir ici . . .

— Eh bien?

— Comment vous a-t-on laissé passer?

— Vous savez bien que nous ne sommes guère aimés, Corneille, fit le grand pensionnaire avec une amertume mélancolique. J'ai pris par[2] les rues écartées.

— Vous vous êtes caché, Jean?

— J'avais dessein d'arriver jusqu'à vous sans perdre de temps, et j'ai fait ce que l'on fait en politique et en mer[3] quand on a le vent contre soi: j'ai louvoyé.

En ce moment, le bruit monta plus furieux de la place à la prison.

— Oh! oh! fit Corneille, vous êtes un bien grand pilote, Jean; mais je ne sais si vous tirerez votre frère du Buytenhoff.

— Avec l'aide de Dieu, Corneille, nous y tâcherons, du moins, répondit Jean; mais d'abord un mot.

— Dites.

Les clameurs montèrent de nouveau.

— Oh! oh! continua Corneille, comme ces gens sont en colère! Est-ce contre vous? est-ce contre moi?

— Je crois que c'est contre tous deux, Corneille. Je vous disais donc, mon frère, que ce que les orangistes nous reprochent au milieu de leurs sottes calomnies, c'est d'avoir négocié avec la France.

— Les niais !

— Oui, mais ils nous le reprochent.

— Mais si ces négociations eussent réussi, elles leur eussent épargné les défaites de Rees, d'Orsay, de Vesel et de Rheinberg;[1] elles leur eussent évité le passage du Rhin,[2] et la Hollande pourrait se croire encore invincible au milieu de ses marais et de ses canaux.

— Tout cela est vrai, mon frère, mais ce qui est d'une vérité plus absolue encore, c'est que si l'on trouvait en ce moment-ci notre correspondance avec Monsieur de Louvois,[3] si bon pilote que je sois, je ne sauverais point l'esquif si frêle qui va porter les de Witt et leur fortune hors de la Hollande. Cette correspondance, qui prouverait à des gens honnêtes combien j'aime mon pays et quels sacrifices j'offrais de faire personnellement pour sa liberté, pour sa gloire, cette correspondance nous perdrait auprès des orangistes, nos vainqueurs. Aussi, cher Corneille, j'aime à croire que vous l'avez brûlée avant de quitter Dordrecht pour venir me rejoindre à la Haye.

— Mon frère, répondit Corneille, votre correspondance avec Monsieur de Louvois prouve que vous avez été dans les derniers temps le plus grand, le plus généreux et le plus habile citoyen des sept Provinces Unies. J'aime la gloire de mon pays; j'aime votre gloire surtout, mon frère, et je me suis bien gardé de brûler cette correspondance.

— Alors nous sommes perdus pour cette vie terrestre, dit tranquillement l'ex-grand pensionnaire en s'approchant de

— Non, bien au contraire,[1] Jean, et nous aurons à la fois le salut du corps et la résurrection de la popularité.

— Qu'avez-vous donc fait de ces lettres, alors ?

— Je les ai confiées à Cornélius van Baerle, mon filleul, que vous connaissez et qui demeure à Dordrecht.

— Oh ! le pauvre garçon, ce cher et naïf enfant ! ce savant qui, chose rare, sait tant de choses et ne pense qu'aux fleurs qui saluent Dieu, et qu'à Dieu qui fait naître les fleurs ! vous l'avez chargé de ce dépôt mortel ; mais il est perdu, mon frère, ce pauvre cher Cornélius !

— Perdu ?

— Oui, car il sera fort ou il sera faible. S'il est fort il se vantera de nous ; s'il est faible, il aura peur de notre intimité ; s'il est fort, il criera le secret ; s'il est faible, il le laissera prendre. Dans l'un et l'autre cas, Corneille, il est donc perdu et nous aussi. Ainsi donc, mon frère, fuyons vite, s'il en est temps encore.

Corneille se souleva sur son lit et, prenant la main de son frère, qui tressaillit au contact des linges :

— Est-ce que je ne connais pas mon filleul ? dit-il ; est-ce que je n'ai pas appris à lire chaque pensée dans la tête de van Baerle, chaque sentiment dans son âme ? Tu me demandes s'il est faible, tu me demandes s'il est fort ? Il n'est ni l'un ni l'autre, mais qu'importe ce qu'il soit ![2] Le principal est qu'il gardera le secret, attendu que ce secret, il ne le connaît même pas.

Jean se retourna surpris.

— Oh ! continua Corneille avec son doux sourire, le Ruart de Pulten est un politique élevé à l'école de Jean ; je vous le répète, mon frère, van Baerle ignore la nature et la valeur du dépôt que je lui ai confié.

— Vite alors! s'écria Jean, puisqu'il en est temps encore, faisons-lui passer l'ordre de brûler la liasse.

— Par qui faire passer cet ordre?

— Par mon serviteur Craeke, qui devait nous accompagner à cheval et qui est entré avec moi dans la prison pour vous aider à descendre l'escalier.

— Réfléchissez avant de brûler ces titres glorieux, Jean.

— Je réfléchis qu'avant tout, mon brave Corneille, il faut que les frères de Witt sauvent leur vie pour sauver leur renommée. Nous morts,[1] qui nous défendra, Corneille? Qui nous aura seulement compris?

— Vous croyez donc qu'ils nous tueraient s'ils trouvaient ces papiers?

Jean, sans répondre à son frère, étendit la main vers le Buytenhoff, d'où s'élançaient en ce moment des clameurs féroces.

— Oui, oui, dit Corneille, j'entends bien ces clameurs, mais ces clameurs, que disent-elles?

Jean ouvrit la fenêtre.

— Mort aux traîtres! hurlait la populace.

— Entendez-vous maintenant, Corneille?

—Et les traîtres, c'est nous! dit le prisonnier en levant les yeux au ciel et en haussant les épaules.

— C'est nous, répéta Jean de Witt.

— Où est Craeke?

— A la porte de votre chambre, je présume.

— Faites-le entrer, alors.

Jean ouvrit la porte; le fidèle serviteur attendait en effet sur le seuil.

— Venez, Craeke, et retenez bien ce que mon frère va vous dire.

— Oh! non, il ne suffit pas de dire, Jean; il faut que j'écrive, malheureusement.

— Et pourquoi cela?

— Parce que van Baerle ne rendra pas ce dépôt ou ne le brûlera pas sans un ordre précis.

— Mais pourrez-vous écrire, mon cher ami? demanda Jean, à l'aspect de ces pauvres mains toutes brûlées et toutes meurtries.

— Oh! si j'avais plume et encre, vous verriez! dit Corneille.

— Voici un crayon, au moins.

— Avez-vous du papier, car on ne m'a rien laissé ici?

— Cette Bible. Déchirez-en la première feuille.

— Bien.

— Mais votre écriture sera illisible?

— Allons donc![1] dit Corneille en regardant son frère. Ces doigts qui ont résisté aux mèches du bourreau, cette volonté qui a dompté la douleur, vont s'unir d'un commun effort, et, soyez tranquille, mon frère, la ligne sera tracée sans un seul tremblement.

Et en effet, Corneille prit le crayon et écrivit.

Alors on put voir sous le linge blanc transparaître les gouttes de sang que la pression des doigts sur le crayon chassait[2] des chairs ouvertes.

La sueur ruisselait des tempes du grand pensionnaire.

Corneille écrivit:

« Cher filleul,

» Brûle le dépôt que je t'ai confié, brûle-le sans le re- » garder, sans l'ouvrir, afin qu'il te demeure inconnu à » toi-même. Les secrets du genre de celui qu'il contient

» tuent les dépositaires. Brûle, et tu auras sauvé Jean et » Corneille.

» Adieu et aime-moi.

» CORNEILLE DE WITT.»

» 20 août 1672.

Jean, les larmes aux yeux, essuya une goutte de ce noble sang qui avait taché la feuille, la remit à Craeke avec une dernière recommandation, et revint à Corneille, que la souffrance venait de pâlir encore, et qui semblait près de s'évanouir.

— Maintenant, dit-il, quand ce brave Craeke aura fait entendre son sifflet, c'est qu'il sera hors des groupes, de l'autre côté du vivier. . . . Alors nous partirons à notre tour.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'un long et vigoureux coup de sifflet perça de son roulement les dômes de feuillage noir des ormes et domina les clameurs du Buytenhoff.

Jean leva ses bras au ciel pour le remercier.

— Et maintenant, dit-il, partons, Corneille.

III.

L'ÉLÈVE DE JEAN DE WITT.

TANDIS que les hurlements de la foule rassemblée sur le Buytenhoff, montant toujours plus effrayants vers les deux frères, déterminaient Jean de Witt à presser le départ de son frère Corneille, une députation de bourgeois était allée à la maison de ville,[1] pour demander l'expulsion du corps de cavalerie de Tilly.

Il n'y avait pas loin du Buytenhoff au Hoogstraet;[1] aussi vit-on un étranger, qui depuis le moment où cette scène avait commencé en suivait les détails avec curiosité, se diriger avec les autres, ou plutôt à la suite des autres, vers la maison de ville, pour apprendre plus tôt la nouvelle de ce qui allait s'y passer.

Cet étranger était un homme très jeune, âgé de vingt-deux ou vingt-trois ans à peine, sans vigueur apparente. Il cachait, car sans doute il avait des raisons pour ne pas être reconnu, sa figure pâle et longue sous un fin mouchoir de toile de Frise, avec lequel il ne cessait d'essuyer son front mouillé de sueur ou ses lèvres brûlantes.

L'œil était fixe comme celui de l'oiseau de proie, le nez aquilin et long, la bouche fine et droite.

D'ailleurs, il était vêtu simplement et sans armes apparentes; son bras maigre mais nerveux, sa main sèche mais blanche, fine, aristocratique, s'appuyait non pas au bras, mais sur l'épaule d'un officier qui, le poing à l'épée, avait, jusqu'au moment où son compagnon s'était mis en route et l'avait entraîné avec lui, regardé toutes les scènes du Buytenhoff avec un intérêt facile à comprendre.

Arrivé sur la place du Hoogstraet, l'homme au visage pâle poussa l'autre sous l'abri d'un contrevent ouvert et fixa les yeux sur le balcon de l'hôtel de ville.

Aux cris forcenés du peuple, la fenêtre du Hoogstraet s'ouvrit et un homme s'avança pour dialoguer avec la foule.

—Qui paraît là au balcon? demanda le jeune homme à l'officier en lui montrant de l'œil seulement le harangueur, qui paraissait fort ému et qui se soutenait à la balustrade plutôt qu'il ne se penchait sur elle.

—C'est le député Bowelt, répliqua l'officier.

— Quel homme est ce député Bowelt? le connaissez-vous?

— Mais[1] un brave homme, à ce que je crois du moins, monseigneur.

Le jeune homme, en entendant cette appréciation du caractère de Bowelt faite par l'officier, laissa échapper un mouvement de désappointement si étrange, de mécontentement si visible, que l'officier le remarqua et se hâta d'ajouter:

— On le dit, du moins, monseigneur. Quant à moi, je ne puis rien affirmer, ne connaissant pas personnellement monsieur Bowelt.

— Brave homme, répéta celui qu'on avait appelé monseigneur; est-ce brave homme que vous voulez dire ou homme brave?[2]

— Ah! monseigneur m'excusera; je n'oserais établir cette distinction vis-à-vis[3] d'un homme que, je le répète à Son Altesse, je ne connais que de visage.

— Au fait, murmura le jeune homme, attendons, et nous allons bien voir.

L'officier inclina la tête en signe d'assentiment et se tut.

— Si ce Bowelt est un brave homme, continua l'altesse, il va drôlement recevoir la demande que ces furieux viennent lui faire.

On entendit alors le chef de la députation bourgeoise interpeller le député pour lui faire dire où se trouvaient les autres députés ses collègues.

— Messieurs, répéta pour la seconde fois monsieur Bowelt, je vous dis que dans ce moment je suis seul avec monsieur d'Asperen, et je ne puis prendre une décision à moi seul.

Mais voyant qu'il ne pouvait se faire entendre, il se retourna vers la fenêtre ouverte et appela monsieur d'Asperen.

Monsieur d'Asperen parut à son tour au balcon, où il fut salué de cris plus énergiques encore que ceux qui avaient dix minutes auparavant accueilli monsieur Bowelt.

Il n'entreprit pas moins cette tâche difficile de haranguer la multitude; mais la multitude préféra forcer[1] la garde des états, qui d'ailleurs n'opposa aucune résistance au peuple souverain, à écouter la harangue de monsieur d'Asperen.

— Allons, dit froidement le jeune homme pendant que le peuple s'engouffrait par la porte principale du Hoogstraet, il paraît que la délibération aura lieu à l'intérieur, colonel. Allons entendre la délibération.

— Ah! monseigneur, monseigneur, prenez garde!

— A quoi?

— Parmi ces députés, il y en a beaucoup qui ont été en relation avec vous, et il suffit qu'un seul reconnaisse Votre Altesse.

— Oui, pour qu'on m'accuse d'être l'instigateur de tout ceci. Tu as raison, dit le jeune homme, dont les joues rougirent un instant du regret qu'il avait d'avoir montré tant de précipitation dans ses désirs; oui, tu as raison, restons ici. D'ici, nous les verrons revenir avec ou sans l'autorisation, et nous jugerons de la sorte si monsieur Bowelt est un brave homme ou un homme brave, ce que je tiens à savoir.

La salle des délibérations s'emplissait.

Soudain le bruit s'arrêta; puis, soudain encore, il redoubla d'intensité, et atteignit à un tel degré d'explosion que le vieil édifice en trembla jusqu'au faîte.

Puis enfin le torrent se reprit à rouler par les galeries et

les escaliers jusqu'à la porte, sous la voûte de laquelle on le vit déboucher comme une trombe.

En tête du premier groupe volait, plutôt qu'il ne courait, un homme hideusement défiguré par la joie.

C'était le chirurgien Tyckelaer.

Nous l'avons! nous l'avons! cria-t-il en agitant un papier en l'air.

— Ils ont l'ordre! murmura l'officier stupéfait.

— Eh bien, me voilà fixé,[1] dit tranquillement l'altesse. Vous ne saviez pas, mon cher colonel, si monsieur Bowelt était un brave homme ou un homme brave. Ce n'est ni l'un ni l'autre.

Puis continuant à suivre de l'œil, sans sourciller, toute cette foule qui roulait devant lui,

— Maintenant, dit-il, venez au Buytenhoff, colonel; je crois que nous allons voir un spectacle étrange.

L'officier s'inclina et suivit son maître sans répondre.

La foule était immense sur la place et aux abords de la prison. Mais les cavaliers de Tilly la contenaient toujours avec la même fermeté.

Bientôt, le comte entendit la rumeur croissante que faisait en s'approchant ce flux d'hommes, dont il aperçut bientôt les premières vagues roulant avec la rapidité d'une cataracte qui se précipite.

En même temps, il aperçut le papier qui flottait en l'air, au-dessus des mains crispées et des armes étincelantes.

— Eh! fit-il en se levant sur ses étriers, je crois que les misérables ont leur ordre.

C'était en effet l'ordre, que la compagnie des bourgeois reçut avec des rugissements joyeux.

Elle s'ébranla aussitôt et marcha les armes basses et en

poussant de grands cris à l'encontre des cavaliers du comte de Tilly.

Mais le comte n'était pas homme à les laisser approcher plus que de mesure.

— Halte! cria-t-il, halte! et que l'on dégage le poitrail[1] de mes chevaux, ou je commande: En avant!

— Voici l'ordre! répondirent cent voix insolentes.

Il le prit avec stupeur, jeta dessus un regard rapide, et tout haut:

— Ceux qui ont signé cet ordre, dit-il, sont les véritables bourreaux de monsieur Corneille de Witt. Quant à moi, je ne voudrais pas pour mes deux mains avoir écrit une seule lettre de cet ordre infâme.

Et repoussant du pommeau de son épée l'homme qui voulait le lui reprendre,

— Un moment, dit-il, un écrit comme celui-là est d'importance et se garde.[2]

Il plia le papier et le mit avec soin dans la poche de son justaucorps.

Puis se retournant vers sa troupe,

— Cavaliers de Tilly, cria-t-il, file à droite!

Puis à demi-voix, et cependant de façon à ce que ses paroles ne fussent pas perdues pour tout le monde:

— Et maintenant, égorgeurs, dit-il, faites votre œuvre.

Un cri furieux composé de haines avides et de joies féroces accueillit ce départ.

Les cavaliers défilaient lentement.

Comme on voit, Jean de Witt ne s'était pas exagéré le danger quand, aidant son frère à se lever, il le pressait de partir.

Corneille descendit donc, appuyé au bras de l'ex-grand pensionnaire, l'escalier qui conduisait dans la cour.

Au bas de l'escalier, il trouva la belle Rosa toute tremblante.

— Oh! monsieur Jean, dit celle-ci, quel malheur!

— Qu'y a-t-il donc, mon enfant? demanda de Witt.

— Il y a que l'on dit qu'ils sont allés chercher au Hoogstraet l'ordre qui doit éloigner les cavaliers du comte de Tilly.

— Oh! oh! fit Jean. En effet, ma fille, si les cavaliers s'en vont, la position est mauvaise pour nous.

— Aussi, si j'avais un conseil à vous donner . . . dit la jeune fille toute tremblante.

— Donne, mon enfant. Qu'y aurait-il d'étonnant que Dieu me parlât par ta bouche?

— Eh bien! monsieur Jean, je ne sortirais point par la grande rue, à votre place, je sortirais par la poterne. L'ouverture donne sur une rue déserte, car tout le monde est dans la grande rue, attendant à l'entrée principale, et je gagnerais celle des portes de la ville par laquelle vous voulez sortir.

— Mais mon frère ne pourra marcher, dit Jean.

— J'essaierai, répondit Corneille avec une expression de fermeté sublime.

— Mais n'avez-vous pas votre voiture? demanda la jeune fille.

— La voiture est là, au seuil de la grande porte.

— Non, répondit la jeune fille. J'ai pensé que votre cocher était un homme dévoué, et je lui ai dit d'aller vous attendre à la poterne.

Les deux frères se regardèrent avec attendrissement, et leur double regard, lui apportant toute l'expression de leur reconnaissance, se concentra sur la jeune fille.

— Maintenant, dit le grand pensionnaire, reste à savoir si Gryphus voudra bien nous ouvrir cette porte.

— Oh! non, dit Rosa, il ne voudra pas.

— Eh bien, alors?

— Alors, j'ai prévu son refus, et tout à l'heure, tandis qu'il causait par la fenêtre de la geôle avec un pistolier, j'ai pris la clef au trousseau.

— Et tu l'as, cette clef?

— La voici, monsieur Jean.

— Mon enfant, dit Corneille, je n'ai rien à te donner en échange du service que tu me rends, excepté la Bible que tu trouveras dans ma chambre: c'est le dernier présent d'un honnête homme; j'espère qu'il te portera bonheur.

— Merci, monsieur Corneille, elle ne me quittera jamais, répondit la jeune fille.

Puis à elle-même et en soupirant,

— Quel malheur que je ne sache pas lire! dit-elle.

— Voici les clameurs qui redoublent, ma fille, dit Jean; je crois qu'il n'y a pas un instant à perdre.

— Venez donc, dit la belle Frisonne, et par un couloir intérieur, elle conduisit les deux frères au côté opposé de la prison.

Toujours guidés par Rosa, ils descendirent un escalier d'une douzaine de marches, traversèrent une petite cour aux remparts crénelés, et la porte cintrée s'étant ouverte, ils se retrouvèrent de l'autre côté de la prison dans la rue déserte, en face de la voiture qui les attendait, le marchepied abaissé.

— Eh! vite, vite, vite, mes maîtres, les entendez-vous? cria le cocher tout effaré.

Mais après avoir fait monter Corneille le premier, le grand pensionnaire se retourna vers la jeune fille.

— Adieu, mon enfant, dit-il; tout ce que nous pourrions te dire ne t'exprimerait que faiblement notre reconnaissance. Nous te recommandons à Dieu, qui se souviendra, j'espère, que tu viens de sauver la vie de deux hommes.

— Allez, dit-elle, allez, on dirait qu'ils enfoncent la porte.

Jean de Witt monta précipitamment, prit place près de son frère, et ferma le mantelet de la voiture en criant:

— Au Tol-Hek!

Le Tol-Hek était la grille qui fermait la porte conduisant au petit port de Schweningen, dans lequel un petit bâtiment attendait les deux frères.

La voiture partit au galop de deux vigoureux chevaux flamands et emporta les fugitifs.

Rosa les suivit jusqu'à ce qu'ils eussent tourné l'angle de la rue.

Alors elle rentra fermer la porte derrière elle et jeta la clef dans un puits.

Ce bruit, qui avait fait pressentir à Rosa que le peuple enfonçait la porte, était en effet celui du peuple, qui, après avoir fait évacuer la place[1] de la prison, se ruait contre cette porte.

Si solide qu'elle fût, et quoique le geôlier Gryphus, il faut lui rendre cette justice, se refusât obstinément d'ouvrir cette porte, on sentait qu'elle ne résisterait pas longtemps, et Gryphus, fort pâle, se demandait si mieux ne valait pas ouvrir cette porte que la laisser briser, lorsque elle céda.

Le peuple se rua dans la prison en criant:

— Mort aux traîtres! à la potence Corneille de Witt! à mort! à mort!

IV.

LES MASSACREURS.

Le jeune homme, toujours abrité par son grand chapeau, toujours s'appuyant au bras de l'officier, toujours essuyant son front et ses lèvres avec son mouchoir, le jeune homme immobile regardait seul, en un coin du Buytenhoff, perdu dans l'ombre d'un auvent surplombant une boutique fermée, le spectacle que lui donnait cette populace furieuse et qui paraissait approcher de son dénouement.

— Oh! dit-il à l'officier, je crois que vous aviez raison, van Deken, et que l'ordre que messieurs les députés ont signé est le véritable ordre de mort de monsieur Corneille. Entendez-vous ce peuple? il en veut décidément beaucoup aux[1] messieurs de Witt!

— En vérité, dit l'officier, je n'ai jamais entendu de clameurs pareilles.

— Il faut croire qu'ils ont trouvé la prison de notre homme. Ah! tenez,[2] cette fenêtre n'était-elle pas celle de la chambre où a été enfermé monsieur Corneille?

En effet, un homme saisissait à pleines mains[3] et secouait violemment le treillage de fer qui fermait la fenêtre du cachot de Corneille, et que celui-ci venait de quitter il n'y avait pas plus de dix minutes.

— Hourra ! hourra ! criait cet homme, il n'y est plus!

— Comment, il n'y est plus ! demandèrent de la rue ceux qui, arrivés les derniers, ne pouvaient entrer tant la prison était pleine.

— Non ! non ! répétait l'homme furieux, il n'y est plus, il faut qu'il se soit sauvé.

— Que dit donc cet homme? demanda en pâlissant l'Altesse.

— Oh ! monseigneur, il dit une nouvelle qui serait bien heureuse si elle était vraie.

— Oui, sans doute, ce serait une bienheureuse nouvelle si elle était vraie, dit le jeune homme; malheureusement elle ne peut pas l'être.

— Cependant, voyez . . . dit l'officier.

En effet, d'autres visages furieux, grinçant de colère, se montraient aux fenêtres en criant:

— Sauvé ! évadé ! ils l'ont fait fuir.

Et le peuple, resté dans la rue, répétait avec d'effroyables imprécations: — Sauvés ! évadés ! courons après eux, poursuivons-les !

— Monseigneur, il paraît que M. Corneille de Witt est bien réellement sauvé, dit l'officier.

— Oui, de la prison peut-être, répondit celui-ci, mais pas de la ville; vous verrez, van Deken, que le pauvre homme trouvera fermée la porte qu'il croyait trouver ouverte.

L'officier sentit à ces mots courir un frisson dans ses veines, car il comprit que, d'une façon ou de l'autre,[1] le prisonnier était perdu.

En ce moment, les rugissements de la foule éclataient comme un tonnerre, car il lui était bien démontré que Corneille de Witt n'était plus dans la prison.

En effet, Corneille et Jean, après avoir longé le vivier, avaient pris la grande rue qui conduit au Tol-Hek, tout en recommandant au cocher de ralentir le pas de ses chevaux pour que le passage de leur carrosse n'éveillât aucun soupçon.

Mais arrivé au milieu de cette rue, quand il vit de loin la grille, quand il sentit qu'il laissait derrière lui la prison et

la mort et qu'il avait devant lui la vie et la liberté, le cocher négligea toute précaution et mit le carrosse au galop.

Tout à coup il s'arrêta.

— Qu'y a-t-il? demanda Jean en passant la tête par la portière.

— Oh! mes maîtres, s'écria le cocher, il y a[1] . .

La terreur étouffait la voix du brave homme.

— Voyons, achève, dit le grand pensionnaire.

— Il y a que la grille est fermée.

— Comment, la grille est fermée! Ce n'est pas l'habitude de fermer la grille pendant le jour.

— Voyez plutôt.

Jean de Witt se pencha en dehors de la voiture et vit en effet la grille fermée.

— Va toujours, dit Jean, j'ai sur moi l'ordre d'ouvrir, le portier ouvrira.

La voiture reprit sa course, mais on sentait que le cocher ne poussait plus ses chevaux avec la même confiance.

Puis en sortant sa tête par la portière, Jean de Witt avait été vu et reconnu par un brasseur qui, en retard sur ses compagnons, fermait sa porte à toute hâte, pour aller les rejoindre sur le Buytenhoff.

Il poussa un cri de surprise, et courut après deux autres hommes qui couraient devant lui.

Au bout de cent pas il les rejoignit et leur parla; les trois hommes s'arrêtèrent, regardant s'éloigner la voiture, mais encore peu sûrs de[2] ceux qu'elle renfermait.

La voiture, pendant ce temps, arrivait au Tol-Hek.

— Ouvrez! cria le cocher.

— Ouvrir, dit le portier paraissant sur le seuil de sa maison, ouvrir, et avec quoi?

— Avec la clef, parbleu! dit le cocher.

— Avec la clef, oui; mais il faudrait l'avoir pour cela.

— Comment! vous n'avez pas la clef de la porte? demanda le cocher.

— Non.

— Qu'en avez-vous donc fait?

— Dame![1] on me l'a prise.

— Qui cela?

— Quelqu'un qui probablement tenait à ce que[2] personne ne sortît de la ville.

— Mon ami, dit le grand pensionnaire sortant la tête de la voiture et risquant le tout pour le tout, mon ami, c'est pour moi Jean de Witt et pour mon frère Corneille, que j'emmène en exil.

— Oh! monsieur de Witt, je suis au désespoir, dit le portier se précipitant vers la voiture, mais sur l'honneur, la clef m'a été prise.

— Quand cela?

— Ce matin.

— Par qui?

— Par un jeune homme de vingt-deux ans, pâle et maigre.

— Et pourquoi la lui avez-vous remise?

— Parce qu'il avait un ordre signé et scellé.

— De qui?

— Mais de messieurs[3] de l'hôtel de ville.

— Allons, dit tranquillement Corneille, il paraît que bien décidément nous sommes perdus.

— Sais-tu si la même précaution a été prise partout?

Je ne sais.

— Allons, dit Jean au cocher, Dieu ordonne à l'homme de faire tout ce qu'il peut pour conserver sa vie; gagne une

La voiture se remit en route, mais toute la populace du Buytenhoff apparaissait à l'extrémité de la rue que devait suivre la voiture, et s'avançait hurlante et rapide comme un ouragan.

— Arrête et sauve-toi, dit Jean au cocher; il est inutile d'aller plus loin; nous sommes perdus.

— Les voilà! les voilà! crièrent ensemble cinq cents voix.

Le cocher s'arrêta; mais quelques instances que lui fit[1] son maître, il ne voulut point se sauver.

En un instant le carrosse se trouva pris entre ceux qui couraient après lui et ceux qui venaient au devant de lui.

Un maréchal venait, d'un coup de masse, d'assommer un des deux chevaux, qui tomba dans les traits.

En ce moment le volet d'une fenêtre s'entr'ouvrit et l'on put voir le visage livide et les yeux sombres du jeune homme se fixant sur le spectacle qui se préparait.

Derrière lui apparaissait le tête de l'officier presque aussi pâle que la sienne.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! monseigneur, que va-t-il se passer? murmura l'officier.

— Quelque chose de terrible bien certainement, répondit celui-ci.

— Oh! voyez-vous monseigneur, ils tirent le grand pensionnaire de la voiture, ils le battent, ils le déchirent.

— En vérité, il faut que ces gens-là soient animés d'une bien violente indignation, fit le jeune homme du même ton impassible qu'il avait conservé jusqu'alors.

— Et voici Corneille qu'ils tirent à son tour du carrosse, Corneille déjà tout brisé, tout mutilé par la torture. Oh! voyez donc, voyez donc.

— Oui, en effet, c'est bien Corneille.

L'officier poussa un faible cri et détourna la tête.

C'est que, sur le dernier degré du marchepied,[1] avant même qu'il eût touché la terre, le Ruart venait de recevoir un coup de barre de fer qui lui avait brisé la tête.

Il se releva cependant, mais pour retomber aussitôt.

Le jeune homme devint plus pâle encore, ce qu'on eût cru impossible, et son œil se voila[2] un instant sous sa paupière.

L'officier vit ce mouvement de pitié, le premier que son sévère compagnon eût laissé échapper, et voulant profiter de cet amollissement de son âme,

— Venez, venez, monseigneur, dit-il, car voilà qu'on va assassiner aussi le grand pensionnaire.

— Mais le jeune homme avait déjà ouvert les yeux.

— En vérité! dit-il. Ce peuple est implacable. Il ne fait pas bon[3] de le trahir.

— Monseigneur, dit l'officier, est-ce qu'on ne pourrait pas sauver ce pauvre homme, qui a élevé Votre Altesse? S'il y a un moyen, dites-le, et dussé-je[4] y perdre la vie. . . .

Guillaume d'Orange, car c'était lui, plissa son front d'une façon sinistre, éteignit l'éclair de sombre fureur qui étincelait sous sa paupière et répondit:

— Colonel van Deken, allez, je vous prie, trouver mes troupes, afin qu'elles prennent les armes à tout événement.

— Mais laisserai-je donc monseigneur seul ici, en face de ces assassins?

— Ne vous inquiétez pas de moi plus que je ne m'en inquiète, dit brusquement le prince. — Allez.

L'officier partit avec une rapidité qui témoignait bien moins de son obéissance que de la joie de n'assister point au hideux assassinat du second des frères.

Il n'avait point fermé la porte de la chambre que Jean, qui par un effort suprême avait gagné le perron d'une maison située presqu'en face de celle où était caché son élève, chancela sous les secousses qu'on lui imprimait de dix côtés à la fois en disant :

— Mon frère, où est mon frère?

— Va le rejoindre! hurla un assassin en lui appliquant son mousquet sur la tempe et en lâchant la détente.[1]

Mais le coup ne partit point.[2]

Alors le meurtrier retourna son arme, et la prenant à deux mains par le canon,[3] il assomma Jean de Witt d'un coup de crosse.

Jean de Witt tomba pour ne plus se relever.

Alors chacun de ces misérables, enhardi par cette chute, voulut décharger son arme sur le cadavre. Chacun voulut donner un coup de masse, d'épée ou de couteau.

Puis quand ils furent tous deux bien meurtris, bien déchirés, bien dépouillés, la populace les traîna nus et sanglants à un gibet improvisé, où des bourreaux amateurs les suspendirent par les pieds.

A ce moment même le jeune homme traversait la foule qui était trop occupée de la joyeuse besogne qu'elle accomplissait pour s'inquiéter de lui, et gagnait le Tol-Hek toujours fermé.

— Ah! monsieur, s'écria le portier, me rapportez-vous la clef?

— Oui, mon ami, la voilà, répondit le jeune homme.

— Oh! c'est un bien grand malheur que vous ne m'ayez pas rapporté cette clef seulement une demi-heure plus tôt, dit le portier en soupirant.

— Et pourquoi cela? demanda le jeune homme.

— Parce que j'eusse pu ouvrir aux messieurs de Witt. Tandis que, ayant trouvé la porte fermée, ils ont été obligés de rebrousser chemin. Ils sont tombés au milieu de ceux qui les poursuivaient.

— La porte ! la porte ! s'écria une voix qui semblait être celle d'un homme pressé.

Le prince se retourna et reconnut le colonel van Deken.

— C'est vous, colonel ? dit-il. Vous n'êtes pas encore sorti de la Haye ? C'est accomplir tardivement mon ordre.

— Monseigneur, répondit le colonel, voilà la troisième porte à laquelle je me présente, j'ai trouvé les deux autres fermées.

— Eh bien ! ce brave homme va nous ouvrir celle-ci. — Ouvre, mon ami, dit le prince au portier qui était resté tout ébahi à ce titre de monseigneur que venait de donner le colonel van Deken à ce jeune homme pâle auquel il venait de parler si familièrement.

Aussi, pour réparer sa faute, se hâta-t-il d'ouvrir le Tol-Hek, qui roula en criant sur ses gonds.

— Monseigneur veut-il mon cheval ? demanda le colonel à Guillaume.

— Merci, colonel, je dois avoir une monture qui m'attend à quelques pas d'ici.

Et prenant un sifflet d'or dans sa poche, il tira de cet instrument, qui à cette époque servait à appeler les domestiques, un son aigu et prolongé, au retentissement duquel accourut un écuyer à cheval et tenant un second cheval en main.

Guillaume sauta sur le cheval sans se servir de l'étrier, et piquant des deux [1] il gagna la route de Leyde.

Quand il fut là, il se retourna.

Le colonel le suivait à une longeur de cheval.

Le prince lui fit signe de prendre rang à côté de lui.

Piquons vite, colonel, dit-il, pour arriver à Alphen avant le message que certainement les états vont m'envoyer au camp.

V.

L'AMATEUR DE TULIPES ET SON VOISIN.

Cependant, tandis que les bourgeois de la Haye mettaient en pièces[1] les cadavres de Jean et de Corneille, tandis que Guillaume d'Orange, après s'être assuré que ses deux antagonistes étaient bien morts, galopait sur la route de Leyde suivi du colonel van Deken, Craeke, le fidèle serviteur, monté de son côté sur un bon cheval, et bien loin de se douter des terribles événements qui s'étaient accomplis depuis son départ, courait sur les chaussées bordées d'arbres jusqu'à ce qu'il fût hors de la ville et des villages voisins.

Une fois en sûreté, pour ne pas éveiller les soupçons, il laissa son cheval dans une écurie et continua tranquillement son voyage sur des bateaux qui par relais le menèrent à Dordrecht.

Craeke reconnut de loin la ville riante, au bas de sa colline semée de moulins.

Du pont de la barque, à travers tous ces moulins aux ailes tournantes, il apercevait au déclin[2] du coteau la maison blanche et rose but de sa mission.

Nette, reluisante, plus proprement lavée, plus soigneusement cirée aux endroits cachés qu'elle ne l'était aux endroits aperçus, cette maison renfermait un mortel heureux.

Ce mortel heureux était le docteur van Baerle, filleul de Corneille. Il habitait cette maison depuis son enfance ; car c'était la maison natale de son père et de son grand-père, anciens marchands nobles de la noble ville de Dordrecht.

Monsieur van Baerle le père avait amassé dans le commerce des Indes[1] trois à quatre cent mille florins[2] que monsieur van Baerle le fils avait trouvés, en 1668, à la mort de ses bons et chers parents. Ces quatre cent mille florins, hâtons-nous de le dire, n'étaient que la bourse, l'argent de poche de Cornélius van Baerle, le héros de cette histoire, ses propriétés dans la province donnant un revenu de dix mille florins environ.

Lorsque le digne citoyen père de Cornélius avait passé de vie à trépas, trois mois après les funérailles de sa femme, qui semblait être partie la première pour lui rendre facile le chemin de la mort, comme elle lui avait rendu facile le chemin de la vie, il avait dit à son fils en l'embrassant pour la dernière fois:

— Bois, mange et dépense, si tu veux vivre en réalité, car ce n'est pas vivre que de travailler tout le jour sur une chaise de bois ou sur un fauteuil de cuir, dans un laboratoire ou dans un magasin. Tu mourras à ton tour, et si tu n'as pas le bonheur d'avoir un fils, tu laisseras éteindre notre nom, et mes florins étonnés se trouveront avoir un maître inconnu. N'imite pas surtout ton parrain, Corneille de Witt, qui s'est jeté dans la politique, la plus ingrate des carrières, et qui bien certainement finira mal.

Puis il était mort, ce digne monsieur van Baerle, laissant tout désolé son fils Cornélius, lequel aimait fort peu les florins et beaucoup son père.

Cornélius resta donc seul dans la grande maison, riche de ses vingt-huit ans, d'une santé de fer, d'une vue perçante, et plus que de ses quatre cent mille florins de capital et de ses dix mille florins de revenus, de cette conviction qu'un homme a toujours reçu du ciel trop pour être heureux, assez pour ne l'être pas.

En conséquence et pour se faire un bonheur à sa façon,[1] Cornélius se mit à étudier les végétaux et les insectes, cueillit et classa toute la flore des îles, piqua toute l'entomologie[2] de la province, sur laquelle il composa un traité manuscrit avec planches dessinées de sa main, et enfin, ne sachant plus que faire de son temps et de son argent surtout, qui allait s'augmentant d'une façon effrayante, il se mit à choisir parmi toutes les folies de son pays et de son époque une des plus élégantes et des plus coûteuses.

Il aima les tulipes.

Bientôt de Dordrecht à Mons[3] il ne fut plus question que des tulipes de mynher van Baerle, et ses planches, ses fosses, ses chambres de séchage, ses cahiers de caïeux furent visités comme jadis les galeries et les bibliothèques d'Alexandrie[4] par les illustres voyageurs romains.

Van Baerle commença par dépenser son revenu de l'année à établir sa collection, puis il ébrécha[5] ses florins neufs à la perfectionner; aussi son travail fut-il récompensé d'un magnifique résultat : il trouva cinq espèces différentes qu'il nomma la *Jeanne*, du nom de sa mère, la *Baerle*, du nom de son père, la *Corneille*, du nom de son parrain; — les autres noms nous échappent, mais les amateurs pourront bien certainement les retrouver dans les catalogues du temps.

En 1672, au commencement de l'année, Corneille de Witt vint à Dordrecht pour y habiter trois mois dans son an-

cienne maison de famille; car on sait que non-seulement Corneille était né à Dordrecht, mais que la famille des de Witt était originaire de cette ville.

Corneille commençait dès lors, comme disait Guillaume d'Orange, à jouir de la plus parfaite impopularité.

Mais autant Corneille de Witt avait soulevé [1] de haines en maniant ces graines malfaisantes qu'on appelle les passions politiques, autant van Baerle avait amassé de sympathies en négligeant complètement la culture de la politique, absorbé qu'il était dans la culture de ses tulipes.

Aussi van Baerle était-il chéri de ses domestiques et de ses ouvriers, aussi ne pouvait-il supposer qu'il existât au monde un homme qui voulût du mal [2] à un autre homme.

Et cependant, disons-le à la honte de l'humanité, Cornélius van Baerle avait, sans le savoir, un ennemi bien autrement féroce, bien autrement acharné, bien autrement irréconciliable, que jusque-là n'en avaient compté les deux de Witt parmi les orangistes les plus hostiles.

Au moment où Cornélius commença de s'adonner aux tulipes, il y jeta ses revenus de l'année et les florins de son père. Il y avait à Dordrecht et demeurant porte à porte avec lui,[3] un bourgeois nommé Isaac Boxtel, qui, depuis le jour où il avait atteint l'âge de connaissance, suivait le même penchant.

Boxtel n'avait pas le bonheur d'être riche comme van Baerle. Il s'était donc à grand'peine, à force de [4] soins et de patience, fait dans sa maison de Dordrecht un jardin commode à la culture, il avait aménagé le terrain selon les prescriptions voulues, et donné à ses couches [5] précisément autant de chaleur et de fraîcheur que le codex des jardiniers en autorise.

A la vingtième partie d'un degré près, Isaac savait la température de ses châssis.[1] Il savait le poids du vent et le tamisait de façon qu'il l'accommodait au balancement des tiges de ses fleurs. Aussi ses produits commençaient-ils à plaire. Ils étaient beaux, recherchés[2] même. Plusieurs amateurs étaient venus visiter les tulipes de Boxtel. Enfin, Boxtel avait lancé dans le monde une tulipe de son nom qui avait fait son chemin.[3]

Tout à coup, à la suite de toutes les études auxquelles il s'était livré, la passion de la tulipe ayant envahi Cornélius van Baerle, celui-ci modifia sa maison de Dordrecht, qui, ainsi que nous l'avons dit, était voisine de celle de Boxtel et fit élever d'un étage certain bâtiment[4] de sa cour, lequel, en s'élevant ôta environ un demi-degré de chaleur et, en échange rendit un demi-degré de froid au jardin de Boxtel, sans compter qu'il coupa le vent et dérangea tous les calculs et toute l'économie horticole de son voisin.

Après tout, ce n'était rien que[5] ce malheur aux yeux du voisin Boxtel. Van Baerle n'était qu'un peintre, c'est-à-dire une espèce de fou qui essaie de reproduire sur la toile en les défigurant les merveilles de la nature. Le peintre faisait élever son atelier d'un étage pour avoir meilleur jour, c'était son droit. Monsieur van Baerle était peintre comme monsieur Boxtel était fleuriste-tulipier; il voulait du soleil pour ses tableaux, il en prenait un demi-degré aux tulipes de monsieur Boxtel.

La loi était pour monsieur van Baerle.

D'ailleurs, Boxtel avait découvert que trop de soleil nuit à la tulipe, et que cette fleur poussait mieux et plus colorée avec le tiède soleil du matin ou du soir qu'avec le brûlant soleil de midi.

Il sut donc presque gré [1] à Cornélius van Baerle de lui avoir bâti gratis un parasoleil.

Mais hélas? que devint-il, cet infortuné Boxtel, quand il vit les vitres de l'étage nouvellement bâti se garnir d'oignons, de caïeux, de tulipes en pleine terre, de tulipes en pot, enfin de tout ce qui concerne la profession d'un monomane tulipier!

Il y avait les paquets d'étiquettes, il y avait les casiers, il y avait les boîtes à compartiments et les grillages de fer destinés à fermer ces casiers pour y renouveler l'air sans donner accès aux souris, aux charançons, aux loirs, aux mulots et aux rats.

Boxtel fut fort ébahi lorsqu'il vit tout ce matériel, mais il ne comprenait pas encore l'étendue de son malheur. On savait van Baerle ami de tout ce qui réjouit la vue. Il étudiait à fond la nature pour ses tableaux. N'était-il pas possible qu'ayant à peindre l'intérieur d'un tulipier, il eût amassé dans son nouvel atelier tous les accessoires de la décoration!

Cependant, quoique bercé par cette décevante idée, Boxtel ne put résister à l'ardente curiosité qui le dévorait. Le soir venu, il appliqua une échelle contre le mur mitoyen,[2] et regardant chez le voisin Baerle, il se convainquit que la terre d'un énorme carré peuplé naguère de plantes différentes, avait été remuée, disposée en plates-bandes de terreau mêlé de boue de rivière, combinaison essentiellement sympathique aux tulipes, le tout contreforté de bordures de gazon pour empêcher les éboulements. En outre, soleil levant, soleil couchant, ombre ménagée pour tamiser le soleil de midi; de l'eau en abondance et à portée, exposition au sud sud-ouest, enfin conditions complètes, non-seulement de

réussite, mais de progrès. Plus de doute, van Baerle était devenu tulipier.

Boxtel se représenta sur-le-champ ce savant homme aux 400,000 florins de capital, aux 10,000 florins de rente, employant ses ressources morales et physiques à la culture des tulipes en grand.[1] Il entrevit son succès dans un vague mais prochain avenir, et conçut, par avance, une telle douleur de succès, que ses mains se relâchant, les genoux s'affaissèrent, il roula désespéré en bas de son échelle.

Ainsi, ce n'était pas pour des tulipes en peinture, mais pour des tulipes réelles que van Baerle lui prenait un demi-degré de chaleur. Ainsi, van Baerle allait avoir la plus admirable des expositions solaires, et en outre une vaste chambre où conserver ses oignons et ses caïeux: chambre éclairée, aérée, ventilée, richesse interdite à Boxtel, qui avait été forcé de consacrer à cet usage sa chambre à coucher.

Ainsi porte à porte, mur à mur, Boxtel allait avoir un rival, un émule, un vainqueur peut-être, et ce rival, au lieu d'être quelque jardinier obscur, inconnu, c'était le filleul de maître Corneille de Witt, c'est-à-dire une célébrité!

En effet, qu'arriverait-il si jamais van Baerle trouvait une tulipe nouvelle et la nommait *la Jean de Witt*, après en avoir nommé une *la Corneille!* Ce serait à en étouffer de rage.[2]

Aussi Boxtel, cette découverte faite, passa-t-il la plus exécrable nuit qui se puisse imaginer.

VI.

LA HAINE D'UN TULIPIER.

A PARTIR de ce moment, au lieu d'une préoccupation, Boxtel eut une crainte. Ce qui donne de la vigueur et de la noblesse aux efforts du corps et de l'esprit, la culture d'une idée favorite, Boxtel le perdit en ruminant[1] tout le dommage qu'allait lui causer l'idée du voisin.

Van Baerle, comme on peut le penser,[2] du moment où il eut appliqué à ce point la parfaite intelligence dont la nature l'avait doué, van Baerle réussit à élever les plus belles tulipes.

Van Baerle obtint des succès nombreux et fit parler de lui,[3] si bien que Boxtel disparut à tout jamais[4] de la liste des notables tulipiers de la Hollande, et que la tuliperie de Dordrecht fut représentée par Cornélius van Baerle, le modeste et inoffensif savant.

Van Baerle, adonné tout entier à ses travaux de semis, de plantation, de récolte, van Baerle, caressé par toute la tuliperie d'Europe, ne soupçonna pas même qu'a ses côtés il y eût un malheureux détrôné dont il était l'usurpateur. Il continua ses expériences, et par conséquent ses victoires, et en deux années couvrit ses plates-bandes de sujets[5] tellement merveilleux que jamais personne, excepté peut-être Shakespeare et Rubens,[6] n'avait tant créé après Dieu.

Aussi, fallait-il voir Boxtel pendant ce temps. Tandis que van Baerle sarclait, amendait, humectait ses plates-bandes, tandis qu'agenouillé sur le talus de gazon, il analysait chaque veine de la tulipe en floraison et méditait les modifications qu'on y pouvait faire, les mariages de cou-

leurs[1] qu'on y pouvait essayer, Boxtel, caché derrière un petit sycomore qu'il avait planté le long du mur, et dont il se faisait un éventail,[2] suivait, l'œil gonflé, la bouche écumante, chaque pas, chaque geste de son voisin, et quand il croyait le voir joyeux, quand il surprenait un sourire sur ses lèvres, un éclair de bonheur dans ses yeux, alors il leur envoyait tant de malédictions, tant de furieuses menaces, qu'on ne saurait concevoir comment ces souffles empestés d'envie et de colère n'allaient point[3] s'infiltrant dans les tiges des fleurs y porter des principes de décadence et des germes de mort.

Bientôt, tant[4] le mal une fois maître d'une âme humaine y fait de rapides progrès, bientôt Boxtel ne se contenta plus de voir van Baerle. Il voulut voir aussi ses fleurs, il était artiste au fond,[5] et le chef-d'œuvre d'un rival lui tenait au cœur.[6]

Il acheta un télescope, à l'aide duquel, aussi bien que le propriétaire lui-même, il put suivre chaque révolution de la fleur, depuis le moment où elle pousse, la première année, son pâle bourgeon hors de terre, jusqu'à celui où, après avoir accompli sa période de cinq années, elle arrondit son noble et gracieux cylindre sur lequel apparaît l'incertaine nuance de sa couleur et se développent les pétales de la fleur, qui seulement alors révèle les trésors secrets de son calice.

Oh! que de fois le malheureux jaloux, perché sur son échelle, aperçut-il dans les plates-bandes de van Baerle des tulipes qui l'aveuglaient par leur beauté, le suffoquaient par leur perfection!

Alors, après la période d'admiration qu'il ne pouvait vaincre, il subissait la fièvre de l'envie, ce mal qui ronge

la poitrine et qui change le cœur en une myriade de petits serpents qui se dévorent l'un l'autre, source infâme d'horribles douleurs.

Cependant, grâce aux progrès que faisait tous les jours van Baerle dans la science qu'il semblait deviner par instinct, Boxtel en vint [1] à un tel paroxysme de fureur qu'il médita de lancer des pierres et des bâtons dans les planches [2] de tulipes de son voisin.

Mais comme il réfléchit que le lendemain, à la vue du dégât, van Baerle informerait,[3] que l'on constaterait alors que la rue était loin, que pierres et bâtons ne tombaient pas du ciel, que l'auteur du crime, quoiqu'il eût opéré dans la nuit, serait découvert et non seulement puni par la loi, mais encore déshonoré à tout jamais aux yeux de l'Europe tulipière, Boxtel aiguisa la haine par la ruse et résolut d'employer un moyen qui ne le compromît pas.

Il chercha longtemps, c'est vrai, mais enfin il trouva.

Un soir il attacha deux chats chacun par une patte de derrière, avec une ficelle de dix pieds de long, et les jeta, du haut du mur, au milieu de la plate-bande maîtresse,[4] qui non seulement contenait la *Corneille de Witt*, mais encore la *Brabançonne*, blanc de lait, pourpre et rouge.

Les animaux effarés, en tombant du haut en bas du mur, se ruèrent d'abord sur la plate-bande, essayant de fuir chacun de son côté, jusqu'à ce que le fil qui les retenait l'un à l'autre fût tendu ; mais alors, sentant l'impossibilité d'aller plus loin, ils vaguèrent çà et là avec d'affreux miaulements, fauchant avec leur corde les fleurs au milieu desquelles ils se débattaient ; puis enfin, après un quart d'heure de lutte acharnée, étant parvenus à rompre le fil qui les enchevêtrait, ils disparurent.

Boxtel, caché derrière son sycomore, ne voyait rien, à cause de l'obscurité de la nuit ; mais aux cris enragés des deux chats, il supposait tout, et son cœur s'emplissait de joie.

Le désir de s'assurer du degât commis était si grand dans le cœur de Boxtel qu'il resta jusqu'au jour pour jouir par ses yeux de l'état où la lutte des deux matous avait mis les plates-bandes de son voisin.

Il était glacé par le brouillard du matin; mais il ne sentait pas le froid; l'espoir de la vengeance lui tenait chaud.[1]

La douleur de son rival allait le payer de toutes ses peines.

Aux premiers rayons du soleil, la porte de la maison blanche s'ouvrit; van Baerle apparut, et s'approcha de ses plates-bandes, souriant comme un homme qui a passé la nuit dans son lit, qui y a fait de bons rêves.

Tout à coup il aperçoit des sillons et des monticules sur ce terrain plus uni la veille qu'un miroir; tout à coup il aperçoit les rangs symétriques de ses tulipes désordonnés comme sont les piques d'un bataillon au milieu duquel aurait tombé une bombe.

Il accourt tout pâlissant.

Boxtel tressaillait de joie. Quinze ou vingt tulipes lacérées, éventrées, gisaient les unes courbées, les autres brisées tout à fait et déjà pâlissantes; la sève coulait de leurs blessures; la sève, ce sang précieux que van Baerle eût voulu racheter au prix du sien.

Mais, ô surprise ! ô joie de van Baerle ! ô douleur inexprimable de Boxtel ! pas une des quatre tulipes menacées par l'attentat de ce dernier n'avait été atteinte. Elles levaient fièrement leurs nobles têtes au-dessus des cadavres de leurs

compagnes. C'était assez pour consoler van Baerle, c'était assez pour faire crever d'ennui l'assassin, qui s'arrachait les cheveux à la vue de son crime commis et commis inutilement.

Van Baerle, tout en déplorant le malheur qui venait de le frapper, malheur qui, du reste, par la grâce de Dieu, était moins grand qu'il n'aurait pu être, van Baerle ne put en deviner la cause. Il s'informa seulement et apprit que toute la nuit avait été troublée par des miaulements terribles. Au reste, il reconnut le passage des chats à la trace laissée par leurs griffes, au poil resté sur le champ de bataille et pour éviter qu'un pareil malheur se renouvelât à l'avenir, il ordonna qu'un jardinier coucherait chaque nuit dans le jardin, sous une guérite, près des plates-bandes.

Boxtel entendit donner l'ordre. Il vit se dresser la guérite dès le même jour, et trop heureux de n'avoir pas été soupçonné, seulement plus animé que jamais contre l'heureux horticulteur, il attendit de meilleures occasions.

Ce fut vers cette époque que la société tulipière de Harlem proposa un prix de 100,000 florins pour la découverte, nous n'osons pas dire pour la fabrication de la grande tulipe noire et sans tache, problème non résolu et regardé comme insoluble, si l'on considère qu'à cette époque l'espèce n'existait pas même à l'état de bistre dans la nature. Le monde tulipier en fut ému de sa base à son faîte.

Quelques amateurs prirent l'idée, et van Baerle fut du nombre.

Boxtel fut au nombre[1] de ceux qui pensèrent à la spéculation. Du moment où van Baerle eut incrusté cette tâche dans sa tête perspicace et ingénieuse, il commença lentement les semis et les opérations nécessaires pour

amener du rouge au brun, et du brun au brun foncé, les tulipes qu'il avait cultivées jusque-là.

Dès l'année suivante, il obtint des produits d'un bistre parfait, et Boxtel les aperçut dans sa plate-bande, lorsque lui n'avait encore trouvé que le brun clair.

Boxtel, encore une fois vaincu par la supériorité de son ennemi, se dégoûta de la culture et, à moitié fou, il se voua tout entier à l'observation.

La maison de son rival était à claire-voie. Jardin ouvert au soleil, cabinets vitrés pénétrables à la vue, casiers, armoires, boîtes et étiquettes dans lesquels le télescope plongeait facilement; Boxtel laissa pourrir les oignons sur les couches, mourir les tulipes sur les plates-bandes, et désormais usant sa vie avec sa vue, il ne s'occupa que de ce qui se passait chez van Baerle.

Quelquefois, en tenant van Baerle dans son télescope,[1] il se faisait l'illusion qu'il l'ajustait avec un mousquet infaillible, et il cherchait du doigt la détente pour lâcher le coup qui devait le tuer; mais il est temps que nous rattachions à cette époque des travaux de l'un et de l'espionnage de l'autre la visite que Corneille de Witt, Ruart de Pulten, venait faire à sa ville natale.

VII.

L'HOMME HEUREUX FAIT CONNAISSANCE AVEC LE MALHEUR.

Corneille, après avoir fait les affaires de sa famille,[2] arriva chez son filleul, Cornélius van Baerle, au mois de janvier 1672.

La nuit tombait.

Corneille, quoique assez peu horticulteur, quoique assez peu artiste, Corneille visita toute la maison, depuis l'atelier jusqu'aux serres, depuis les tableaux jusqu'aux tulipes. Il remerciait son neveu d'avoir donné son nom à une magnifique tulipe, et tandis qu'il inspectait ainsi les trésors de van Baerle, la foule stationnait avec curiosité, avec respect même, devant la porte de l'homme heureux.

Tout ce bruit éveilla l'attention de Boxtel, qui goûtait [1] près de son feu.

Il s'informa de ce que c'était, l'apprit et grimpa à son laboratoire.

Et là, malgré le froid, il s'installa, le télescope à l'œil.

Ce télescope ne lui était plus d'une grande utilité depuis l'automne de 1671. Les tulipes, frileuses comme de vraies filles de l'Orient, ne se cultivent point dans la terre en hiver. Aussi, tout l'hiver, Cornélius le passait-il dans son laboratoire, au milieu de ses livres et de ses tableaux. Rarement allait-il dans la chambre aux oignons, si ce n'était pour y faire entrer quelques rayons de soleil.

Le soir dont nous parlons, après que Corneille et Cornélius eurent visité ensemble les appartements, suivis de quelques domestiques :

— Mon fils, dit Corneille bas à van Baerle, éloignez vos gens et tâchez que nous demeurions quelques moments seuls.

Cornélius s'inclina en signe d'obéissance.

Puis tout haut.

— Monsieur, dit Cornélius, vous plaît-il de visiter maintenant mon séchoir de tulipes?

Le séchoir! Ce tabernacle, ce *sanctum sanctorum* [2] était, comme Delphes [3] jadis, interdit aux profanes.

Cornélius n'y laissait pénétrer que le balai inoffensif d'une vieille servante frisonne, sa nourrice.

Aussi, à ce seul mot *séchoir*, les valets qui portaient les flambeaux s'écartèrent-ils respectueusement. Cornélius prit les bougies de la main du premier et précéda son parrain dans la chambre.

Ajoutons à ce que nous venons de dire que le séchoir était ce même cabinet vitré sur le quel Boxtel braquait incessamment son télescope.

L'envieux était plus que jamais à son poste.

Il vit d'abord s'éclairer les murs et les vitrages.

Puis deux ombres apparurent.

L'une d'elles, grande, majestueuse, sévère, s'assit près de la table où Cornélius avait déposé le flambeau.

Dans cette ombre, Boxtel reconnut le pâle visage de Corneille de Witt, dont les longs cheveux noirs séparés au front tombaient sur ses épaules.

Le Ruart de Pulten, après avoir dit à Cornélius quelques paroles dont l'envieux ne put comprendre le sens au mouvement de ses lèvres, tira de sa poitrine et lui tendit un paquet blanc soigneusement cacheté, paquet que Boxtel, à la façon dont Cornélius le prit et le déposa dans une armoire, supposa être des papiers de la plus grande importance.

Il avait d'abord pensé que ce paquet précieux renfermait quelques caïeux nouvellement venus de Bengale ou de Ceylan; mais il avait réfléchi bien vite que Corneille cultivait peu les tulipes.

Il en revint donc à cette idée que ce paquet contenait purement et simplement des papiers, et que ces papiers renfermaient de la politique.

Mais pourquoi des papiers renfermant de la politique à Cornélius, qui non-seulement était, mais se vantait d'être entièrement étranger à cette science, bien autrement[1] obscure, à son avis, que la chimie et même que l'alchimie?

C'était un dépôt sans doute que Corneille, déjà menacé par l'impopularité dont commençaient à l'honorer ses compatriotes, remettait à son filleul van Baerle, et la chose était d'autant plus adroite de la part du Ruart que certes ce n'était pas chez Cornélius, étranger à toute intrigue, que l'on irait poursuivre ce dépôt.

D'ailleurs, si le paquet eût contenu des caïeux, Boxtel connaissait son voisin, Cornélius n'y eût pas tenu,[2] et il eût à l'instant même apprécié, en l'étudiant en amateur, la valeur des présents qu'il recevait.

Tout au contraire, Cornélius avait respectueusement reçu le dépôt des mains du Ruart, et l'avait, respectueusement toujours, mis dans un tiroir, le poussant au fond, d'abord sans doute pour qu'il ne fût point vu, ensuite pour qu'il ne prît pas une trop grande partie de la place réservée à ses oignons.

Le paquet dans le tiroir,[3] Corneille de Witt se leva, serra les mains de son filleul et s'achemina vers la porte.

Cornélius saisit vivement le flambeau et s'élança pour passer le premier et l'éclairer convenablement.

L'envieux ne s'était point trompé dans ses suppositions. Le dépôt remis par le Ruart à son filleul, et soigneusement serré par celui-ci, c'était la correspondance de Jean avec monsieur de Louvois.

Seulement ce dépôt était confié, comme l'avait dit Corneille à son frère, sans que Corneille le moins du monde en eût laissé soupçonner l'importance politique à son filleul.[4]

La seule recommandation qu'il lui eût faite était de ne rendre ce dépôt qu'à lui, sur un mot de lui,[1] quelle que fût la personne qui vint le réclamer.

Et Cornélius, comme nous l'avons vu, avait enfermé le dépôt dans l'armoire aux caïeux rares.

Puis, le Ruart parti, le bruit et les feux éteints, notre homme n'avait plus songé à ce paquet, auquel au contraire songeait fort Boxtel, qui, pareil au pilote habile, voyait dans ce paquet le nuage lontain et imperceptible qui grandira en marchant, et qui renferme l'orage.

Toutefois, florissant dans son ignorance, le tulipier avait fait son chemin vers le but proposé par la société de Harlem, il avait passé de la tulipe bistre à la tulipe café brûlé; et revenant à lui, ce même jour où se passait à la Haye le grand événement que nous avons raconté, nous allons le retrouver vers une heure de l'après-midi, enlevant de sa platebande les oignons, infructueux encore, d'une semence de tulipes café brûlé, tulipes dont la floraison avortée jusque-là était fixée au printemps de l'année 1673, et qui ne pouvaient manquer de donner la grande tulipe noire demandée par la société de Harlem.

Le 20 août 1672, à une heure de l'après-midi, Cornélius était donc dans son séchoir, considérant avec délices trois caïeux qu'il venait de détacher de son oignon : caïeux purs, parfaits, intacts.

— Je trouverai la grande tulipe noire, disait à part lui Cornélius, tout en détachant ses caïeux. Je toucherai les cent mille florins du prix proposé. Je les distribuerai aux pauvres de Dordrecht; de cette façon, la haine que tout riche inspire dans les guerres civiles s'apaisera, et je pourrai, sans rien craindre des républicains ou des orangistes,

continuer de tenir mes plates-bandes en somptueux état. Quoique . . .

Et à ce *quoique*, Cornélius van Baerle fit une pause et soupira.

— Quoique, continua-t-il, c'eût été une bien douce dépense que celle de ces cent mille florins appliqués à l'agrandissement de mon parterre ou même à un voyage dans l'Orient, patrie des belles fleurs.

Mais hélas ! il ne faut plus penser à tout cela ; mousquets, drapeaux, tambours et proclamations, voilà ce qui domine la situation en ce moment !

Van Baerle leva les yeux au ciel et poussa un soupir.

Puis, ramenant son regard vers ses oignons, qui dans son esprit passaient bien avant ces mousquets, ces tambours, ces drapeaux et ces proclamations, toutes choses propres seulement à troubler l'esprit d'un honnête homme.

— Voilà cependant de bien jolis caïeux, dit-il ; comme ils sont lisses, comme ils sont bien faits, comme ils ont cet air mélancolique qui promet le noir d'ébène à ma tulipe !

Comment nommera-t-on cette fille de mes veilles, de mon travail, de ma pensée ? *Tulipa nigra Barlænsis.*

Oui, Barlænsis ; beau nom. Toute l'Europe tulipière, c'est-à-dire toute l'Europe intelligente tressaillera quand ce bruit courra sur le vent aux quatre points cardinaux du globe.

LA GRANDE TULIPE NOIRE EST TROUVÉE ! Son nom ? demanderont les amateurs. — *Tulipa nigra Barlænsis.* — Pourquoi *Barlænsis ?* — A cause de son inventeur van Baerle, répondra-t-on.

Les charmants caïeux ! . . .

Quand ma tulipe aura fleuri, continua Cornélius, je veux,

si la tranquillité est revenue en Hollande, donner seulement aux pauvres cinquante mille florins; au bout du compte,[1] c'est déjà beaucoup pour un homme qui ne doit absolument rien. Puis, avec les cinquante mille autres florins, je ferai des expériences. Avec ces cinquante mille florins, je veux arriver à parfumer la tulipe. Oh! si j'arrivais à donner à la tulipe l'odeur de la rose ou de l'œillet, ou même une odeur complètement nouvelle, ce qui vaudrait encore mieux; ah! quelle gloire! J'aimerais mieux, je le dis, j'aimerais mieux alors être Cornélius van Baerle que d'être Alexandre ou César.

Les admirables caïeux! . . .

Cornélius s'absorbait dans les plus doux rêves.

Soudain la sonnette de son cabinet fut plus vivement ébranlée que d'habitude.

Cornélius tressaillit, étendit la main sur ses caïeux et se retourna.

— Qui va là? demanda-t-il.

— Monsieur, répondit le serviteur, c'est un messager de la Haye.

— Un messager de la Haye. . . . Que veut-il?

—Monsieur, c'est Craeke.

— Craeke, le valet de confiance[2] de monsieur Jean de Witt? Bon! Qu'il attende.

— Je ne puis attendre, dit une voix dans le corridor.

Et en même temps, forçant la consigne,[3] Craeke se précipita dans le séchoir.

Cette apparition presque violente était une telle infraction aux habitudes établies dans la maison de Cornélius van Baerle, que celui-ci, en apercevant Craeke qui se précipitait dans le séchoir, fit de la main qui couvrait les caïeux un

mouvement presque convulsif, lequel envoya deux des précieux oignons rouler, l'un sous une table voisine de la grande table, l'autre dans la cheminée.

— Au diable ! dit Cornélius, se précipitant à la poursuite de ses caïeux, qu'y a-t-il donc, Craeke ?

— Il y a,[1] monsieur, dit Craeke, déposant le papier sur la grande table où était resté gisant le troisième oignon ; il y a que vous êtes invité à lire ce papier sans perdre un seul instant.

Et Craeke, qui avait cru remarquer dans les rues de Dordrecht les symptômes d'un tumulte pareil à celui qu'il venait de laisser à la Haye, s'enfuit sans tourner la tête.

— C'est bon ![2] c'est bon ! mon cher Craeke, dit Cornélius, étendant le bras sous la table pour y poursuivre l'oignon précieux ; on le lira, ton papier.

Puis, ramassant le caïeu, qu'il mit dans le creux de sa main pour l'examiner,

— Bon ! dit-il ; en voilà déjà un intact. Misérable Craeke ! Entrer ainsi dans mon séchoir ! Voyons à l'autre, maintenant.

Et sans lâcher l'oignon fugitif, van Baerle s'avança vers la cheminée, et à genoux, du bout du doigt, se mit à palper les cendres qui heureusement étaient froides.

Au bout d'un instant, il sentit le second caïeu.

— Bon, dit-il, le voici.

Et le regardant avec une attention presque paternelle,

— Intact comme le premier, dit-il.

Au même instant, et comme Cornélius, encore à genoux, examinait le second caïeu, la porte du séchoir fut secouée si rudement et s'ouvrit de telle façon à la suite de cette secousse, que Cornélius sentit monter à ses joues, à ses

oreilles la flamme de cette mauvaise conseillère que l'on nomme la colère.

— Qu'est-ce encore ? demanda-t-il. Ah çà ! devient-on fou céans ?

— Monsieur ! monsieur ! s'écria un domestique se précipitant dans le séchoir avec le visage plus pâle et la mine plus effarée que ne les avait Craeke.

— Eh bien ? demanda Cornélius, présageant un malheur à cette double infraction de toutes les règles.

— Ah ! monsieur, fuyez, fuyez, vite ! cria le domestique.

— Fuir et pourquoi ?

— Monsieur, la maison est pleine de gardes des états.

— Que demandent-ils ?

— Ils vous cherchent.

— Pour quoi faire ?

— Pour vous arrêter.

— Pour m'arrêter, moi ?

— Oui, monsieur, et ils sont précédés d'un magistrat.

— Que veut dire cela ? [1] demanda van Baerle en serrant ses deux caïeux dans sa main et en plongeant son regard effaré dans l'escalier.

— Ils montent, ils montent ! cria le serviteur.

— Oh ! mon cher enfant, mon digne maître, cria la nourrice en faisant à son tour son entrée dans le séchoir. Prenez votre or, vos bijoux, et fuyez, fuyez !

— Mais par où veux-tu que je fuie, nourrice ? demanda van Baerle.

— Sautez par la fenêtre.

— Vingt-cinq pieds.

— Vous tomberez sur six pieds de terre grasse.

— Oui, mais je tomberai sur mes tulipes.

— N'importe,[1] sautez.

Cornélius prit le troisième caïeu, s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit, mais à l'aspect du dégât qu'il allait causer dans ses plates-bandes bien plus encore qu'à la vue de la distance qu'il lui fallait franchir.

— Jamais, dit-il.

Et il fit un pas en arrière.

En ce moment on voyait poindre à travers les barreaux de la rampe les hallebardes des soldats.

La nourrice leva les bras au ciel.

Quant à Cornélius van Baerle, il faut le dire à la louange non pas de l'homme mais du tulipier, sa seule préoccupation fut pour ses inestimables caïeux.

Il chercha des yeux un papier où les envelopper, aperçut la feuille de la Bible déposée par Craeke sur le séchoir, la prit sans se rappeler, tant son trouble était grand, d'où venait cette feuille, y enveloppa les trois caïeux, les cacha dans sa poitrine et attendit.

Les soldats, précédés du magistrat, entrèrent au même instant.

— Etes-vous le docteur Cornélius van Baerle? demanda le magistrat, quoiqu'il connût parfaitement le jeune homme; mais en cela il se conformait aux règles de la justice, ce qui donnait, comme on le voit, une grande gravité à l'interrogation.

— Je le suis, maître van Spennen, répondit Cornélius en saluant gracieusement son juge, et vous le savez bien.

— Alors livrez-nous les papiers séditieux que vous cachez chez vous.

— Les papiers séditieux? répéta Cornélius tout abasourdi de l'apostrophe.

— Oh ! ne faites pas l'étonné.[1]

— Je vous jure, maître van Spennen, reprit Cornélius, que j'ignore complètement ce que vous voulez dire.

— Alors je vais vous mettre sur la voie, docteur, dit le juge : livrez-nous les papiers que le traître Corneille de Witt a déposés chez vous au mois de janvier dernier.

Un éclair passa dans l'esprit de Cornélius.

— Oh ! oh ! dit van Spennen, voilà que vous commencez à vous rappeler, n'est-ce pas ?

— Sans doute ; mais vous parliez de papiers séditieux, et je n'ai aucun papier de ce genre.

— Ah ! vous niez ?

— Certainement.

Le magistrat se retourna pour embrasser d'un coup d'œil tout le cabinet.

— Quelle est la pièce de votre maison qu'on nomme le séchoir ? demanda-t-il.

— C'est justement celle où nous sommes, maître van Spennen.

Le magistrat jeta un coup d'œil sur une petite note placée au premier rang de ses papiers.

— C'est bien, dit-il comme un homme qui est fixé.[2]

Puis se retournant vers Cornélius.

— Voulez-vous me remettre ces papiers ? dit-il.

— Mais je ne puis, maître van Spennen. Ces papiers ne sont point à moi : ils m'ont été remis à titre de dépôt, et un dépôt est sacré.

— Docteur Cornélius, dit le juge, au nom des états, je vous ordonne d'ouvrir ce tiroir et de me remettre les papiers qui y sont renfermés.

Et du doigt le magistrat indiquait juste le troisième tiroir d'un bahut placé près de la cheminée.

C'était dans ce troisième tiroir, en effet, qu'étaient les papiers remis par le Ruart de Pulten à son filleul, preuve que la police avait été parfaitement renseignée.

— Ah ! vous ne voulez pas ? dit van Spennen voyant que Cornélius restait immobile de stupéfaction. Je vais donc l'ouvrir moi-même.

Et ouvrant le tiroir dans toute sa longueur, le magistrat mit d'abord à découvert [1] une vingtaine d'oignons, rangés et étiquetés avec soin ; puis le paquet de papier demeuré dans le même état exactement où il avait été remis à son filleul par le malheureux Corneille de Witt.

Le magistrat rompit les cires,[2] déchira l'enveloppe, jeta un regard avide sur les premiers feuillets qui s'offrirent à ses regards, et s'écria d'une voix terrible :

— Ah ! la justice n'avait donc pas reçu un faux avis !

— Comment ! dit Cornélius, qu'est-ce donc ?

— Ah ! ne faites pas davantage l'ignorant,[3] monsieur van Baerle, répondit le magistrat, et suivez-nous.

— Comment ! que je vous suive ! s'écria le docteur.

— Oui, car je vous arrête.

— M'arrêter ! s'écria Cornélius ; mais qu'ai-je donc fait ?

— Cela ne me regarde point,[4] docteur, vous vous en expliquerez avec vos juges.

— Où cela ?

— A la Haye.

Cornélius, stupéfait, embrassa sa nourrice, qui perdait connaissance,[5] donna la main à ses serviteurs, qui fondaient en larmes, et suivit le magistrat, qui l'enferma dans une chaise [6] comme un prisonnier d'État, et le fit conduire au grand galop [7] à la Haye.

VIII.

UNE INVASION.

Ce qui venait d'arriver était, comme on le devine, l'œuvre diabolique de mynheer Isaac Boxtel.

On se rappelle qu'à l'aide de son télescope, il n'avait pas perdu un seul détail de cette entrevue de Corneille de Witt avec son filleul.

On se rappelle qu'il n'avait rien entendu, mais qu'il avait tout vu.

On se rappelle qu'il avait deviné l'importance des papiers confiés par le Ruart de Pulten à son filleul, en voyant celui-ci serrer soigneusement le paquet à lui remis dans le tiroir où il serrait les oignons les plus précieux.

Il en résulte que lorsque Boxtel, qui suivait la politique avec beaucoup plus d'attention que son voisin Cornélius, sut que Corneille de Witt était arrêté comme coupable de haute trahison envers les états, il songea à part lui [1] qu'il n'aurait sans doute qu'un mot à dire pour faire arrêter le filleul en même temps que le parrain.

Boxtel n'ignorait pas le point où van Baerle était arrivé de sa recherche sur la grande tulipe noire.

Si modeste que [2] fût le docteur Cornélius, il n'avait pu cacher à ses plus intimes qu'il avait la presque certitude de gagner en l'an de grâce 1673 le prix de cent mille florins proposé par la société d'horticulture de Harlem.

Or, cette presque certitude de Cornélius van Baerle, c'était la fièvre qui rongeait Isaac Boxtel.

Si Cornélius était arrêté, cela occasionnerait certainement un grand trouble dans la maison. La nuit qui suivrait l'ar-

restation, personne ne songerait à veiller sur les tulipes du jardin.

Et, cette nuit-là, Boxtel enjamberait[1] la muraille, et comme il savait où était l'oignon qui devait donner la grande tulipe noire, il enlèverait cet oignon ; au lieu de fleurir chez Cornélius, la tulipe noire fleurirait chez lui, et ce serait lui qui aurait le prix de cent mille florins, au lieu que ce fût Cornélius, sans compter cet honneur suprême d'appeler la fleur nouvelle *tulipa nigra Boxtellensis.*

Résultat qui satisfaisait non-seulement sa vengeance, mais sa cupidité.

Eveillé, il ne pensait qu'à la grande tulipe noire ; endormi, il ne rêvait que d'elle.

Enfin, le 19 août, vers deux heures de l'après-midi, la tentation fut si forte que mynheer Isaac ne sut point y résister plus longtemps.

En conséquence, il dressa[2] une dénonciation anonyme, laquelle remplaçait l'authenticité par la précision, et jeta cette dénonciation à la poste.[3]

Le même soir, le principal magistrat reçut la dépêche ; à l'instant même il convoqua ses collègues pour le lendemain matin. Le lendemain matin ils s'étaient réunis, avaient décidé l'arrestation et avaient remis l'ordre, afin qu'il fût exécuté, à maître van Spennen, qui s'était acquitté, comme nous avons vu, de ce devoir en digne Hollandais,[4] et avait arrêté Cornélius van Baerle juste au moment où les orangistes de la Haye assassinaient Corneille et Jean de Witt.

Mais, soit honte, soit faiblesse dans le crime, Isaac Boxtel n'avait pas eu le courage de braquer ce jour-là son télescope, ni sur le jardin, ni sur l'atelier, ni sur le séchoir.

Il savait trop bien ce qui allait se passer dans la maison

du pauvre docteur Cornélius pour avoir besoin d'y regarder. Il ne se leva même point lorsque son unique domestique, qui enviait le sort des domestiques de Cornélius, non moins amèrement que Boxtel enviait le sort du maître, entra dans sa chambre. Boxtel lui dit :

— Je ne me lèverai pas aujourd'hui ; je suis malade.

Vers neuf heures, il entendit un grand bruit dans la rue et frissonna à ce bruit ; en ce moment, il était plus pâle qu'un véritable malade, plus tremblant qu'un véritable fiévreux.

Son valet entra ; Boxtel se cacha dans sa couverture.

— Ah ! monsieur, s'écria le valet, non sans se douter qu'il allait, tout en déplorant le malheur arrivé à van Baerle, annoncer une bonne nouvelle à son maître ; ah ! monsieur, vous ne savez pas ce qui se passe en ce moment ?

— Comment veux-tu que je le sache ? répondit Boxtel d'une voix presque inintelligible.

— Eh bien ! dans ce moment, monsieur Boxtel, on arrête votre voisin Cornélius van Baerle comme coupable de haute trahison.

— Bah ! murmura Boxtel d'une voix faiblissante, pas possible !

— Dame ! c'est ce qu'on dit, du moins ; d'ailleurs, je viens de voir entrer chez lui le juge van Spennen et les archers.

Et il sortit.

— Diable ! fit-il en sortant, il faut que mynheer Isaac Boxtel soit bien malade pour n'avoir pas sauté en bas du[1] lit à une pareille nouvelle.

En effet, Isaac Boxtel était bien malade, malade comme un homme qui vient d'assassiner un autre homme.

Mais il avait assassiné cet homme dans un double but; le premier était accompli; restait à accomplir le second.

La nuit vint. C'était la nuit qu'attendait Boxtel.

La nuit venue, il se leva.

Puis il monta dans son sycomore.

Il avait bien calculé: personne ne songeait à garder le jardin; maison et domestiques étaient sens dessus dessous.[1]

Il entendit successivement sonner dix heures, onze heures, minuit.

A minuit, le cœur bondissant, les mains tremblantes, le visage livide, il descendit de son arbre, prit une échelle, l'appliqua contre le mur, monta jusqu'à l'avant-dernier échelon et écouta.

Tout était tranquille. Pas un bruit ne troublait le silence de la nuit.

Une seule lumière veillait dans toute la maison.

C'était celle de la nourrice.

Ce silence et cette obscurité enhardirent Boxtel.

Il enjamba le mur, s'arrêta un instant sur le faîte; puis, bien certain qu'il n'avait rien à craindre, il passa l'échelle de son jardin dans celui de Cornélius et descendit.

Puis, comme il savait à une ligne près[2] l'endroit où étaient enterrés les caïeux de la future tulipe noire, il courut dans leur direction, suivant néanmoins les allées pour n'être point trahi par la trace de ses pas, et, arrivé à l'endroit précis, avec une joie de tigre, il plongea ses mains dans la terre molle.

Il ne trouva rien et crut s'être trompé.

Cependant, la sueur perlait sur son front.

Il fouilla à côté: rien.

Il fouilla à droite, il fouilla à gauche: rien.

Il fouilla devant et derrière: rien.

Il faillit[1] devenir fou, car il s'aperçut enfin que dans la matinée même la terre avait été remuée.

En effet, pendant que Boxtel était dans son lit, Cornélius était descendu dans son jardin, avait déterré l'oignon, et comme nous l'avons vu, l'avait divisé en trois caïeux.

Boxtel ne pouvait se décider à quitter la place. Il avait retourné avec ses mains plus de dix pieds carrés.

Enfin il ne lui resta plus de doute sur son malheur.

Ivre de colère, il regagna son échelle, enjamba le mur, ramena l'échelle de chez Cornélius chez lui,[2] la jeta dans son jardin et sauta après elle.

Tout à coup il lui vint un dernier espoir.

C'est que les caïeux étaient dans le séchoir.

Il ne s'agissait que de[3] pénétrer dans le séchoir comme il avait pénétré dans le jardin.

Là il les trouverait.

Au reste, ce n'était guère plus difficile.

Les vitrages du séchoir se soulevaient comme ceux d'une serre.

Cornélius van Baerle les avait ouverts le matin même et personne n'avait songé à les fermer.

Le tout était de se procurer une échelle assez longue, une échelle de vingt pieds au lieu d'une de douze.

Boxtel avait remarqué dans la rue qu'il habitait une maison en réparation; le long de cette maison une échelle gigantesque était dressée.

Cette échelle était bien l'affaire de[4] Boxtel, si les ouvriers ne l'avaient pas emportée.

Il courut à la maison, l'échelle y était.

Boxtel prit l'échelle et l'apporta non sans peine dans son

jardin; avec plus de peine encore, il la dressa contre la muraille de la maison de Cornélius.

L'échelle atteignait juste au vasistas.

Boxtel mit une lanterne sourde tout allumée dans sa poche, monta à l'échelle et pénétra dans le séchoir.

Mais il eut beau [1] chercher, ouvrir et fermer tous les tiroirs, et même le tiroir privilégié où était le dépôt qui venait d'être si fatal à Cornélius; il trouva étiquetées comme dans un jardin des plantes,[2] la Joannis, la Witt, la tulipe bistre, la tulipe café brûlé; mais de la tulipe noire ou plutôt des caïeux où elle était encore endormie et cachée dans les limbes de la floraison, il n'y en avait pas de traces.

Et cependant, sur le registre des graines et des caïeux tenu par van Baerle avec plus de soin et d'exactitude que le registre commercial des premières maisons d'Amsterdam, Boxtel lut ces lignes:

«Aujourd'hui 20 août 1672, j'ai déterré l'oignon de la grande tulipe noire que j'ai séparé en trois caïeux parfaits.»

— Ces caïeux! ces caïeux! hurla Boxtel en ravageant tout dans le séchoir, où les a-t-il pu cacher?

Puis tout à coup se frappant le front,

— Oh! misérable que je suis! s'écria-t-il; ah! trois fois perdu Boxtel, est-ce qu'on se sépare de ses caïeux, est-ce qu'on les abandonne à Dordrecht quand on part pour la Haye, est-ce que l'on peut vivre sans ses caïeux, quand ces caïeux sont ceux de la grande tulipe noire! Il aura eu le temps de les prendre, l'infâme! il les a sur lui, il les a emportés à la Haye!

C'était un éclair qui montrait à Boxtel l'abîme d'un crime inutile.

Boxtel tomba foudroyé sur cette même table, à cette même place où quelques heures avant l'infortuné Baerle avait admiré si longuement et si délicieusement les caïeux de la tulipe noire.

— Eh bien! après tout, dit l'envieux eu relevant sa tête livide, s'il les a, il ne peut les garder que tant qu'il sera vivant, et . . .

Le reste de sa hideuse pensée s'absorba dans un affreux sourire.

— Les caïeux sont à la Haye, dit-il; ce n'est donc plus à Dordrecht que je puis vivre.

A la Haye pour les caïeux! à la Haye!

Et Boxtel, sans faire attention aux richesses immenses qu'il abandonnait, tant il était préoccupé d'une autre richesse inestimable, Boxtel sortit par son vasistas, se laissa glisser le long de l'échelle, reporta l'instrument de vol où il l'avait pris, et, pareil à un animal de proie, rentra rugissant dans sa maison.

IX.

LA CHAMBRE DE FAMILLE.

Il était minuit environ quand le pauvre van Baerle fut écroué à la prison du Buytenhoff.

Quand le geôlier Gryphus reçut ce nouvel hôte et qu'il eut vu sur la lettre d'écrou [1] la qualité du prisonnier,

— Filleul de Corneille de Witt, murmura-t-il avec son sourire de geôlier; ah, jeune homme, nous avons justement ici la chambre de famille; nous allons vous la donner.

Et enchanté de la plaisanterie qu'il venait de faire, le fa-

rouche orangiste prit son falot et les clefs pour conduire Cornélius dans la cellule qu'avait le matin même [1] quittée Corneille de Witt.

Sur la route qu'il fallait parcourir pour arriver à cette chambre, le désespéré fleuriste n'entendit rien que l'aboiement d'un chien, ne vit rien que le visage d'une jeune fille.

Le chien sortit d'une niche [2] creusée dans le mur, en secouant une grosse chaîne, et il flaira Cornélius afin de le bien reconnaître au moment où il lui serait ordonné de le dévorer.

La jeune fille, quand le prisonnier fit gémir [3] la rampe de l'escalier sous sa main alourdie, entr'ouvrit le guichet d'une chambre qu'elle habitait dans l'épaisseur de cet escalier même. Et la lampe à la main droite, elle éclaira son charmant visage rose encadré dans d'admirables cheveux blonds à torsades épaisses.

Cette vision ne dura qu'un moment. Gryphus continua son chemin, Cornélius fut forcé de le suivre, et cinq minutes après il entrait dans le cachot.

Gryphus, après avoir montré du doigt au prisonnier le lit sur lequel avait tant souffert le martyr qui dans la journée même avait rendu son âme à Dieu, reprit son falot et sortit.

Quant à Cornélius, resté seul, il se jeta sur ce lit, mais ne dormit point. Il ne cessa d'avoir l'œil fixé sur l'étroite fenêtre à treillis de fer qui prenait son jour [4] sur le Buytenhoff; il vit de cette façon blanchir par delà les arbres ce premier rayon de lumière que le ciel laisse tomber sur la terre comme un blanc manteau. Et quand le jour naissant argenta le faîte des maisons, Cornélius, impatient de savoir si quelque

chose vivait à l'entour de lui, s'approcha de la fenêtre et promena [1] circulairement un triste regard.

A l'extrémité de la place, une masse noirâtre teintée de bleu sombre par les brumes matinales, s'élevait découpant [2] sur les maisons pâles sa silhouette irrégulière.

Cornélius reconnut le gibet.

A ce gibet pendaient deux informes lambeaux qui n'étaient plus que des squelettes encore saignants.

Le bon peuple de la Haye avait déchiqueté les chairs de ses victimes, mais rapporté fidèlement au gibet le prétexte d'une double inscription tracée sur une énorme pancarte.

Sur cette pancarte, avec ses yeux de vingt-huit ans, Cornélius parvint à lire les lignes suivantes tracées par l'épais pinceau de quelque barbouilleur d'enseignes:

« Ici pendent le grand scélérat nommé Jean de Witt et le petit coquin Corneille de Witt, son frère, deux ennemis du peuple, mais grands amis du roi de France.»

Cornélius poussa un cri d'horreur, et dans le transport de sa terreur délirante frappa des pieds et des mains à sa porte si rudement et si précipitamment, que Gryphus accourut furieux, son trousseau d'énormes clefs à la main.

Il ouvrit la porte en proférant d'horribles imprécations contre le prisonnier qui le dérangeait en dehors des heures où il avait l'habitude de se déranger.

— Ah çà mais! dit-il, est-il enragé, cet autre de Witt!

— Monsieur, monsieur, dit Cornélius en saisissant le geôlier par le bras et en le traînant vers la fenêtre; monsieur, qu'ai-je donc lu là-bas?

— Où, là-bas?

— Sur cette pancarte.

Et tremblant, pâle et haletant, il lui montrait, au fond de la place, le gibet surmonté de la cynique inscription.

Gryphus se mit à rire.

— Ah! ah! répondit-il. Oui, vous avez lu . . . Eh bien! mon cher monsieur, voilà où l'on arrive[1] quand on a des intelligences avec les ennemis de monsieur le prince d'Orange.

— Messieurs de Witt ont été assassinés! murmura Cornélius, la sueur au front et en se laissant tomber sur son lit, les bras pendants, les yeux fermés.

— Messieurs de Witt ont subi la justice du peuple, dit Gryphus; appelez-vous cela assassinés, vous? moi, je dis, exécutés.

Et, voyant que le prisonnier était arrivé non-seulement au calme, mais à l'anéantissement, il sortit de la chambre, tirant la porte avec violence, et faisant rouler les verrous avec bruit.

En revenant à lui, Cornélius se trouva seul et reconnut la chambre où il se trouvait, la chambre de famille, ainsi que l'avait appelée Gryphus, comme le passage fatal qui devait aboutir pour lui à une triste mort.

Puis, après s'être bien assuré que dans ce cachot il était seul, il tira de sa poitrine les trois caïeux de la tulipe noire et les cacha derrière un grès sur lequel on posait la cruche traditionnelle, dans le coin le plus obscur de la prison.

Inutile labeur de tant d'années! destruction de si douces espérances! sa découverte allait donc aboutir au néant comme lui à la mort! — Dans cette prison, pas un brin d'herbe, pas un atome de terre, pas un rayon de soleil.

A cette pensée, Cornélius entra dans un sombre désespoir dont il ne sortit que par une circonstance extraordinaire.

Quelle était cette circonstance ?

C'est ce que nous nous réservons de dire dans le chapitre suivant.

X.

LA FILLE DU GEÔLIER.

Le même soir, comme il apportait la pitance du prisonnier, Gryphus, en ouvrant la porte de la prison, glissa sur la dalle humide et tomba en essayant de se retenir.[1] Mais la main portant à faux,[2] il se cassa le bras au-dessus du poignet.

Cornélius fit un mouvement vers le geôlier ; mais comme il ne se doutait pas de la gravité de l'accident,

— Ce n'est rien, dit Gryphus, ne bougez pas.

Et il voulut se relever en s'appuyant sur son bras, mais l'os plia ; Gryphus seulement alors sentit la douleur et jeta un cri.

Il comprit qu'il avait le bras cassé, et cet homme si dur pour les autres retomba évanoui sur le seuil de la porte, où il demeura inerte et froid, semblable à un mort.

Pendant ce temps, la porte de la prison était demeurée ouverte, et Cornélius se trouvait presque libre.

Mais l'idée ne lui vint même pas à l'esprit de profiter de cet accident ; il avait vu, à la façon dont le bras avait plié, au bruit qu'il avait fait en pliant, qu'il y avait fracture, qu'il y avait douleur ; il ne songea pas à autre chose qu'à porter secours au blessé, si mal intentionné que le blessé lui eût paru à son endroit[3] dans la seule entrevue qu'il eut eue avec lui.

Au bruit que Gryphus avait fait en tombant, à la plainte qu'il avait laissé échapper, un pas précipité se fit entendre dans l'escalier, et à l'apparition qui suivit immédiatement le bruit de ce pas, Cornélius poussa un petit cri auquel répondit le cri d'une jeune fille.

Celle qui avait répondu au cri poussé par Cornélius, c'était la belle Frisonne, qui, voyant son père étendu à terre et le prisonnier courbé sur lui, avait cru d'abord que Gryphus, dont elle connaissait la brutalité, était tombé à la suite d'une lutte engagée entre lui et le prisonnier.

Cornélius comprit ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille au moment même où le soupçon entrait dans son cœur.

Mais ramenée par le premier coup d'œil à la vérité, et honteuse de ce qu'elle avait pu penser, elle leva sur le jeune homme ses beaux yeux humides et lui dit :

— Pardon et merci, monsieur. Pardon de ce que j'avais pensé, et merci de ce que vous faites.

Cornélius rougit.

— Je ne fais que mon devoir de chrétien, dit-il, en secourant mon semblable.

— Oui, et en le secourant ce soir, vous avez oublié les injures qu'il vous a dites ce matin. Monsieur, c'est plus que de l'humanité, c'est plus que du christianisme.

Cornélius leva ses yeux sur la belle enfant, tout étonné qu'il était d'entendre sortir de la bouche d'une fille du peuple une parole à la fois si noble et si compatissante.

Mais il n'eut pas le temps de lui témoigner sa surprise. Gryphus, revenu de son évanouissement, ouvrit les yeux, et sa brutalité accoutumée lui revenant avec la vie :

— Ah ! voilà ce que c'est, dit-il, on se presse d'apporter

le souper du prisonnier, on tombe en se hâtant, en tombant on se casse le bras, et l'on vous laisse là sur le carreau.[1]

— Silence, mon père, dit Rosa, vous êtes injuste envers ce jeune monsieur, que j'ai trouvé occupé à vous secourir.

— Lui ? fit Gryphus avec un air de doute.

— Cela est si vrai, monsieur, que je suis tout prêt à vous secourir encore.

— Vous ? dit Gryphus ; êtes-vous donc médecin ?

— C'est mon premier état,[2] dit le prisonnier.

— De sorte que vous pourriez me remettre le bras ?

— Parfaitement.

— Et que vous faut-il pour cela, voyons ?

— Deux clavettes [3] de bois et des bandes de linge.

— Tu entends, Rosa, dit Gryphus, le prisonnier va me remettre le bras ; c'est une économie ; voyons, aide-moi à me lever.

Rosa présenta au blessé son épaule ; le blessé entoura le cou de la jeune fille de son bras intact, et faisant un effort, il se mit sur ses jambes, tandis que Cornélius, pour lui épargner le chemin, roulait vers lui un fauteuil.

Gryphus s'assit dans le fauteuil, puis se retournant vers sa fille,

— Eh bien, n'as-tu pas entendu ? lui dit-il. Va chercher ce que l'on te demande.

Rosa descendit et rentra un instant après avec deux douves de baril et une grande bande de linge.

Cornélius avait employé ce temps-là à ôter la veste du geôlier et à retrousser ses manches.

— Est-ce bien cela que vous désirez, monsieur ? demanda Rosa.

— Oui, mademoiselle, fit Cornélius en jetant les yeux sur

les objets apportés ; oui, c'est bien cela. Maintenant, poussez cette table pendant que je vais soutenir le bras de votre père.

Rosa poussa la table. Cornélius posa le bras cassé dessus, afin qu'il se trouvât à plat, et avec une habileté parfaite, rajusta la fracture, adapta la clavette et serra les bandes.

A la dernière épingle, le geôlier s'évanouit une seconde fois.

— Allez chercher du vinaigre, mademoiselle, dit Cornélius, nous lui en frotterons les tempes, et il reviendra.

Mais au lieu d'accomplir la prescription qui lui était faite, Rosa, après s'être assurée que son père était bien sans connaissance, s'avançant vers Cornélius,

— Monsieur, dit-elle, service pour service.

— Qu'est-ce à dire, ma belle enfant ? demanda Cornélius.

— C'est-à-dire, monsieur, que le juge qui doit vous interroger demain est venu s'informer aujourd'hui de la chambre où vous étiez ; qu'on lui a dit que vous occupiez la chambre de monsieur Corneille de Witt, et qu'à cette réponse, il a ri d'une façon sinistre qui me fait croire que rien de bon ne vous attend.[1]

— Mais, demanda Cornélius, que peut-on me faire ?

— Voyez d'ici ce gibet.

— Mais je ne suis point coupable, dit Cornélius.

— L'étaient-ils, eux, qui sont là-bas, pendus, mutilés, déchirés ?

— C'est vrai, dit Cornélius en s'assombrissant.

— D'ailleurs, continua Rosa, l'opinion publique veut que vous le soyez, coupable. Mais enfin, coupable ou non, votre procès commencera demain ; après-demain, vous serez condamné ; les choses vont vite par le temps qui court.[2]

— Eh bien, que concluez-vous de tout ceci, mademoiselle ?

— J'en conclus que je suis seule, que je suis faible, que mon père est évanoui, que le chien est muselé, que rien par conséquent ne vous empêche de vous sauver. Sauvez-vous donc, voilà ce que je conclus.

— Que dites-vous ?

— Je dis que je n'ai pu sauver monsieur Corneille ni monsieur Jean de Witt, hélas ! et que je voudrais bien vous sauver, vous. Seulement, faites vite ; voilà la respiration qui revient à mon père, dans une minute peut-être il rouvrira les yeux, et il sera trop tard. Vous hésitez ?

En effet, Cornélius demeurait immobile, regardant Rosa, mais comme s'il la regardait sans l'entendre.

— Ne comprenez-vous pas ? fit la jeune fille impatiente.

— Si fait,[1] je comprends, fit Cornélius ; mais . . .

— Mais ?

— Je refuse. On vous accuserait.

— Qu'importe ? dit Rosa en rougissant.

— Merci, mon enfant, reprit Cornélius, mais je reste.

— Vous restez ! Mon Dieu ! mon Dieu ! N'avez-vous donc pas compris que vous serez condamné . . . condamné à mort, exécuté sur un échafaud et peut-être assassiné, mis en morceaux comme on a assassiné et mis en morceaux monsieur Jean et monsieur Corneille ! Au nom du ciel, ne vous occupez pas de moi et fuyez cette chambre où vous êtes. Prenez-y garde, elle porte malheur aux de Witt.

— Hein ! s'écria le geôlier en se réveillant. Qui parle de ces coquins, de ces misérables, de ces scélérats de de Witt ?

— Ne vous emportez pas, mon brave homme, dit Cor-

nélius avec son doux sourire; ce qu'il y a de pis pour les fractures, c'est de s'échauffer le sang.[1]

Puis, tout bas[2] à Rosa.

— Mon enfant, dit-il, je suis innocent, j'attendrai mes juges avec la tranquillité et le calme d'un innocent.

— Silence! dit Rosa.

— Silence, et pourquoi?

— Il ne faut pas que mon père soupçonne que nous avons causé ensemble.

— Où serait le mal?

— Où serait le mal? — C'est qu'il m'empêcherait de jamais revenir ici, dit la jeune fille.

Cornélius reçut cette naïve confidence avec un sourire; il lui semblait qu'un peu de bonheur luisait sur son infortune.

— Eh bien! que marmottez-vous là tous deux? dit Gryphus en se levant et en soutenant son bras droit avec son bras gauche.

— Rien, répondit Rosa; monsieur me prescrit le régime que vous avez à suivre.

— Le régime que je dois suivre! le régime que je dois suivre! Vous aussi, vous en avez un à suivre, la belle![3]

— Et lequel, mon père?

— C'est de ne pas venir dans la chambre des prisonniers, ou, quand vous y venez, d'en sortir le plus vite possible marchez donc devant moi, et lestement!

Rosa et Cornélius échangèrent un regard.

Celui de Rosa voulait dire:

— Vous voyez bien!

Celui de Cornélius signifiait:

— Qu'il soit fait ainsi qu'il plaira au Seigneur!

XI.

LE TESTAMENT DE CORNÉLIUS VAN BAERLE.

Rosa ne s'était point trompée. Les juges vinrent le lendemain au Buytenhoff et interrogèrent Cornélius van Baerle. Au reste, l'interrogatoire ne fut pas long ; il fut avéré que Cornélius avait gardé chez lui cette correspondance fatale des de Witt avec la France.

Il ne le nia point.

Il était seulement douteux aux yeux des juges que cette correspondance lui eût été remise par son parrain, Corneille de Witt.

Mais comme, depuis la mort des deux martyrs, Cornélius van Baerle n'avait plus rien à ménager, non-seulement il ne nia point que le dépôt lui eût été confié par Corneille en personne, mais encore il raconta comment, de quelle façon et dans quelle circonstance le dépôt lui avait été confié.

Cette confidence impliquait le filleul dans le crime du parrain.

Il y avait complicité patente entre Corneille et Cornélius.

Cornélius ne se borna point à cet aveu : il dit toute la vérité à l'endroit de [1] ses sympathies, de ses habitudes, de ses familiarités. Il dit son indifférence en politique, son amour pour l'étude, pour les arts, pour les sciences et pour les fleurs. Il raconta que jamais, depuis le jour où Corneille était venu à Dordrecht, et lui avait confié ce dépôt ; ce dépôt n'avait été touché ni même aperçu par le dépositaire.

On lui objecta qu'à cet égard il était impossible qu'il dît

la vérité, puisque les papiers étaient justement enfermés dans une armoire où chaque jour il plongeait la main et les yeux.

Cornélius répondit que cela était vrai, mais qu'il ne mettait la main dans le tiroir que pour s'assurer que ses oignons étaient bien secs, mais qu'il n'y plongeait les yeux que pour s'assurer si ses oignons commençaient à germer.

On lui objecta que sa prétendue indifférence à l'égard de ce dépôt ne pouvait se soutenir[1] raisonnablement, parce qu'il était impossible qu'ayant reçu un pareil dépôt de la main de son parrain, il n'en connût pas l'importance.

Ce à quoi il répondit :

Que son parrain Corneille l'aimait trop et surtout était un homme trop sage pour lui avoir rien dit de la teneur de ces papiers, puisque cette confidence n'eût servi qu'à tourmenter le dépositaire.

On lui objecta que si M. de Witt avait agi de la sorte, il eût joint au paquet, en cas d'accident, un certificat constatant que son filleul était complètement étranger à cette correspondance, ou bien, pendant son procès, lui eût écrit quelque lettre qui pût servir à sa justification.

Cornélius répondit que sans doute son parrain n'avait point pensé que son dépôt courût aucun danger, caché comme il l'était dans une armoire qui était regardée comme aussi sacrée que l'arche pour toute la maison van Baerle ; que par conséquent il avait jugé le certificat inutile ; que, quant à une lettre, il avait quelque souvenir qu'un moment avant son arrestation, et comme il était absorbé dans la contemplation d'un oignon des plus rares, le serviteur de M. de Jean de Witt était entré dans son séchoir et lui avait remis un papier ; mais que de tout cela il ne lui était resté qu'un

souvenir pareil à celui qu'on a d'une vision; que le serviteur avait disparu, et que quant au papier, peut-être le trouverait-on si on le cherchait bien.

Quant à Craeke, il était impossible de le retrouver attendu qu'il avait quitté la Hollande.

Quant au papier, il était si peu probable qu'on le retrouverait, qu'on ne se donna pas la peine de le chercher.

Cornélius lui-même n'insista pas beaucoup sur ce point, puisque, en supposant que ce papier se retrouvât, il pouvait n'avoir aucun rapport avec la correspondance qui faisait le corps du délit.[1]

Les juges voulurent avoir l'air de pousser Cornélius à se défendre mieux qu'il ne le faisait; ils usèrent vis-à-vis de lui de cette bénigne patience qui dénote soit un magistrat intéressé par l'accusé, soit un vainqueur qui a terrassé son adversaire, et qui étant complètement maître de lui, n'a pas besoin de l'opprimer pour le perdre.

Cornélius n'accepta point cette hypocrite protection, et dans une dernière réponse qu'il fit avec la noblesse d'un martyr et le calme d'un juste,

— Vous me demandez, messieurs, dil-il, des choses auxquelles je n'ai rien à répondre, sinon l'exacte vérité. Or, l'exacte vérité, la voici.[2] Le paquet est entré chez moi par la voie que j'ai dit; je proteste devant Dieu que j'en ignorais et que j'en ignore encore le contenu; qu'au jour de mon arrestation seulement, j'ai su que ce dépôt était la correspondance du grand pensionnaire avec le marquis de Louvois. Je proteste enfin que j'ignore et comment on a pu savoir que ce paquet était chez moi, et surtout comment je puis être coupable pour avoir accueilli ce que m'apportait mon illustre et malheureux parrain.

Ce fut là tout le plaidoyer de Cornélius. Les juges allèrent aux opinions.[1]

Ils considérèrent :

Que tout rejeton de dissension civile est funeste, en ce qu'il ressuscite la guerre qu'il est de l'intérêt de tous d'éteindre.

Cet argument prima tous les autres, et pour détruire efficacement le germe des conspirations, la peine de mort fut prononcée à l'unanimité contre Monsieur Cornélius van Baerle, accusé et convaincu d'avoir participé aux détestables intrigues et aux abominables complots de MM.[2] de Witt contre la nationalité hollandaise, et à leurs secrètes relations avec l'ennemi français.

La sentence portait que Cornélius van Baerle serait conduit à l'échafaud dressé sur la place du Buytenhoff, où l'exécuteur des jugements lui trancherait la tête.

Comme cette délibération avait été sérieuse, elle avait duré une demi-heure, et pendant cette demi-heure, le prisonnier avait été réintégré dans sa prison.

Ce fut là que le greffier des états vint lui lire l'arrêt.

Maître Gryphus était retenu sur son lit par la fièvre que lui causait la fracture de son bras. Ses clefs étaient passées aux mains d'un de ses valets surnuméraires, et derrière ce valet, qui avait introduit le greffier, Rosa, la belle Frisonne, s'était venue placer à l'encoignure de la porte, un mouchoir sur sa bouche pour étouffer ses soupirs et ses sanglots.

Cornélius écouta la sentence avec un visage plus étonné que triste.

Et comme le greffier allait sortir :

— A propos, monsieur le greffier, dit Cornélius, pour quel jour est la chose, s'il vous plaît?

— Mais pour aujourd'hui, repondit le greffier un peu gêné par le sang-froid du condamné.

Un sanglot éclata derrière la porte.

Cornélius se pencha pour voir qui avait poussé ce sanglot, mais Rosa avait deviné le mouvement et s'était rejetée en arrière.

— Et, ajouta Cornélius, à quelle heure l'exécution ?

— Monsieur, pour midi.

— Diable ! fit Cornélius, j'ai entendu, ce me semble, sonner dix heures il y a au moins vingt minutes. Je n'ai pas de temps à perdre.

— Pour vous réconcilier avec Dieu, oui, monsieur, fit le greffier en saluant jusqu'à terre, et vous pouvez demander tel ministre qu'il vous plaira.

En disant ces mots, il sortit à reculons, et le geôlier remplaçant l'allait suivre en refermant la porte de Cornélius, quand un bras blanc et qui tremblait s'interposa entre cet homme et la lourde porte.

Cornélius ne vit que le casque d'or [1] aux oreillettes de dentelles blanches, coiffure des belles Frisonnes ; il n'entendit qu'un murmure à l'oreille du guichetier ; mais celui-ci remit ses lourdes clefs dans la main blanche qu'on lui tendait, et, descendant quelques marches, il s'assit au milieu de l'escalier, gardé ainsi en haut [2] par lui, en bas [3] par le chien.

Le casque d'or fit volte-face, et Cornélius reconnut le visage sillonné de pleurs et les grands yeux bleus tout noyés de la belle Rosa.

La jeune fille s'avança vers Cornélius en appuyant ses deux mains sur sa poitrine brisée.

— Oh ! monsieur ! monsieur ! dit-elle.

Et elle n'acheva point.

— Ma belle enfant, répliqua Cornélius ému, que désirez-vous de moi ? Je n'ai pas grand pouvoir désormais sur rien je vous en avertis.

— Monsieur, je viens réclamer de vous une grâce, dit Rosa tendant ses mains moitié vers Cornélius, moitié vers le ciel.

— Ne pleurez pas ainsi, Rosa, dit le prisonnier; car vos larmes m'attendrissent bien plus que ma mort prochaine. Et, vous le savez, plus le prisonnier est innocent, plus il doit mourir avec calme et même avec joie, puisqu'il meurt martyr. Voyons, ne pleurez plus et dites-moi votre désir, ma belle Rosa.

La jeune fille se laissa glisser à genoux.

— Pardonnez à mon père, dit-elle.

— A votre père ! fit Cornélius étonné.

— Oui, il a été si dur pour vous ! mais il est ainsi de sa nature, il est ainsi pour tous, et ce n'est pas vous particulièrement qu'il a brutalisé.

— Il est puni, chère Rosa, plus que puni même par l'accident qui lui est arrivé, et je lui pardonne.

— Merci ! dit Rosa. Et maintenant, dites, puis-je, moi, à mon tour, quelque chose pour vous?

— Celui qui n'a plus à vivre qu'une heure est un grand sybarite s'il a besoin de quelque chose, chère Rosa.

— Ce ministre qu'on vous avait offert ?

— J'ai adoré Dieu toute ma vie, Rosa. Je l'ai adoré dans ses œuvres, béni dans sa volonté. Dieu ne peut rien avoir contre moi. Je ne vous demanderai donc pas un ministre. La dernière pensée qui m'occupe, Rosa, se rapporte à la glorification de Dieu. Aidez-moi, ma chère, je vous en prie, dans l'accomplissement de cette dernière pensée.

— Ah ! monsieur Cornélius, parlez, parlez ! s'écria la jeune fille inondée de larmes.

Alors tirant de sa poitrine, où il l'avait caché de nouveau depuis qu'il n'avait plus peur d'être fouillé, le papier qui enveloppait les trois caïeux :

— Ma belle amie, dit-il, j'ai beaucoup aimé les fleurs. C'était dans le temps où j'ignorais que l'on pût aimer autre chose, et j'avais trouvé, je le crois du moins, le secret de la grande tulipe noire que l'on croit impossible, et qui est, vous le savez ou vous ne le savez pas, l'objet d'un prix de cent mille florins proposé par la société horticole de Harlem. Ces cent mille florins, et Dieu sait que ce ne sont pas eux que je regrette, ces cent mille florins je les ai là dans ce papier ; ils sont gagnés avec les trois caïeux qu'il renferme, et que vous pouvez prendre, Rosa, car je vous les donne.

— Monsieur Cornélius !

— Oh ! vous pouvez les prendre, Rosa, vous ne faites de tort à personne, mon enfant. Je suis seul au monde.

— Mais, monsieur, cent mille florins . . .

— Ah ! soyons sérieux, chère enfant, dit Cornélius. Cent mille florins feront une belle dot à votre beauté ; vous les aurez les cent mille florins, car je suis sûr de mes caïeux. Vous les aurez donc, chère Rosa, et je ne vous demande en échange que la promesse d'épouser un brave garçon, jeune, que vous aimerez, et qui vous aimera autant que moi j'aimais les fleurs. Ne m'interrompez pas, Rosa, je n'ai plus que quelques minutes. . . .

Le pauvre fille étouffait sous ses sanglots.

Cornélius lui prit la main.

— Ecoutez-moi, continua-t-il ; voici comment vous procéderez. Vous prendrez de la terre dans mon jardin de Dor-

drecht. Demandez à Butruysheim, mon jardinier, du terreau de ma plate-bande n° 6 ; vous y planterez dans une caisse profonde ces trois caïeux, ils fleuriront en mai prochain, c'est-à-dire dans sept mois, et quand vous verrez la fleur sur sa tige, passez les nuits à la garantir du vent, les jours à la sauver du soleil. Elle fleurira noir, j'en suis sûr. Alors vous ferez prévenir le président de la société de Harlem. Il fera constater par le congrès la couleur de la fleur, et l'on vous comptera les cent mille florins.

Rosa poussa un grand soupir.

— Maintenant, continua Cornélius en essuyant une larme tremblant au bord de sa paupière et qui était donnée bien plus à cette merveilleuse tulipe noire qu'il ne devait pas voir qu'à cette vie qu'il allait quitter, je ne désire plus rien, sinon que la tulipe s'appelle *Rosa Barlænsis*, c'est-à-dire qu'elle rappelle en même temps votre nom et le mien, et comme ne sachant pas le latin, bien certainement, vous pourriez oublier ce mot, tâchez de m'avoir un crayon et du papier, que je vous l'écrive.

Rosa éclata en sanglots et tendit un livre relié en chagrin, qui portait les initiales de C. W.

— Qu'est-ce que cela ? demanda le prisonnier.

— Hélas ! répondit Rosa, c'est la Bible de votre pauvre parrain, Corneille de Witt. Il y a puisé la force de subir la torture et d'entendre sans pâlir son jugement. Je l'ai trouvée dans cette chambre après la mort du martyr, je l'ai gardée comme une relique ; aujourd'hui je vous l'apportais, car il me semblait que ce livre avait en lui une force toute divine. Vous n'avez pas eu besoin de cette force que Dieu avait mise en vous. Dieu soit loué ! Ecrivez dessus ce que [vo]us avez à écrire, monsieur Cornélius, et quoique j'aie le

malheur de ne pas savoir lire, ce que vous écrirez sera accompli.

Cornélius prit la Bible et la baisa respectueusement.

— Avec quoi écrirai-je ? demanda-t-il.

—Il y a un crayon dans la Bible, dit Rosa. Il y était, je l'ai conservé.

C'était le crayon que Jean de Witt avait prêté à son frère et qu'il n'avait pas songé à reprendre.

Cornélius le prit, et sur la seconde page, — car, on se le rappelle, la première avait été déchirée, — près de mourir à son tour comme son parrain, il écrivit d'une main non moins ferme :

« Ce 23 août 1672, sur le point de rendre, quoique innocent, mon âme à Dieu sur un échafaud, je lègue à Rosa Gryphus le seul bien qui me soit resté de tous mes biens dans ce monde, les autres ayant été confisqués ; je lègue, dis-je, à Rosa Gryphus trois caïeux qui, dans ma conviction profonde, doivent donner au mois de mai prochain la grande tulipe noire, objet du prix de cent mille florins proposé par la société de Harlem, désirant qu'elle touche ces cent mille florins à ma place et comme mon unique héritière, à la seule charge d'épouser un jeune homme de mon âge à peu près, qui l'aimera et qu'elle aimera, et de donner à la grande tulipe noire qui créera une nouvelle espèce le nom de *Rosa Barlænsis*, c'est-à-dire son nom et le mien réunis.

» Dieu me trouve en grâce et elle en santé !

» CORNÉLIUS VAN BAERLE. »

Puis, donnant la Bible à Rosa :

— Lisez, dit-il.

— Hélas ! répondit la jeune fille à Cornélius, je vous l'ai déjà dit, je ne sais pas lire.

Alors Cornélius lut à Rosa le testament qu'il venait de faire.

— Acceptez-vous mes conditions ? demanda le prisonnier en souriant avec mélancolie et en baisant le bout des doigts tremblants, de la belle Frisonne.

— Oh ! je ne saurais, monsieur, balbutia-t-elle.

— Vous ne sauriez, mon enfant, et pourquoi donc ?

— Parce qu'il y a une de ces conditions que je ne saurais tenir.

— Laquelle ?

— Vous me donnez les cent mille florins à titre de dot ?

— Oui.

— Et pour épouser un homme que j'aimerai ?

— Sans doute.

— Eh bien ! monsieur, cet argent ne peut être à moi. Je n'aimerai jamais personne et ne me marierai pas.

Et après ces mots péniblement prononcés, Rosa fléchit sur ses genoux et faillit s'évanouir de douleur.

Cornélius, effrayé de la voir si pâle et si mourante, [1] allait la prendre dans ses bras, lorsqu'un pas pesant, suivi d'autres bruits sinistres, retentit dans les escaliers accompagné des aboiements du chien.

— On vient vous chercher ! s'écria Rosa en se tordant les mains. Mon Dieu ! mon Dieu ! monsieur, n'avez-vous pas encore quelque chose à me dire ?

Et elle tomba à genoux, la tête enfoncée dans ses bras, et toute suffoquée de sanglots et de larmes.

— J'ai à vous dire de cacher précieusement vos trois caïeux et de les soigner selon les prescriptions que je vous ai dites, et pour l'amour de moi. Adieu, Rosa.

— Oh ! oui, dit-elle, sans lever la tête, oh ! oui, tout ce

que vous avez dit, je le ferai. Excepté de me marier, ajouta-t-elle tout bas, car cela, oh ! cela, je le jure, c'est pour moi chose impossible.

Et elle enfonça dans son sein palpitant le cher trésor de Cornélius.

Ce bruit qu'avaient entendu Cornélius et Rosa, c'était celui que faisait le greffier qui revenait chercher le condamné, suivi de l'exécuteur, des soldats destinés à fournir la garde de l'échafaud, et des curieux familiers de la prison.

Cornélius, sans faiblesse comme sans fanfaronnade, les reçut en amis plutôt qu'en persécuteurs, et se laissa imposer telles conditions qu'il plut à ces hommes pour l'exécution de leur office.

Puis, d'un coup d'œil jeté sur la place par sa petite fenêtre grillée, il aperçut l'échafaud, et à vingt pas de l'échafaud, le gibet, du bas duquel avaient été détachées, par ordre du stathouder, les reliques [1] outragées des deux frères de Witt.

Quand il lui fallut descendre pour suivre les gardes, Cornélius chercha des yeux le regard angélique de Rosa, mais il ne vit derrière les épées et les hallebardes qu'un corps étendu près d'un banc de bois et un visage livide à demi voilé par de longs cheveux.

Mais, en tombant inanimée, Rosa, pour obéir encore à son ami, avait appuyé sa main sur son cœur défaillant pour protéger le dépôt précieux que lui avait confié Cornélius.

Et en quittant le cachot, le jeune homme put entrevoir dans les doigts crispés de Rosa la feuille jaunâtre de cette Bible sur laquelle Cornélius de Witt avait si péniblement et si douloureusement écrit les quelques lignes qui eussent infailliblement, si Cornélius les avait lues, sauvé un homme et une tulipe.

XII.

L'EXÉCUTION.

CORNÉLIUS n'avait pas trois cents pas à faire hors de la prison pour arriver au pied de son échafaud.

On comprend que plus le trajet était court de la porte de la prison au pied de l'échafaud, plus il était encombré de curieux.

C'étaient ces mêmes curieux qui, mal désaltérés par le sang qu'ils avaient déjà bu trois jours auparavant, attendaient une nouvelle victime.

Aussi, à peine Cornélius apparut-il qu'un hurlement immense s'éleva dans la toute rue.

Au milieu de ces menaces et de ces vociférations, pour ne pas les entendre sans doute, Cornélius s'était absorbé en lui-même.

A quoi pensait ce juste qui allait mourir?

Ce n'était ni à ses ennemis, ni à ses juges, ni à ses bourreaux.

C'était aux belles tulipes qu'il verrait du haut du ciel, d'où il pourrait regarder en pitié cette terre où on avait égorgé MM. Jean et Corneille de Witt pour avoir trop pensé à la politique, et où on allait égorger M. Cornélius van Baerle pour avoir trop pensé aux tulipes.

L'affaire d'un coup d'épée,[1] disait le philosophe, et mon beau rêve commencera.

Van Baerle monta résolûment les degrés de son échafaud, orgueilleux, quoiqu'il en eût,[2] d'être l'ami de cet illustre Jean et le filleul de ce noble Corneille que les marauds amassés pour le voir avaient déchiquetés trois jours auparavant.

Il s'agenouilla, fit [1] sa prière, et remarqua non sans éprouver une vive joie qu'en posant sa tête sur le billot et en gardant ses yeux ouverts, il verrait jusqu'au dernier moment la fenêtre grillée du Buytenhoff.

Enfin l'instant terrible arriva : Cornélius posa son menton sur le bloc humide et froid. Mais à ce moment malgré lui ses yeux se fermèrent pour soutenir plus résolument l'horrible avalanche qui allait tomber sur sa tête et engloutir sa vie.

Un éclair vint luire sur le plancher de l'échafaud : le bourreau levait son épée.

Van Baerle dit adieu à la grande tulipe noire.

Trois fois il sentit le vent froid de l'épée passer sur son col frissonnant.

Mais, ô surprise !

Il ne sentit ni douleur ni secousse.

Puis tout à coup, sans qu'il sût par qui, van Baerle se sentit relever par des mains assez douces et se retrouva bientôt sur ses pieds quelque peu [2] chancelant.

Il rouvrit les yeux.

Quelqu'un lisait quelque chose près de lui, sur un grand parchemin scellé d'un grand sceau de cire rouge.

Et le même soleil, jaune et pâle comme il convient à [3] un soleil hollandais, luisait au ciel, et la même fenêtre grillée le regardait du haut du Buytenhoff, et les mêmes marauds, non plus hurlants mais ébahis, le regardaient du bas de la place.

A force [4] d'ouvrir les yeux, de regarder, d'écouter, van Baerle commença de comprendre ceci.

C'est que monseigneur Guillaume prince d'Orange avait pris en pitié son caractère et les semblants de son innocence.

En conséquence, Son Altesse lui avait fait grâce de la

vie. — Voilà pourquoi l'épée, qui s'était levée avec ce reflet sinistre, avait voltigé trois fois autour de sa tête.

Voilà pourquoi il n'y avait eu ni douleur ni secousse.

Cornélius, qui avait espéré[1] Dieu, fut bien un peu désappointé, mais il se consola en faisant jouer[2] avec un certain bien-être les ressorts intelligents de cette partie du corps que les Grecs appelaient *trachelos* et que nous autres Français[3] nous nommons modestement le cou.

Et puis Cornélius espéra bien que la grâce était complète et qu'on allait le rendre à la liberté et à ses plates-bandes de Dordrecht.

Mais Cornélius se trompait. Guillaume, stathouder de Hollande, condamnait Cornélius van Baerle à une prison perpétuelle.

Il était trop peu coupable pour la mort, mais il était trop coupable pour la liberté.

— Bah ! pensa-t-il, tout n'est pas perdu. La réclusion perpétuelle a du bon. Il y a Rosa dans la réclusion perpétuelle. Il y a encore aussi mes trois caïeux de la tulipe noire.

Mais Cornélius oubliait que les Sept Provinces peuvent avoir sept prisons, une par province, et que le pain du prisonnier est moins cher ailleurs qu'à la Haye, qui est une capitale.

Son Altesse Guillaume, qui n'avait point, à ce qu'il paraît, les moyens de nourrir van Baerle à la Haye, l'envoyait faire sa prison perpétuelle dans la forteresse de Loewestein.

— Ah ! s'écria Cornélius, que ce pays est humide et nuageux ! et que le terrain est mauvais pour les tulipes !

Et puis Rosa, Rosa qui ne sera pas à Loewestein, murmura-t-il en laissant tomber sur la poitrine sa tête qu'il avait bien manqué de[4] laisser tomber plus bas.

XIII.

CE QUI SE PASSAIT PENDANT CE TEMPS-LA DANS L'AME D'UN SPECTATEUR.

TANDIS que Cornélius réfléchissait de la sorte, un carrosse s'était approché de l'échafaud.

Ce carrosse était pour le prisonnier. On l'invita à y monter; il obéit.

Parmi tous ces spectateurs que l'exécution de van Baerle avait attirés sur le Buytenhoff, et que la façon dont la chose avait tourné désappointait quelque peu,[1] le plus désappointé certainement était certain bourgeois vêtu proprement et qui depuis le matin avait si bien joué[2] des pieds et des mains qu'il en était arrivé à n'être séparé de l'échafaud que par la rangée de soldats qui entouraient l'instrument du supplice.

Et quand le bourreau avait amené son condamné sur l'échafaud, le bourgeois, monté sur une borne de la fontaine[3] pour mieux voir et être mieux vu, avait fait au bourreau un geste qui signifiait:

— C'est convenu, n'est-ce pas?

Geste auquel le bourreau avait répondu par un autre geste qui voulait dire:

— Soyez donc tranquille.

Ce bourgeois était mynher Isaac Boxtel, qui depuis l'arrestation de Cornélius était, comme nous l'avons vu, venu à la Haye pour essayer de s'approprier les trois caïeux de la tulipe noire.

Boxtel avait d'abord essayé de mettre Gryphus dans ses intérêts, mais celui-ci tenait du[4] bouledogue pour la fidélité, la défiance et les coups de crocs.

Aussi, aux premières propositions que Boxtel avait faites à Gryphus, de soustraire les caïeux que devait cacher, sinon dans sa poitrine, du moins dans quelque coin de son cachot, Cornélius van Baerle, Gryphus n'avait répondu que par une expulsion [1] accompagnée des caresses du chien de l'escalier.

Boxtel ne s'était pas découragé. Il était revenu à la charge ; [2] mais cette fois, Gryphus était dans son lit, fiévreux et le bras cassé. Il n'avait donc pas même admis le pétitionnaire, qui s'était retourné vers Rosa, offrant à la jeune fille, en échange des trois caïeux, une coiffure [3] d'or pur. Ce à quoi la noble jeune fille, quoique ignorant encore la valeur du vol qu'on lui proposait de faire, et qu'on lui offrait de si bien payer, avait renvoyé le tentateur au bourreau, non-seulement le dernier juge, mais encore le dernier héritier du condamné.

Cela fit naître une idée dans l'esprit de Boxtel.

Sur ces entrefaites,[4] le jugement avait été prononcé ; jugement expéditif, comme on sait. Isaac n'avait donc le temps de corrompre personne. Il s'arrêta en conséquence à l'idée que lui avait suggérée Rosa ; il alla trouver le bourreau.

Isaac ne doutait pas que Cornélius ne mourût avec ses tulipes sur le cœur.

En effet, Boxtel ne pouvait deviner deux choses :

Rosa, c'est-à-dire l'amour ;

Guillaume, c'est-à-dire la clémence.

Mynher Boxtel alla donc trouver le bourreau, se donna à cet homme comme un grand ami du condamné, et moins [5] les bijoux d'or et d'argent qu'il laissait à l'exécuteur, il acheta toute la défroque du futur mort [6] pour la somme un peu exorbitante de cent florins.

Le bourreau n'avait rien ou presque rien à faire pour

gagner son argent. Il devait seulement, l'exécution finie, laisser mynher Boxtel monter sur l'échafaud avec ses valets pour recueillir les restes inanimés de son ami. Aussi acquiesça-t-il à la proposition. Il n'y avait mis qu'une seule condition, c'est qu'il serait payé d'avance.

Boxtel paya d'avance et attendit.

Qu'on juge après cela si Boxtel était ému, s'il surveillait gardes, greffier, exécuteur et condamné !

Nous n'entreprendrons pas de décrire l'effet produit sur ce digne mortel par l'empêchement apporté à l'exécution de la sentence.

Cornélius vivrait, Cornélius irait à Loewestein ; là, dans sa prison, il emporterait les caïeux, et peut-être se trouverait-il un jardin où il arriverait à faire fleurir la tulipe noire !

Boxtel, pâmé, tomba de sa borne sur quelques orangistes mécontents comme lui de la tournure que venait de prendre l'affaire. Lesquels, pensant que les cris poussés par mynher Isaac étaient des cris de joie, le bourrèrent de coups de poing.

Mais que pouvaient ajouter quelques coups de poing à la douleur que ressentait Boxtel !

Il voulut alors courir après le carrosse qui emportait Cornélius avec ses caïeux. Mais dans son empressement, il ne vit pas un pavé, trébucha, perdit son centre de gravité, roula à dix pas et ne se releva que foulé, meurtri, et lorsque toute la populace de la Haye lui eut passé sur le dos.[1]

XIV.

LES PIGEONS DE DORDRECHT.

VAN BAERLE fut donc emprisonné à Loewestein.

Un matin, à sa fenêtre, tandis qu'il humait l'air frais et qu'il admirait dans le lointain, derrière une forêt de cheminées, les moulins de Dordrecht sa patrie, il vit des pigeons accourir en foule de ce point de l'horizon et se percher tout frissonnants au soleil sur les pignons aigus de Loewestein.

Ces pigeons, se dit van Baerle, viennent de Dordrecht et par conséquent ils y peuvent retourner. Quelqu'un qui attacherait un mot à l'aile de ces pigeons courrait la chance de faire passer[1] de ses nouvelles à Dordrecht, où on le pleure.

Puis, après un moment de rêverie,

Ce quelqu'un-là, ajouta van Baerle, ce sera moi.

Il se fit un piége à pigeons, tenta ces volatiles par toutes les ressources de sa cuisine, et au bout d'un mois de tentations infructueuses, il prit une femelle.

Il mit deux autres mois à prendre un mâle; puis il les enferma ensemble, et vers le commencement de l'année 1673, ayant obtenu des œufs, il lâcha la femelle, qui, confiante dans le mâle qui les couvait à sa place, s'en alla toute joyeuse à Dordrecht avec son billet sous son aile.

Elle revint le soir.

Elle avait conservé le billet.

Elle le garda ainsi quinze jours, au grand désappointement d'abord, puis ensuite au grand désespoir de van Baerle.

Le seizième jour enfin elle revint à vide.[2]

Or, van Baerle adressait ce billet à sa nourrice, la vieille Frisonne, et suppliait les âmes charitables qui le trouveraient de le lui faire remettre le plus sûrement et le plus promptement possible.

Dans cette lettre, adressée à sa nourrice, il y avait un petit billet adressé à Rosa.

Dieu permit que la nourrice de van Baerle reçût cette lettre.

Et voici comment :

En quittant Dordrecht pour la Haye et la Haye pour Gorcum, mynher Isaac Boxtel avait abandonné non seulement sa maison, non seulement son domestique, non seulement son observatoire, non seulement ses télescopes, mais encore ses pigeons.

Le domestique, qu'on avait laissé sans gages, commença par manger le peu d'économies qu'il avait, puis ensuite il se mit à manger les pigeons.

Ce que voyant, les pigeons émigrèrent du toit d'Isaac Boxtel sur le toit de Cornélius van Baerle.

La nourrice était un bon cœur qui avait besoin d'aimer quelque chose. Elle se prit de bonne amitié[1] pour les pigeons qui étaient venus lui demander l'hospitalité, et quand le domestique d'Isaac réclama pour les manger les douze ou quinze derniers comme il avait mangé les douze ou quinze premiers, elle offrit de les lui racheter, moyennant six sous de Hollande la pièce.

C'était le double de ce que valaient les pigeons ; aussi le domestique accepta-t-il avec une grande joie.

La nourrice se trouva donc légitime propriétaire des pigeons de l'envieux.

C'étaient ces pigeons mêlés à d'autres qui, dans leur

pérégrination, visitaient la Haye, Loewestein, Rotterdam, allant chercher sans doute du blé d'une autre nature, du chènevis d'un autre goût.

Le hasard, ou plutôt Dieu avait fait que Cornélius van Baerle avait pris justement un de ces pigeons-là.

Le billet tomba donc dans les mains de la nourrice de van Baerle.

Aussi vers les premiers jours de février, Cornélius entendit dans l'escalier de la tourelle une voix qui le fit tressaillir.

Il écouta.

C'était la voix douce et harmonieuse de Rosa.

Avouons-le, Cornélius ne fut pas si étourdi de surprise, si extravagant de joie qu'il l'eût été sans l'histoire du pigeon. Le pigeon lui avait en échange de sa lettre rapporté l'espoir sous son aile vide, et il s'attendait chaque jour, car il connaissait Rosa, à avoir, si le billet lui avait été remis, des nouvelles de son amour et de ses caïeux.

Il se leva, prêtant l'oreille, inclinant le corps du côté de la porte.

Oui, c'étaient bien les accents [1] qui l'avaient ému si doucement à la Haye.

Mais maintenant, Rosa parviendrait-elle aussi heureusement à pénétrer jusqu'au prisonnier.

Tandis que Cornélius, à ce propos, échafaudait pensée sur pensée, désirs sur inquiétudes, le guichet placé à la porte de sa cellule s'ouvrit, et Rosa brillante de joie, de parure, belle surtout du chagrin qui avait pâli ses joues depuis cinq mois, Rosa colla sa figure [2] au grillage de Cornélius en lui disant :

— Oh monsieur ! monsieur, me voici.

Cornélius étendit les bras, regarda le ciel et poussa un cri de joie.

— Oh ! Rosa, Rosa ! cria-t-il.

— Silence ! parlons bas, mon père me suit, dit la jeune fille.

— Votre père ?

— Oui, il est là dans la cour au bas de l'escalier, il reçoit les instructions du gouverneur, il va monter.

— Les instructions du gouverneur ? . . .

— Ecoutez, je vais tâcher de tout vous dire en deux mots : Le stathouder a une maison de campagne à une lieue de Leyde, une grande laiterie pas autre chose : c'est ma tante, sa nourrice, qui a la direction de tous les animaux qui sont renfermés dans cette métairie. Dès que j'ai reçu votre lettre, votre lettre que je n'ai pas pu lire, hélas ! mais que votre nourrice m'a lue, j'ai couru chez ma tante ; là je suis restée jusqu'à ce que le prince vînt à la laiterie, et quand il y vint, je lui demandai que mon père troquât ses fonctions de premier porte-clefs de la prison de la Haye contre les fonctions de geôlier à la forteresse de Loewestein. Il ne se doutait pas de mon but ; s'il l'eût connu, peut-être eût-il refusé ; au contraire, il accorda.

— De sorte que vous voilà.

— Comme vous voyez.

— De sorte que je vous verrai tous les jours ?

— Le plus souvent que je pourrai.

— O Rosa ! ma belle Rosa ! dit Cornélius, vous m'aimez donc un peu ?

— Un peu . . . dit-elle, oh ! vous n'êtes pas assez exigeant, monsieur Cornélius.

Cornélius lui tendit passionnément les mains, mais leurs doigts seuls purent se toucher à travers le grillage.

— Voici mon père ! dit la jeune fille.

Et Rosa quitta vivement la porte et s'élança vers le vieux Gryphus qui apparaissait au haut de l'escalier.

XV.

LE GUICHET.

GRYPHUS était suivi du molosse.

Il lui faisait faire sa ronde pour qu'à l'occasion il reconnût les prisonniers.

— Monsieur, dit Gryphus en levant sa lanterne pour tâcher de projeter un peu de lumière autour de lui, vous voyez en moi votre nouveau geôlier. Je suis chef des porte-clefs et j'ai les chambres sous ma surveillance. Je ne suis pas méchant, mais je suis inflexible pour tout ce qui concerne la discipline.

— Mais je vous connais parfaitement, mon cher monsieur Gryphus, dit le prisonnier en entrant dans le cercle de lumière que projetait la lanterne.

— Tiens, tiens,[1] c'est vous, monsieur van Baerle, dit Gryphus; ah ! c'est vous; tiens, tiens, tiens, comme on se rencontre ![2]

— Oui, et c'est avec un grand plaisir, mon cher monsieur Gryphus, que je vois que votre bras va à merveille,[3] puisque c'est de ce bras que vous tenez une lanterne.

Gryphus fronça le sourcil.

— Voyez ce que c'est, dit-il, en politique on fait toujours des fautes. Son Altesse vous a laissé la vie, je ne l'aurais pas fait, moi. Son Altesse a fait une lourde faute.

— En ne me faisant pas couper la tête? . . . Merci, merci, maître Gryphus.

— Sans doute. Voyez si MM. de Witt ne se tiennent pas bien tranquilles maintenant.

— C'est affreux ce que vous dites là, monsieur Gryphus, dit van Baerle en se détournant pour cacher son dégoût. Vous oubliez que l'un de ces malheureux est mon ami, et l'autre . . . l'autre mon second père.

— Oui, mais je me souviens que l'un et l'autre sont des conspirateurs. Et puis c'est par philanthropie que je parle.

— Ah! vraiment! Expliquez donc un peu cela, cher monsieur Gryphus, je ne comprends pas bien.

— Oui. Si vous étiez resté sur le billot de maître Harbruck . . .

— Eh bien?

— Eh bien vous ne souffririez plus. Tandis qu'ici je ne vous cache pas que je vais vous rendre la vie très dure.

— Merci de la promesse, maître Gryphus.

Et tandis que le prisonnier souriait ironiquement au vieux geôlier, Rosa, derrière la porte, lui répondait par un sourire plein d'angélique consolation.

Gryphus alla vers la fenêtre.

Il faisait encore assez jour[1] pour qu'on vît sans le distinguer un horizon immense qui se perdait dans une brume grisâtre.

— Quelle vue a-t-on d'ici? demanda le geôlier.

— Mais fort belle, dit Cornélius en regardant Rosa.

— Oui, oui, trop de vue, trop de vue.

En ce moment les deux pigeons, effarouchés par la vue et surtout par la voix de cet inconnu, sortirent de leur nid, et disparurent tout effarés dans le brouillard.

— Oh ! oh ! qu'est-ce que cela? demanda le geôlier.

— Mes pigeons, répondit Cornélius.

— Mes pigeons ! s'écria le geôlier, mes pigeons ! Est-ce qu'un prisonnier a quelque chose à lui?

— Alors, dit Cornélius, les pigeons que le bon Dieu m'a prêtés ?

— Voilà déjà une contravention, répliqua Gryphus, des pigeons ! Ah ! jeune homme, jeune homme, je vous préviens d'une chose, c'est que, pas plus tard que demain, ces oiseaux bouilliront dans ma marmite.

— Il faudrait d'abord que vous les tinssiez, maître Gryphus, dit van Baerle. Vous ne voulez pas que ce soit mes pigeons : ils sont encore bien moins les vôtres, je vous jure, qu'ils ne sont les miens.

— Ce qui est différé n'est pas perdu, maugréa le geôlier, et pas plus tard que demain, je leur tordrai le cou.[1]

Et, tout en faisant cette méchante promesse à Cornélius, Gryphus se pencha en dehors pour examiner la structure du nid. Ce qui donna le temps à van Baerle de courir à la porte et de serrer la main de Rosa, qui lui dit :

— A neuf heures ce soir.

Gryphus, tout occupé du désir de prendre dès le lendemain [2] les pigeons, comme il avait promis de le faire, ne vit rien, n'entendit rien, et comme il avait fermé la fenêtre, il prit sa fille par le bras, sortit, donna un double tour à la serrure,[3] poussa les verrous, et alla faire les mêmes promesses à un autre prisonnier.

A peine eut-il disparu, que Cornélius s'approcha de la porte pour écouter le bruit décroissant des pas, puis, lorsqu'il se fut éteint, il courut à la fenêtre et démolit de fond en comble [4] le nid des pigeons.

Il aimait mieux les chasser à tout jamais de sa présence que d'exposer à la mort les gentils messagers auxquels il devait le bonheur d'avoir revu Rosa.

Rosa avait dit: A neuf heures, attendez-moi.

La dernière note de bronze vibrait encore dans l'air lorsque Cornélius entendit dans l'escalier le pas léger et la robe onduleuse de la belle Frisonne, et bientôt le grillage de la porte sur laquelle fixait ardemment les yeux Cornélius s'éclaira.

Le guichet venait de s'ouvrir en dehors.

— Me voici, dit Rosa encore tout essoufflée d'avoir gravi l'escalier, me voici !

— Oh ! bonne Rosa !

— Vous êtes donc content de me voir ?

— Vous le demandez ! Mais comment avez-vous fait pour venir ? dites.

— Ecoutez, mon père s'endort chaque soir presque aussitôt qu'il a soupé ; grâce à ce sommeil, je pourrai chaque soir venir causer une heure avec vous.

— Oh ! je vous remercie, Rosa, chère Rosa.

— Je vous ai rapporté vos caïeux de tulipe, dit-elle.

Le cœur de Cornélius bondit. Il n'avait point osé demander encore à Rosa ce qu'elle avait fait du précieux trésor qu'il lui avait confié.

— Ah ! vous les avez donc conservés !

— Ne me les aviez-vous donc pas donnés comme une chose qui vous était chère !

— Oui, mais seulement parce que je vous les avais donnés, il me semble qu'ils étaient à vous.

— Ils étaient à moi après votre mort et vous êtes vivant, par bonheur. Ah ! comme j'ai béni Son Altesse. Si Dieu

accorde au prince Guillaume toutes les félicités que je lui ai souhaitées, certes le roi Guillaume sera non seulement l'homme le plus heureux de son royaume, mais de toute la terre. Vous étiez vivant, dis-je, et tout en gardant la Bible de votre parrain Corneille, j'étais résolue de vous rapporter vos caïeux; seulement je ne savais comment faire. Or je venais de prendre la résolution d'aller demander au stathouder la place de geôlier de Gorcum pour mon père, lorsque la nourrice m'apporta votre lettre. Ah! nous pleurâmes bien ensemble, je vous en réponds. Mais votre lettre ne fit que m'affermir dans ma résolution. C'est alors que je partis pour Leyde; vous savez le reste.

— Comment, chère Rosa, reprit Cornélius, vous pensiez, avant ma lettre reçue, à venir me rejoindre?

— Si j'y pensais! répondit Rosa, mais je ne pensais qu'à cela! En vérité, continua-t-elle avec cette coquetterie qui bat dans le cœur de toute jeune fille, en vérité, j'ai bien souvent regretté de ne pas savoir lire; mais jamais autant et de la même façon que lorsque votre nourrice m'apporta votre lettre; j'ai tenu dans ma main cette lettre qui parlait pour les autres et qui, pauvre sotte que j'étais, était muette pour moi.

— Vous avez souvent regretté de ne pas savoir lire? dit Cornélius, et à quelle occasion?

— Dame! fit la jeune fille en riant, pour lire toutes les lettres que l'on m'écrivait.

— Vous receviez des lettres, Rosa?

— Par centaines.

— Mais qui vous écrivait donc? . . .

— Qui m'écrivait? Mais d'abord tous les étudiants qui passaient sur le Buytenhoff, tous les officiers qui allaient à

la place d'armes, tous les commis et même les marchands qui me voyaient à ma petite fenêtre.

— Et tous ces billets, chère Rosa, qu'en faisiez-vous ?

— Autrefois, répondit Rosa, je me les faisais lire par quelque amie, et cela m'amusait beaucoup ; mais depuis un certain temps, à quoi bon perdre son temps à écouter toutes ces sottises, depuis un certain temps je les brûle.

— Depuis un certain temps, s'écria Cornélius avec un regard troublé tout à la fois par l'amour et la joie.

Rosa baissa les yeux toute rougissante et s'enfuit si précipitamment qu'elle oublia de rendre à Cornélius les trois caïeux de la tulipe noire.

XVI.

MAÎTRE ET ÉCOLIÈRE.

Le bonhomme Gryphus, on a pu le voir, était loin de partager la bonne volonté de sa fille pour le filleul de Corneille de Witt.

Il n'avait que cinq prisonniers à Loewestein ; la tâche de gardien n'était donc pas difficile à remplir, et la geôle était une sorte de sinécure donnée à son âge.

Mais dans son zèle, le digne geôlier avait grandi de toute la puissance de son imagination la tâche qui lui était imposée. Pour lui, Cornélius avait pris la proportion gigantesque d'un criminel de premier ordre.

Il entrait trois fois par jour dans la chambre de van Baerle, croyant le surprendre en faute, mais Cornélius avait renoncé aux correspondances depuis qu'il avait sa correspondante sous la main.[1] Il était même probable que

Cornélius, eût-il obtenu sa liberté entière et permission complète de se retirer partout où il eût voulu, le domicile de la prison avec Rosa et ses caïeux lui eût paru préférable à tout autre domicile sans ses caïeux et sans Rosa.

C'est qu'en effet chaque soir à neuf heures Rosa avait promis de venir causer avec le cher prisonnier, et dès le premier soir, Rosa, nous l'avons vu, avait tenu parole.

Le lendemain, elle monta comme la veille, avec le même mystère et les mêmes précautions. Pour entrer du premier coup [1] dans une conversation qui pût occuper sérieusement van Baerle, elle commença par lui tendre à travers le grillage ses trois caïeux toujours enveloppés dans le même papier.

Mais, au grand étonnement de Rosa, van Baerle repoussa sa blanche main du bout de ses doigts.

Le jeune homme avait réfléchi.

— Ecoutez-moi, dit-il, nous risquerions trop, je crois, de mettre toute notre fortune dans le même sac. Songez qu'il s'agit, ma chère Rosa, d'accomplir une entreprise que l'on regarde jusqu'aujourd'hui comme impossible. Il s'agit de faire fleurir la grande tulipe noire. Prenons donc toutes nos précautions, afin, si nous échouons, de n'avoir rien à nous reprocher. Voici comment j'ai calculé que nous parviendrions à notre but.

Rosa prêta toute son attention à ce qu'allait lui dire le prisonnier.

— Voici, continua Cornélius, comment j'ai calculé notre commune coopération à cette grande affaire.

— J'écoute, dit Rosa.

— Vous avez bien [2] dans cette forteresse un petit jardin, à défaut de jardin une cour quelconque, à défaut de cour une terrasse.

— Nous avons un très beau jardin, dit Rosa, il s'étend le long du Wahal[1] et est plein de beaux vieux arbres.

— Pouvez-vous, chère Rosa, m'apporter un peu de la terre de ce jardin afin que j'en juge.[2]

— Dès demain.

— Vous en prendrez à l'ombre et au soleil afin que je juge de ses deux qualités sous les deux conditions de sécheresse et d'humidité.

— Soyez tranquille.[3]

— La terre choisie par moi et modifiée s'il est besoin, nous ferons trois parts de nos trois caïeux, vous en prendrez un que vous planterez le jour que je vous dirai dans la terre choisie par moi ; il fleurira certainement si vous le soignez selon mes indications.

— Je ne m'en éloignerai pas une seconde.

— Vous m'en donnerez un autre que j'essaierai d'élever ici dans ma chambre, ce qui m'aidera à passer ces longues journées pendant lesquelles je ne vous vois pas. J'ai peu d'espoir, je vous l'avoue, pour celui-là, et, d'avance, je regarde ce malheureux comme sacrifié à mon égoïsme. Cependant le soleil me visite quelquefois. Je tirerai parti de tout,[4] même de la chaleur et de la cendre de ma pipe. Enfin nous tiendrons, ou plutôt vous tiendrez en réserve le troisième caïeu, notre dernière ressource pour le cas où nos deux premières expériences auraient manqué. De cette manière, ma chère Rosa, il est impossible que nous n'arrivions pas à gagner les cent mille florins de votre dot et à nous procurer le suprême bonheur de voir réussir notre œuvre.

— J'ai compris, dit Rosa. Je vous apporterai demain de la terre, vous choisirez la mienne et la vôtre. Quant à la

vôtre, il me faudra plusieurs voyages, car je ne pourrai vous en apporter que peu à la fois.

— Oh! nous ne sommes pas pressés, chère Rosa; nos tulipes ne doivent pas être enterrées avant un grand mois.[1] Ainsi vous voyez que nous avons tout le temps; seulement, pour planter votre caïeu, vous suivrez toutes mes instructions, n'est-ce pas?

— Je vous le promets.

— Et une fois planté, vous me ferez part de toutes les circonstances qui pourront intéresser notre élève, tels que changements atmosphériques, traces dans les allées, traces sur les plates-bandes. Vous écouterez la nuit si notre jardin n'est pas fréquenté par des chats. Deux de ces malheureux animaux m'ont, à Dordrecht, ravagé deux plates-bandes.

— J'écouterai.

— Les jours de lune, vous regarderez si des trous du mur ne sortent point des rats. Les rats sont des rongeurs fort à craindre.

— Je regarderai, et s'il y a des chats ou des rats . . .

— Eh bien! il faudra aviser. Ensuite, continua van Baerle, devenu soupçonneux depuis qu'il était en prison; ensuite, il y a un animal bien plus à craindre encore que le chat et le rat!

— Et quel est cet animal?

— C'est l'homme! Vous comprenez, chère Rosa, on vole un florin, et l'on risque le bagne pour une pareille misère, à plus forte raison peut-on voler un caïeu de tulipe qui vaut cent mille florins.

— Personne que moi n'entrera dans le jardin.

— Vous me le promettez?

— Je vous le jure!

— Bien, Rosa! merci, chère Rosa! oh! toute joie va donc me venir de vous!

Et, comme l'heure de la retraite était arrivée, Rosa allongea la main et lui remit un caïeu.

Cornélius baisa passionément le bout des doigts de cette main. Etait-ce parce que cette main tenait un des caïeux de la grande tulipe noire? Etait-ce parce que cette main était la main de Rosa? C'est ce que nous laissons deviner à de plus savants que nous. Quoi qu'il en soit, à partir de ce moment, la vie devint douce et remplie pour le prisonnier, chaque soir elle lui apportait poignée à poignée la terre de la portion du jardin qu'il avait trouvée la meilleure et qui en effet était excellente.

Une large cruche que Cornélius avait cassée habilement lui donna un fonds propice,[1] il l'emplit à moitié et mélangea la terre apportée par Rosa d'un peu de boue de rivière qu'il fit sécher et qui lui fournit un excellent terreau.

Puis, vers le commencement d'avril il y déposa le premier caïeu.

Dire ce que Cornélius déploya de soins, d'habileté et de ruse pour dérober à la surveillance de Gryphus la joie de ses travaux, nous n'y[2] parviendrions pas. Une demi-heure, c'est un siècle de sensations et de pensée pour un prisonnier philosophe.

Il ne se passait point de jour que Rosa ne vînt causer avec Cornélius.

Il y avait une chose surtout qui inquiétait à cette heure le tulipier presque autant que ses caïeux, et sur laquelle il revenait sans cesse.

C'était la dépendance où était Rosa de son père.

Ainsi la vie de van Baerle le docteur savant, le peintre pittoresque, l'homme supérieur, la vie, bien mieux que la vie, le bonheur de cet homme dépendait du plus simple caprice d'un autre homme, et cet homme c'était un être d'un esprit inférieur, d'une caste infime.

Cet homme pouvait un beau matin s'ennuyer à Loewestein, trouver que l'air y était mauvais, que le genièvre n'y était pas bon, et quitter la forteresse et emmener sa fille, — et encore une fois Cornélius et Rosa étaient séparés.

— Et alors à quoi bon[1] les pigeons voyageurs, disait Cornélius à la jeune fille; puisque, chère Rosa, vous ne saurez ni lire ce que je vous écrirai, ni m'écrire ce que vous aurez pensé.

— Eh bien, répondait Rosa, qui au fond du cœur craignait la séparation autant que Cornélius, nous avons une heure tous les soirs, employons-la bien.

— Mais il me semble, reprit Cornélius, que nous ne l'employons pas mal.

— Employons-la mieux encore, dit Rosa en souriant. Montrez-moi à lire et à écrire ; je profiterai de vos leçons, croyez-moi, et de cette façon nous ne serons plus jamais séparés que par notre volonté à nous-mêmes. Quand commencerons-nous ?

— Tout de suite.

— Non, demain.

— Pourquoi demain?

— Parce qu'aujourd'hui notre heure est écoulée et qu'il faut que je vous quitte.

— Déjà ! mais dans quoi lirons-nous?

— Oh ! dit Rosa, j'ai un livre, un livre qui, je l'espère, nous portera bonheur.

— A demain donc?

— A demain.

Le lendemain Rosa revint avec la Bible de Corneille de Witt.

XVII.

PREMIER CAÏEU.

Le lendemain, avons-nous dit, Rosa revint avec la Bible de Corneille de Witt.

L'intelligence de Rosa se développait rapidement sous le contact vivifiant de l'esprit de Cornélius, et descendue chez elle, elle repassait seule dans son esprit les leçons de lecture, et en même temps dans son âme les leçons non avouées de l'amour.

Un soir elle arriva une demi-heure plus tard que de coutume.

C'était un trop grave événement qu'une demi-heure de retard pour que Cornélius ne s'informât pas avant toute chose de ce qui l'avait causé.

— Oh! ne me grondez pas, dit la jeune fille, ce n'est point ma faute. Mon père a renoué connaissance à Loewestein avec un bon homme qui était venu fréquemment le solliciter à la Haye pour voir la prison. C'était un bon diable, ami de la bouteille, et qui racontait de joyeuses histoires, en outre un large payeur qui ne reculait pas devant un écot.[1]

— Vous ne le connaissez pas autrement? demanda Cornélius étonné.

— Non, répondit la jeune fille, c'est depuis quinze jours environ que mon père s'est affolé[2] de ce nouveau venu si assidu à le visiter.

— Oh ! fit Cornélius en secouant la tête avec inquiétude, quelque espion du genre de ceux que l'on envoie dans les forteresses pour surveiller ensemble prisonniers et gardiens.

— Je ne crois pas, fit Rosa en souriant, si ce brave homme épie quelqu'un, ce n'est pas mon père.

— Qui est-ce alors ?

— Moi, par exemple.

— Vous ?

— Pourquoi pas ? dit en riant Rosa.

— Ah ! c'est vrai, fit Cornélius en soupirant, vous n'aurez pas toujours en vain des prétendants, Rosa, cet homme peut devenir votre mari.

— Je ne dis pas non.

— Et sur quoi fondez-vous cette joie ?

— Dites cette crainte, monsieur Cornélius.

— Merci, Rosa, car vous avez raison ; cette crainte . . .

— Je la fonde sur ceci :

— J'écoute, dites.

— Cet homme était déjà venu plusieurs fois au Buytenhoff, à la Haye ; tenez, juste au moment où vous y fûtes enfermé. Moi sortie, il en sortit à son tour ; moi venue ici, il y vint. A la Haye il prenait pour prétexte qu'il voulait vous voir.

— Me voir, moi ?

— Oh ! prétexte, assurément, car aujourd'hui qu'il pourrait encore faire valoir la même raison puisque vous êtes redevenu le prisonnier de mon père, ou plutôt que mon père est redevenu votre geôlier, il ne se recommande plus de vous,[1] bien au contraire. Je l'entendais hier dire à mon père qu'il ne vous connaissait pas.

— Continuez, Rosa, je vous prie, que je tâche de deviner quel est cet homme et ce qu'il veut.

— Vous êtes sûr, monsieur Cornélius, que nul de vos amis ne se peut intéresser à vous?

— Je n'ai pas d'amis, Rosa, je n'avais que ma nourrice, vous la connaissez et elle vous connaît.

— J'en reviens donc à ce que je pensais, d'autant mieux[1] qu'hier, au coucher du soleil, comme j'arrangeais la plate-bande où je dois planter votre caïeu, je vis une ombre qui, par la porte entr'ouverte, se glissait derrière les sureaux et les trembles. Je n'eus pas l'air de regarder, c'était notre homme. Il se cacha, me vit remuer la terre, et, certes, c'était bien moi qu'il avait suivie, c'était bien moi qu'il épiait. Je ne donnai pas un coup de râteau, je ne touchai pas un atome de terre qu'il ne s'en rendît compte.

— Oh! oui, oui, c'est un amoureux, dit Cornélius. Est-il jeune, est-il beau?

Et il regarda avidement Rosa, attendant impatiemment sa réponse.

— Jeune, beau? s'écria Rosa éclatant de rire. Il est hideux de visage, il a le corps voûté, il approche de cinquante ans, et n'ose me regarder en face ni parler haut.

— Et il s'appelle?

— Jacob Gisels.

— Je ne le connais pas.

— Vous voyez bien, alors, que ce n'est pas pour vous qu'il vient.

— En tout cas, s'il vous aime, Rosa, ce qui est bien probable, car vous voir c'est vous aimer, vous ne l'aimez pas, vous?

— Oh! non certes!

— Vous voulez que je me tranquillise, alors?

— Je vous y engage. A propos, ajouta-t-elle, comment se porte votre tulipe, à vous? [2]

— Rosa, jugez de ma joie: ce matin je la regardais au soleil, après avoir écarté doucement la couche de terre qui couvre le caïeu, j'ai vu poindre l'aiguillon de la première pousse; ah! Rosa, mon cœur s'est fondu de joie,[1] cet imperceptible bourgeon blanchâtre m'a plus ému que la lecture de cet ordre de son altesse, qui me rendait la vie en arrêtant la hache du bourreau, sur l'échafaud du Buytenhoff.

— Vous espérez, alors? dit Rosa en souriant.

— Oh! oui, j'espère!

— Et moi, à mon tour, quand planterai-je mon caïeu?

— Au premier jour favorable, je vous le dirai; mais surtout, n'allez point vous faire aider par personne,[2] surtout ne confiez votre secret à qui que ce soit au monde; un amateur, voyez-vous, serait capable, rien qu'à l'inspection de ce caïeu, de reconnaître sa valeur; et surtout, surtout, ma bien chère Rosa, serrez précieusement le troisième oignon qui vous reste.

— Il est encore dans le même papier où vous l'avez mis et tel que vous me l'avez donné, monsieur Cornélius, enfoui tout au fond de mon armoire et sous mes dentelles qui le tiennent au sec sans le charger.[3] Mais, adieu, pauvre prisonnier.

— Comment, déjà?

— Il le faut.

— Venir si tard et partir si tôt!

— Mon père pourrait s'impatienter en ne me voyant pas revenir; l'amoureux pourrait se douter qu'il a un rival.

Et elle écouta inquiète.

— Qu'avez-vous donc? demanda van Baerle.

— Il m'a semblé entendre.

— Quoi donc?

— Quelque chose comme un pas qui craquait dans l'escalier.

— En effet, dit le prisonnier, ce ne peut être Gryphus, on l'entend de loin, lui.

Non, ce n'est pas mon père, j'en suis sûre, mais . . .

— Mais . . .

— Mais ce pourrait être M. Jacob.

Rosa s'élança dans l'escalier, et l'on entendit en effet une porte qui se fermait rapidement avant que la jeune fille eût descendu les dix premières marches.

Cornélius demeura fort inquiet, mais ce n'était pour lui qu'un prélude.

Quand la fatalité commence d'accomplir une œuvre mauvaise, il est rare qu'elle ne prévienne pas charitablement sa victime, comme un spadassin fait à son adversaire pour lui donner de loisir de se mettre en garde.

Le lendemain se passa sans que rien de marquant[1] eût lieu. Gryphus fit ses trois visites. Il ne découvrit rien. Quand il entendait venir son geôlier, van Baerle, à l'aide d'une mécanique qu'il avait inventée, et qui ressemblait à celles à l'aide desquelles on monte et descend les sacs de blé dans les fermes, van Baerle avait imaginé de descendre sa cruche au-dessous de l'entablement de tuiles d'abord, et ensuite de pierres qui régnait au-dessous de sa fenêtre. Quant aux ficelles à l'aide desquelles le mouvement s'opérait, notre mécanicien avait trouvé un moyen de les cacher avec les mousses qui végètent sur les tuiles et dans le creux des pierres.

Gryphus n'y devinait rien.

Ce manège[2] réussit pendant huit jours.

Mais un matin que Cornélius, absorbé dans la contempla-

tion de son caïeu, d'où s'élançait déjà un point de végétation, n'avait pas entendu monter le vieux Gryphus, — il faisait grand vent ce jour-là, et tout craquait dans la tourelle, — la porte s'ouvrit tout à coup, et Cornélius fut surpris sa cruche entre ses genoux.

Gryphus, voyant un objet inconnu, et par conséquent défendu, aux mains de son prisonnier, Gryphus fondit sur cet objet avec plus de rapidité que ne fait le faucon sur sa proie.

Le hasard ou cette adresse fatale que le mauvais esprit accorde parfois aux êtres malfaisants, fit que sa grosse main calleuse se posa tout d'abord au beau milieu de la cruche, sur la portion de terreau dépositaire du précieux oignon, cette main brisée au-dessus du poignet et que Cornélius van Baerle lui avait bien si remise.

— Qu'avez-vous là? s'écria-t-il. Ah! je vous y prends![1]

Et il enfonça sa main dans la terre.

— Moi? Rien, rien! s'écria Cornélius tout tremblant.

— Ah! je vous y prends! Une cruche, de la terre! il y a quelque secret coupable caché là-dessous!

— Cher monsieur Gryphus! supplia van Baerle, inquiet comme la perdrix à qui le moissonneur vient de prendre sa couvée.

En effet, Gryphus commençait à creuser la terre avec ses doigts crochus.

— Monsieur, monsieur! prenez garde! dit Cornélius pâlissant.

— A quoi? tonnerre! à quoi? hurla la geôlier.

— Prenez garde! vous dis-je; vous allez le meurtrir!

Et d'un mouvement rapide, presque désespéré, il arracha des mains du geôlier la cruche, qu'il cacha comme un trésor sous le rempart de ses deux bras.

Mais Gryphus, entêté comme un vieillard, et de plus en plus convaincu qu'il venait de découvrir une conspiration contre le prince d'Orange, Gryphus courut sur son prisonnier le bâton levé, et voyant l'impassible résolution du captif à protéger son pot de fleurs, il sentit que Cornélius tremblait bien moins pour sa tête que pour sa cruche.

Il chercha donc à la lui arracher de vive force.

— Ah! disait le geôlier furieux, vous voyez bien que vous vous révoltez.

— Laissez-moi ma tulipe! criait van Baerle.

— Oui, oui, tulipe, répliquait le vieillard. On connaît les ruses de MM.[1] les prisonniers.

— Mais je vous jure . . .

— Lâchez, répétait Gryphus en frappant du pied. Lâchez, ou j'appelle la garde.

— Appelez qui vous voudrez, mais vous n'aurez cette pauvre fleur qu'avec ma vie.

Gryphus, exaspéré, enfonça ses doigts pour la seconde fois dans la terre, et cette fois en tira le caïeu tout noir, et tandis que van Baerle était heureux d'avoir sauvé le contenant ne s'imaginant pas que son adversaire possédât le contenu, Gryphus lança violemment le caïeu amolli qui s'écrasa sur la dalle, et disparut presque aussitôt broyé, mis en bouillie,[2] sous le large soulier du geôlier.

Van Baerle vit le meurtre, entrevit les débris humides, comprit cette joie féroce de Gryphus et poussa un cri de désespoir.

L'idée d'assommer ce méchant homme passa comme un éclair dans le cerveau du tulipier. Le feu et le sang tout ensemble lui montèrent au front, l'aveuglèrent, et il leva de ses deux mains la cruche lourde de toute l'inutile terre qui

y restait. Un instant de plus, et il la laissait retomber sur le crâne chauve du vieux Gryphus.

Un cri l'arrêta, un cri plein de larmes et d'angoisses, le cri que poussa derrière le grillage du guichet la pauvre Rosa pâle, tremblante, les bras levés au ciel, et placée entre son père et son ami.

Cornélius abandonna la cruche qui se brisa en mille pièces avec un fracas épouvantable.

Et alors Gryphus comprit le danger qu'il venait de courir et s'emporta à de terribles menaces.

— Oh! il faut, lui dit Cornélius, que vous soyez un homme bien lâche pour arracher à un pauvre prisonnier sa seule consolation, un oignon de tulipe.

— Fi! mon père, ajouta Rosa, c'est un crime que vous venez de commettre.

— Ah! c'est vous, péronnelle, s'écria en se retournant vers sa fille le vieillard bouillant de colère, mêlez-vous de ce qui vous regarde,[1] et surtout descendez au plus vite.

— Malheureux! malheureux! continuait Cornélius au désespoir.

— Après tout, ce n'est qu'une tulipe, ajouta Gryphus un peu honteux. On vous en donnera tant que vous voudrez des tulipes, j'en ai trois cents dans mon grenier.

— Au diable vos tulipes! s'écria Cornélius. Elles vous valent et vous les valez.[2] Oh! cent milliards de millions! si je les avais je les donnerais pour celle que vous avez écrasée là.

— Ah! fit Gryphus triomphant. Vous voyez bien que ce n'est pas à la tulipe que vous teniez. Vous voyez bien qu'il y avait dans ce faux oignon quelques sorcelleries, un moyen de correspondance peut-être avec les ennemis de Son Al-

tesse, qui vous a fait grâce. Je le disais bien, qu'on avait eu tort de ne pas vous couper le cou.

— Mon père ! mon père ! s'écriait Rosa.

— Eh bien ! tant mieux ! tant mieux ! répétait Gryphus en s'animant, je l'ai détruit, je l'ai détruit. Il en sera de même chaque fois que vous recommencerez ! Ah ! je vous avais prévenu, mon bel ami, que je vous rendrais la vie dure.

— Maudit ! maudit ! hurla Cornélius tout à son désespoir en retournant avec ses doigts tremblants les derniers vestiges du caïeu, cadavre de tant de joies et de tant d'espérances.

— Nous planterons l'autre demain, cher monsieur Cornélius, dit à voix basse Rosa, qui comprenait l'immense douleur du tulipier et qui jeta, cœur saint, cette douce parole comme une goutte de baume sur la blessure saignante de Cornélius.

XVIII.

L'AMOUREUX DE ROSA.

Rosa avait à peine jeté ces paroles de consolation à Cornélius que l'on entendit dans l'escalier une voix qui demandait à Gryphus des nouvelles de ce qui se passait.

— Mon père, dit Rosa, entendez-vous ?

— Quoi ?

— M. Jacob vous appelle. Il est inquiet.

— On a fait tant de bruit, fit Gryphus. N'eût-on pas dit qu'il m'assassinait, ce savant ! Ah ! que de mal[1] on a toujours avec les savants !

Puis, indiquant du doigt l'escalier à Rosa :

— Marchez devant, mademoiselle ! dit-il.

Et, fermant la porte:

— Je vous rejoins, ami Jacob, acheva-t-il.

Et Gryphus sortit emmenant Rosa et laissant dans sa solitude et dans sa douleur amère le pauvre Cornélius qui murmurait:

— Oh! c'est toi qui m'as assassiné, vieux bourreau. Je n'y survivrai pas!

Et en effet le pauvre prisonnier fût tombé malade sans ce contre-poids [1] que la Providence avait mis à sa vie et que l'on appelait Rosa.

Le soir la jeune fille revint.

Son premier mot fut pour annoncer à Cornélius que désormais son père ne s'opposait plus à ce qu'il cultivât des fleurs.

— Et comment savez-vous cela? dit d'un air dolent le prisonnier à la jeune fille.

— Je le sais parce qu'il l'a dit.

— Pour me tromper peut-être?

— Non, il se repent.

— Oh! oui, mais trop tard.

— Ce repentir ne lui est pas venu de lui-même.

— Et comment lui est-il donc venu?

— Si vous saviez combien son ami le gronde!

— Ah! M. Jacob, il ne vous quitte donc pas, M. Jacob?

— En tout cas il nous quitte le moins qu'il peut.

Et elle sourit de telle façon que le petit nuage de jalousie qui avait obscurci le front de Cornélius se dissipa.

— Comment cela s'est-il fait? [2] demanda le prisonnier.

— Eh bien, interrogé par son ami, mon père, à souper a raconté l'histoire de la tulipe ou plutôt du caïeu, et le bel exploit qu'il avait fait en l'écrasant.

Cornélius poussa un soupir qui pouvait passer pour un gémissement.

— Si vous eussiez vu en ce moment maître Jacob! continua Rosa. En vérité j'ai cru un instant qu'il allait étrangler mon père.— Vous avez fait cela, s'écria-t-il, vous avez écrasé le caïeu? — Sans doute, fit mon père.— C'est infâme! continua-t-il, c'est odieux! c'est un crime que vous avez commis là! hurla Jacob.

Mon père resta stupéfait.

—Est-ce que vous aussi vous êtes fou? demanda-t-il à son ami.

— Oh! digne homme que ce Jacob, murmura Cornélius c'est un honnête cœur, une âme d'élite.

— Le fait est qu'il est impossible de traiter un homme plus durement qu'il n'a traité mon père, ajouta Rosa; c'était de sa part un véritable désespoir; il répétait sans cesse:

— Ecrasé, le caïeu écrasé; oh! mon Dieu, mon Dieu, écrasé! Puis, se tournant vers moi:

— Mais ce n'était pas le seul qu'il eût? demanda-t-il.

— Il a demandé cela? fit Cornélius, dressant l'oreille.

— Vous croyez que ce n'était pas le seul? dit mon père. Bon, l'on cherchera les autres.

— Vous chercherez les autres, s'écria Jacob en prenant mon père au collet; mais aussitôt il le lâcha.

Puis, se tournant vers moi:

— Et qu'a dit le pauvre jeune homme? demanda-t-il.

— Je ne savais que répondre, vous m'aviez bien recommandé de ne jamais laisser soupçonner l'intérêt que vous portiez[1] à ce caïeu. Heureusement mon père me tira d'embarras.

— Ce qu'il a dit? . . . il s'est mis à écumer.

Je l'interrompis.

— Comment n'aurait-il pas été furieux, lui dis-je, vous avez été si injuste et si brutal!

— Ah çà! mais êtes-vous fou? s'écria mon père à son tour, le beau malheur[1] d'écraser un oignon de tulipe; on en a des centaines pour un florin au marché.

— Mais peut-être moins précieux que celui-ci, eus-je le malheur de répondre.

— Et à ces mots, lui, Jacob? demanda Cornélius.

— A ces mots, je dois le dire, il me sembla que son œil lançait un éclair.

— Oui, fit Cornélius, mais ce ne fut pas tout; il dit quelque chose?

— Ainsi, belle Rosa, dit-il d'une voix mielleuse, vous croyez cet oignon précieux?

Je vis que j'avais fait une faute.

— Que sais-je, moi? répondis-je négligemment, est-ce que je me connais en tulipes? Je sais seulement que pour le prisonnier tout passe-temps a son prix. Ce pauvre M. van Baerle s'amusait de cet oignon. Eh bien! je dis qu'il y a de la cruauté à lui enlever cet amusement.

— Mais d'abord, fit mon père, comment s'était-il procuré cet oignon? Voilà ce qu'il serait bon de savoir, ce me semble.

Je détournai les yeux pour éviter le regard de mon père. Mais je rencontrai les yeux de Jacob.

On eût dit qu'il voulait poursuivre ma pensée jusqu'au fond de mon cœur.

Un mouvement d'humeur dispense souvent d'une réponse. Je haussai les épaules, tournai le dos et m'avançai vers la

Mais je fus arrêtée par un mot que j'entendis, si bas qu'il fut prononcé.

Jacob disait à mon père:

— Ce n'est pas chose difficile que de s'en assurer, je crois.

— C'est de le fouiller, et s'il a les autres caïeux nous les trouverons.

— Oui, ordinairement, il y en a trois.

— Il y en a trois! s'écria Cornélius. Il a dit que j'avais trois caïeux!

— Vous comprenez, le mot m'a frappée comme vous. Je me retournai.

Ils étaient si occupés tous deux qu'ils ne virent pas mon mouvement.

— Mais, dit mon père, il ne les a peut-être pas sur lui, ses oignons.

— Alors faites-le descendre sous un prétexte quelconque, pendant ce temps je fouillerai sa chambre.

— Oh! oh! fit Cornélius. Mais c'est un scélérat que votre M. Jacob.

— J'en ai peur.

— Dites-moi, Rosa, continua Cornélius tout pensif, ne m'avez-vous pas raconté que le jour où vous aviez préparé votre plate-bande, cet homme vous avait suivie?

— Oui.

— Qu'il s'était glissé comme une ombre derrière les sureaux?

— Sans doute.

— Qu'il n'avait pas perdu un de vos coups de râteau?

— Pas un.

— Rosa . . . fit Cornélius pâlissant.

— Eh bien !

— Ce n'était pas vous qu'il suivait.

— Qui suivait-il donc?

— Ce n'est pas de vous qu'il est amoureux.

— De qui donc, alors?

— C'était mon caïeu qu'il suivait; c'était de ma tulipe qu'il était amoureux.

— Ah! par exemple! cela pourrait bien être, s'écria Rosa.

— Voulez-vous vous en assurer?

— Et de quelle façon?

— Oh! c'est chose bien facile.

— Dites.

— Allez demain au jardin; tâchez, comme la première fois, que Jacob sache que vous y allez; tâchez, comme la première fois, qu'il vous suive; faites semblant[1] d'enterrer le caïeu, sortez du jardin, mais regardez à travers la porte, et vous verrez ce qu'il fera.

— Bien! mais après?

— Après! comme il agira, nous agirons.

— Ah! dit Rosa en poussant un soupir, vous aimez bien vos oignons, M. Cornélius.

— Le fait est, dit le prisonnier avec un soupir, que depuis que votre père a écrasé ce malheureux caïeu, il me semble qu'une portion de ma vie s'est paralysée.

— Voyons! dit Rosa, voulez-vous essayer autre chose encore?

— Quoi?

— Voulez-vous accepter la proposition de mon père?

— Quelle proposition!

— Il vous a offert des oignons de tulipes par centaines.

— C'est vrai.

— Acceptez-en deux ou trois, et au milieu de ces deux ou trois oignons, vous pourrez élever le troisième caïeu.

— Oui, ce serait bien, dit Cornélius le sourcil froncé, si votre père était seul ; mais cet autre, ce Jacob, qui nous épie . . .

— Ah ! c'est vrai ; cependant, réfléchissez ! vous vous privez là, je le vois, d'une grande distraction.

Et elle prononça ces paroles avec un sourire qui n'était pas entièrement exempt d'ironie.

En effet, Cornélius réfléchit un instant, il était facile de voir qu'il luttait contre un grand désir.

— Eh bien, non ! s'écria-t-il avec un stoïcisme tout antique, non ! ce serait une faiblesse, ce serait une folie, ce serait une lâcheté ! si je livrais ainsi à toutes les mauvaises chances de la colère et de l'envie la dernière ressource qui nous reste, je serais un homme indigne de pardon. Non ! Rosa, non ! demain nous prendrons une résolution à l'endroit de votre tulipe ; vous la cultiverez selon mes instructions ; et quant au troisième caïeu, gardez-le dans votre armoire ! gardez-le comme l'avare garde sa première ou sa dernière pièce d'or, gardez-le, Rosa ! quelque chose me dit que là est notre salut, que là est notre richesse ! gardez-le ! et si le feu du ciel tombait sur Loewestein, jurez-moi, Rosa, qu'au lieu de vos bagues, qu'au lieu de vos bijoux, qu'au lieu de ce beau casque d'or qui encadre si bien votre visage, jurez-moi, Rosa, que vous emporterez ce dernier caïeu qui renferme ma tulipe noire.

— Soyez tranquille, monsieur Cornélius, dit Rosa avec un doux mélange de tristesse et de solennité ; soyez tranquille, vos désirs sont des ordres pour moi.

— Et même, continua le jeune homme s'enfiévrant de plus

en plus; — si vous vous aperceviez que vous êtes suivie, que vos démarches sont épiées, que vos conversations éveillent les soupçons de votre père ou de cet affreux Jacob que je déteste; eh bien! Rosa, sacrifiez-moi tout de suite, moi qui ne vis plus que par vous, qui n'ai plus que vous au monde, sacrifiez-moi, — ne me voyez plus.

Rosa sentit son cœur se serrer[1] dans sa poitrine; des larmes jaillirent jusqu'à ses yeux.

— Hélas! dit-elle.

— Quoi? demanda Cornélius.

— Je vois une chose.

— Que voyez-vous?

— Je vois, dit la jeune fille éclatant en sanglots; je vois que vous aimez tant les tulipes, qu'il n'y a plus place dans votre cœur pour une autre affection.

Et elle s'enfuit.

Cornélius passa ce soir-là et après le départ de la jeune fille une des plus mauvaises nuits qu'il eût jamais passées.

Rosa était courroucée contre lui, et elle avait raison. Elle ne reviendrait plus voir le prisonnier peut-être, et il n'aurait plus de nouvelles, ni de Rosa ni de ses tulipes.

Maintenant, comment allons-nous expliquer ce bizarre caractère aux tulipiers parfaits tels qu'il en existe encore en ce monde.

Nous l'avouons à la honte de notre héros et de l'horticulture, de ses deux amours, celui que Cornélius se sentit le plus enclin à regretter, ce fut l'amour de Rosa, et lorsque vers trois heures du matin il s'endormit harassé de fatigue, harcelé de craintes, bourrelé de remords, la grande tulipe noire céda le premier rang, dans les rêves, aux yeux bleus si doux de la Frisonne blonde.

XIX.

FEMME ET FLEUR.

Mais la pauvre Rosa, enfermée dans sa chambre, ne pouvait savoir à qui ou à quoi rêvait Cornélius, elle était désespérée.

Aussi avait-elle pris une résolution pendant cette nuit terrible, pendant cette nuit d'insomnie qu'elle avait passée.

Cette résolution, c'était de ne plus revenir au guichet.

Mais comme elle savait l'ardent désir qu'avait Cornélius d'avoir des nouvelles de sa tulipe, comme elle voulait bien ne pas s'exposer, elle,[1] à revoir un homme pour lequel elle sentait sa pitié s'accroître à ce point qu'après avoir passé par la sympathie, cette pitié s'acheminait tout droit et à grands pas vers l'amour, mais comme elle ne voulait pas désespérer cet homme, elle résolut de poursuivre seule les leçons de lecture et d'écriture commencées, et heureusement elle était à ce point de [2] son apprentissage qu'un maître ne lui eût plus été nécessaire si ce maître ne se fût appelé Cornélius.

Rosa se mit donc à lire avec acharnement dans la Bible du pauvre Corneille de Witt, sur la seconde feuille de laquelle, devenue la première depuis que l'autre était déchirée, sur la seconde feuille de laquelle était écrit le testament de Cornélius van Baerle.

— Ah! murmurait-elle en relisant ce testament qu'elle n'achevait jamais sans qu'une larme ne roulât de ses yeux limpides sur ses joues pâlies, ah! j'avais pourtant cru un instant qu'il m'aimait.

Pauvre Rosa! elle se trompait. Jamais l'amour du prisonnier n'avait été réel qu'arrivé au [1] moment où nous sommes parvenus, puisque, nous l'avons dit, dans la lutte entre la grande tulipe noire et Rosa, c'était la grande tulipe noire qui avait succombé.

Mais Rosa, nous le répétons, ignorait la défaite de la grande tulipe noire.

Aussi, sa lecture finie, opération dans laquelle Rosa avait fait de grands progrès, Rosa prenait-elle la plume et se mettait-elle avec un acharnement non moins louable à l'œuvre bien autrement difficile de l'écriture.

Mais enfin, comme Rosa écrivait déjà presque lisiblement, elle ne désespéra point de faire des progrès assez rapides pour donner dans huit jours au plus tard des nouvelles de sa tulipe au prisonnier.

Elle n'avait pas oublié un mot des recommandations que lui avait faites Cornélius.

Lui, de son côté, se réveilla plus amoureux que jamais. La tulipe était bien encore lumineuse et vivante dans sa pensée, mais enfin il ne la voyait plus comme un trésor auquel il dût tout sacrifier, même Rosa, mais comme une fleur précieuse, une merveilleuse combinaison de la nature et de l'art que Dieu lui accordait.

Cependant toute la journée une inquiétude vague le poursuivit. Cette inquiétude, c'était la crainte que Rosa ne vînt point ce soir-là comme d'habitude, et au fur et à mesure que la nuit s'avançait, la préoccupation devenait plus vive et plus présente.

De la chambre de Cornélius on entendait sonner les heures à l'horloge de la forteresse. Sept heures, huit heures, puis neuf heures sonnèrent. Puis tout rentra dans le silence.

Le bruit du pas de Rosa, le froissement de sa robe aux marches de l'escalier, lui étaient si familiers que, dès le premier degré monté par elle, il disait :

— Ah ! voilà Rosa qui vient.

Ce soir-là aucun bruit ne troubla le silence du corridor ; l'horloge marqua neuf heures un quart. Puis sur deux sons différents neuf heures et demie ; puis neuf heures trois quarts ; puis enfin dix heures.

C'était l'heure à laquelle Rosa quittait d'habitude Cornélius. L'heure était sonnée et Rosa n'était pas encore venue.

Ainsi donc, ses pressentiments ne l'avaient pas trompé : Rosa irritée se tenait [1] dans sa chambre et l'abandonnait.

— Oh ! j'ai bien mérité ce qui m'arrive, disait Cornélius. Oh ! elle ne viendra pas, et elle fera bien de ne pas venir ; à sa place, certes, j'en ferais autant.

Et malgré cela, Cornélius écoutait, attendait et espérait toujours.

Il écouta et attendit ainsi jusqu'à minuit, mais à minuit il cessa d'espérer et, tout habillé, alla se jeter sur son lit.

La nuit fut longue et triste, puis le jour vint ; mais le jour n'apportait aucune espérance au prisonnier.

A huit heures du matin, sa porte s'ouvrit : mais Cornélius ne détourna même pas la tête, il avait entendu le pas pesant de Gryphus dans le corridor, mais il avait parfaitement senti que ce pas s'approchait seul.

Il ne regarda même pas du côté du geôlier.

Et cependant il eût bien voulu [2] l'interroger pour lui demander des nouvelles de Rosa.

A la seconde visite de Gryphus, Cornélius, contre tous ses antécédents, avait demandé au vieux geôlier, et cela de sa voix la plus douce, des nouvelles de sa santé ; mais

Gryphus, laconique comme un Spartiate, s'était borné à répondre:

— Ça va bien.[1]

A la troisième visite, Cornélius varia la forme de l'interrogation.

— Personne n'est malade à Loewestein ? demanda-t-il.

— Personne ! répondit plus laconiquement encore que la première fois Gryphus, en fermant la porte au nez de[2] son prisonnier.

Gryphus, mal habitué à de pareilles gracieusetés de la part de Cornélius, y avait vu de la part de son prisonnier un commencement de tentative de corruption.

Cornélius se retrouva seul; il était sept heures du soir; alors se renouvelèrent à un degré plus intense que la veille les angoisses que nous avons essayé de décrire.

Mais, comme la veille, les heures s'écoulèrent sans amener la douce vision qui éclairait, à travers le guichet, le cachot du pauvre Cornélius.

Van Baerle passa la nuit dans un véritable désespoir. Ce désespoir tourna bientôt en mélancolie; cette mélancolie était d'autant plus sombre que, malgré van Baerle, les souvenirs de sa pauvre tulipe se mêlaient à la douleur qu'il éprouvait. On en[3] était arrivé juste à cette époque du mois d'avril que les jardiniers les plus experts indiquent comme le point[4] précis de la plantation des tulipes; il avait dit à Rosa: Je vous indiquerai le jour où vous devez mettre le caïeu en terre. Ce jour, il devait, le lendemain, le[5] fixer à la soirée suivante. Le temps était bon, l'atmosphère, quoique encore un peu humide, commençait à être tempérée par ces pâles rayons du soleil d'avril, qui venant les premiers semblent si doux, malgré leur pâleur. Si Rosa allait laisser

passer[1] le temps de la plantation; si à la douleur de ne pas voir la jeune fille se joignait celle de voir avorter le caïeu, pour avoir été planté trop tard, ou même pour n'avoir pas été planté du tout!

De ces deux douleurs réunies, il y avait certes de quoi[2] perdre le boire et le manger.[3]

Ce fut ce qui arriva le quatrième jour.

Le soir, Gryphus emporta le déjeuner et le dîner de Cornélius; à peine celui-ci y avait-il touché.

Le lendemain, il n'y toucha pas du tout, et Gryphus descendit les comestibles destinés à ces deux repas parfaitement intacts.

Cornélius ne s'était pas levé de la journée.

— Bon, dit Gryphus en descendant après la dernière visite; bon, je crois que nous allons être débarrassé du savant.

Rosa tressaillit.

— Bah! fit Jacob, et comment cela?

— Il ne boit plus, il ne mange plus, il ne se lève plus, dit Gryphus.

Rosa devint pâle comme la mort.

— Oh! pensa-t-elle, je comprends: il est inquiet de sa tulipe.

Et se levant tout oppressée, elle rentra dans sa chambre, où elle prit une plume et du papier, et pendant toute la nuit s'exerça à tracer des lettres.

Le lendemain, en s'éveillant, Cornélius aperçut un papier qu'on avait glissé sous la porte.

Il s'élança sur ce papier, l'ouvrit, et lut, d'une écriture qu'il eut peine à reconnaître pour celle de Rosa, tant elle s'était améliorée pendant cette absence de sept jours:

— Soyez tranquille, votre tulipe se porte bien.

Cornélius avait du papier et un crayon que lui avait apportés Rosa. Il comprit que la jeune fille attendait une réponse, mais que cette réponse elle ne la viendrait chercher que la nuit. En conséquence il écrivit sur un papier pareil à celui qu'il avait reçu:

« Ce n'est point l'inquiétude que me cause ma tulipe qui me rend malade; c'est le chagrin que j'éprouve de ne pas vous voir. »

Puis Gryphus sorti, puis le soir venu, il glissa le papier sous la porte et écouta.

Mais, avec quelque soin qu'il prêtât l'oreille, il n'entendit ni le pas ni le froissement de sa robe.

Il n'entendit qu'une voix faible comme un souffle, et douce comme une caresse, qui lui jetait par le guichet ces deux mots:

— A demain.

Demain, — c'était le huitième jour. — Pendant huit jours Cornélius et Rosa ne s'étaient point vus.

XX.

CE QUI S'ÉTAIT PASSÉ PENDANT CES HUIT JOURS.

Le lendemain en effet, à l'heure habituelle, van Baerle entendit gratter à son guichet comme avait l'habitude de le faire Rosa dans les bons jours de leur amitié.

Rosa, qui l'attendait sa lampe à la main, ne put retenir un mouvement quand elle vit le prisonnier si triste et si pâle.

— Vous êtes souffrant, monsieur Cornélius? demanda-t-elle.

— Oui, mademoiselle, répondit Cornélius, souffrant d'esprit et de corps.

— J'ai vu, monsieur, que vous ne mangiez plus, dit Rosa; mon père m'a dit que vous ne vous leviez plus; alors je vous ai écrit pour vous tranquilliser sur le sort du précieux objet de vos inquiétudes.

— Et moi, dit Cornélius, je vous ai répondu. Je croyais, vous voyant revenir, chère Rosa, que vous aviez reçu ma lettre.

—C'est vrai, je l'ai reçue, mais j'ai seulement à vous parler de votre tulipe, qui est, je le sais, la plus grave préoccupation que vous ayez.

Rosa prononça ce peu de mots avec un accent glacé qui fit tressaillir Cornélius.

Le zélé tulipier ne comprenait pas tout ce que cachait, sous le voile de l'différence, la pauvre enfant toujours aux prises [1] avec sa rivale, la tulipe noire.

— Ah! murmura Cornélius, encore, encore! Rosa, ne vous ai-je pas dit, mon Dieu! que je ne songeais qu'à vous, que c'était vous seule que je regrettais.

Rosa sourit mélancoliquement.

— Ah! dit-elle, c'est que votre tulipe a couru un si grand danger.

Cornélius tressaillit malgré lui, et se laissa prendre au piège si c'en était un.

— Un si grand danger! s'écria-t-il tout tremblant, mon Dieu! et lequel?

Rosa le regarda avec une douce compassion, elle sentait que ce qu'elle voulait était au dessus des forces de cet homme, et qu'il fallait accepter celui-là avec sa faiblesse.

— Oui, dit-elle, vous aviez deviné juste, le prétendant, l'amoureux, le Jacob ne venait point pour moi.

— Et pour qui venait-il donc? demanda Cornélius avec anxiété.

— Il venait pour la tulipe. Du moment où[1] cet homme, qui m'avait suivie au jardin, vous inquiétait, il m'inquiétait bien plus encore. Je fis donc ce que vous aviez dit, le lendemain du jour où je vous ai vu pour la dernière fois. Le lendemain de ce malheureux jour, je descendis donc au jardin, et m'avançai vers la plate-bande où je devais planter la tulipe, tout en regardant derrière moi si, cette fois comme l'autre, j'étais suivie.

— Eh bien? demanda Cornélius.

— Eh bien! la même ombre se glissa entre la porte et la muraille, et disparut encore derrière les sureaux.

— Vous fîtes semblant de ne pas la voir, n'est-ce pas? demanda Cornélius se rappelant dans tous ses détails le conseil qu'il avait donné à Rosa.

— Oui, et je m'inclinai sur la plate-bande que je creusai avec une bêche comme si je plantais le caïeu.

— Et lui . . . lui . . . pendant ce temps?

— Je voyais briller ses yeux ardents comme ceux d'un tigre à travers les branches des arbres. Puis, ce semblant d'opération achevé,[2] je me retirai. Il attendit un instant sans doute pour s'assurer que je ne reviendrais pas, puis il sortit à pas de loup[3] de sa cachette, s'approcha de la plate-bande par un long détour, puis arrivé enfin à son but, c'est-à-dire en face de l'endroit où la terre était fraîchement remuée, il s'arrêta d'un air indifférent, regarda de tous côtés, et croyant qu'il était bien seul, bien isolé, bien hors de la vue de tout le monde, il se précipita sur la plate-

bande, enfonça ses deux mains dans la terre molle, en enleva une portion qu'il brisa doucement entre ses mains pour voir si le caïeu s'y trouvait, recommença trois fois le même manège,[1] et chaque fois avec une action plus ardente, jusqu'à ce qu'enfin, commençant à comprendre qu'il pouvait être dupe de quelque supercherie, il calma l'agitation qui le dévorait, prit le râteau, égalisa le terrain pour le laisser à son départ dans le même état où il se trouvait avant qu'il ne l'eût fouillé, et tout honteux, tout penaud, il reprit le chemin de la porte affectant l'air innocent d'un promeneur ordinaire.

—Oh! le misérable, murmura Cornélius, essuyant les gouttes de sueur qui ruisselaient sur son front. Oh! le misérable, je l'avais deviné. Mais le caïeu, Rosa, qu'en avez-vous fait? Hélas! il est déjà un peu tard pour le planter.

—Le caïeu, il est depuis six jours en terre.

—Où cela? comment cela? s'écria Cornélius. Oh! mon Dieu, quelle imprudence! Où est-il? Dans quelle terre est-il? Est-il bien ou mal exposé? Ne risque-t-il pas de nous être volé par cet affreux Jacob?

—Il ne risque pas de nous être volé, à moins que Jacob ne force[2] la porte de ma chambre. Il est dans un terrain composé de trois quarts de terre ordinaire prise au meilleur endroit du jardin, et d'un quart de terre de rue. Oh! j'ai entendu dire si souvent à vous et à cet infâme Jacob, comme vous l'appelez, dans quelle terre doit pousser la tulipe, que je sais cela comme le premier jardinier de Harlem!

—Ah! maintenant, reste l'exposition. A quelle exposition est-il, Rosa?

—Maintenant il a le soleil toute la journée, les jours où

il y a du soleil. Mais quand il sera sorti de terre, quand le soleil sera plus chaud, je ferai comme vous faisiez ici, cher monsieur Cornélius. Je l'exposerai sur ma fenêtre au levant de huit heures du matin à onze heures, et sur ma fenêtre du couchant depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à cinq.

— Oh! c'est cela, c'est cela! s'écria Cornélius, et vous êtes un jardinier parfait, ma belle Rosa. Ainsi, continua-t-il, y a déjà six jours que le caïeu est en terre?

— Six jours, oui, monsieur Cornélius, reprit la jeune fille.

— Et il ne paraît pas encore?

— Non, mais je crois que demain il paraîtra.

— Demain soit, vous me donnerez de ses nouvelles en me donnant des vôtres, n'est-ce pas, Rosa? —

— Demain, dit Rosa en regardant Cornélius de côté, demain, je ne sais si je pourrai.

— Eh! mon Dieu! dit Cornélius, pourquoi donc ne pourriez-vous pas demain?

— Monsieur Cornélius, j'ai mille choses à faire.

— Tandis que moi je n'en ai qu'une, murmura Cornélius.

— Oui, répondit Rosa, à aimer votre tulipe.

— A vous aimer, Rosa. Comme par mégarde, elle approcha sa joue fraîche, si proche du grillage que Cornélius put la toucher de ses lèvres.

Rosa poussa un petit cri et disparut.

XXI.

LE SECOND CAÏEU.

La nuit fut bonne et la journée du lendemain meilleure encore.

Rosa vint à neuf heures. De quoi parlèrent les deux jeunes gens ce soir-là?

Ils parlèrent de tout, excepté de la tulipe noire.

Puis a dix heures, comme d'habitude,[1] ils se quittèrent.

Cornélius était heureux, aussi complètement heureux que peut l'être un tulipier à qui on n'a point parlé de sa tulipe.

Il trouvait Rosa jolie, bonne, gracieuse, charmante.

Mais pourquoi Rosa défendait-elle qu'on parlât tulipe?[2]

C'était un grand défaut qu'avait là Rosa.

Cornélius se dit, en soupirant, que la femme n'était point parfaite.

Ah! si Rosa eût parlé tulipe, Cornélius eût préféré Rosa à la reine Sémiramis,[3] à la reine Cléopâtre,[4] à la reine Elisabeth,[5] à la reine Anne d'Autriche,[6] c'est-à-dire aux plus grandes ou aux plus belles reines du monde.

Mais Rosa avait défendu sous peine[7] de ne plus revenir, Rosa avait défendu qu'avant trois jours on causât tulipe.

C'était soixante-douze heures données à l'amoureux, c'est vrai; mais c'était soixante-douze heures retranchées à l'horticulteur.

Il est vrai que sur ces soixante-douze heures, trente-six étaient déjà passées.

Les trente-six autres passeraient bien vite, dix-huit à attendre, dix-huit au souvenir.[8]

Rosa revint à la même heure; Cornélius supporta héroïquement sa pénitence.

Le lendemain soir, après les premières paroles échangées, elle regarda Cornélius à travers le grillage, et dans la nuit, avec ce regard qu'on sent quand on ne le voit pas:

— Eh bien! dit-elle, elle a levé? [1]

— Elle a levé! quoi? qui? demanda Cornélius n'osant croire que Rosa abrégeât d'elle-même la durée de son épreuve.

— La tulipe, dit Rosa.

— Comment, s'écria Cornélius, vous permettez donc?

— Eh oui! dit Rosa du ton d'une mère tendre qui permet une joie à son enfant.

— Levé bien droit? demanda-t-il.

— Droit comme un fuseau, dit Rosa.

— Et elle est bien haute?

— Haute de deux pouces au moins.

— Oh! Rosa, ayez-en bien soin, et vous verrez comme elle va grandir vite.

— Je ne la perds pas de vue. De mon lit je la vois; en m'éveillant c'est le premier objet que je regarde, en m'endormant le dernier objet que je perds de vue. Le jour je m'assieds et je travaille près d'elle, car depuis qu'elle est dans ma chambre je ne quitte plus ma chambre.

— Vous avez raison, Rosa.

Ce soir-là Cornélius fut le plus heureux des hommes, et il parla tulipe tout à son aise. [2]

A partir de ce moment, chaque jour amena un progrès dans la tulipe et dans l'amour des deux jeunes gens. Une fois c'était les feuilles qui s'étaient ouvertes, l'autre fois c'était la fleur elle-même qui s'était nouée. [3]

A cette nouvelle la joie de Cornélius fut grande, et ses questions se succédèrent avec une rapidité qui témoignait de leur importance.

— Nouée, s'écria Cornélius, elle est nouée !

— Elle est nouée, répéta Rosa.

— Ah mon Dieu ! exclama-t-il.

Puis revenant à Rosa :

— L'ovale est-il régulier, le cylindre est-il plein, les pointes sont-elles bien vertes ?

— L'ovale a près d'un pouce et s'effile comme une aiguille, le cylindre gonfle ses flancs,[1] les pointes sont prêtes à s'entr'ouvrir.

Cette nuit-là Cornélius dormit peu, c'était un moment suprême que celui où les pointes s'entr'ouvriraient.

Deux jours après Rosa annonçait qu'elles étaient entr'ouvertes.

— Entr'ouvertes, Rosa, s'écria Cornélius, mais alors on voit donc, on peut donc distinguer déjà ?

Et le prisonnier s'arrêta haletant.

— Oui, répondit Rosa, oui l'on peut distinguer un filet de couleur différente, mince comme un cheveu.

— Et la couleur ? fit Cornélius en tremblant.

— Ah ! répondit Rosa, c'est bien foncé.

— Brun ?

— Oh ! plus foncé.

— Plus foncé, bonne Rosa, plus foncé ! merci. Foncé comme l'ébène, foncé comme . . .

— Foncé comme l'encre avec laquelle je vous ai écrit.

Cornélius poussa un cri de joie folle.

Puis s'arrêtant tout à coup :

— Oh ! dit-il en joignant les mains, oh ! il n'y a pas d'ange qui puisse vous être comparé, Rosa.

— Vraiment! dit Rosa, souriant à cette exaltation.

— Rosa, vous avez tant travaillé, Rosa, vous avez tant fait pour moi; Rosa, ma tulipe va fleurir, et ma tulipe fleurira noire, Rosa, Rosa, vous êtes ce que Dieu a créé de plus parfait sur la terre! Mais, dites-moi, Rosa, si la tulipe en[1] est à ce point, dans deux ou trois jours au plus tard elle va fleurir.

— Demain ou après-demain, oui.

— Oh! et je ne la verrai pas, s'écria Cornélius, en se renversant en arrière, et je ne la baiserai pas comme une merveille de Dieu qu'on doit adorer.

— Dame![2] je la cueillerai si vous voulez, dit Rosa.

— Ah! non! non! Sitôt qu'elle sera ouverte, mettez-la bien à l'ombre, Rosa, et à l'instant même, à l'instant, envoyez à Harlem prévenir le président de la société d'horticulture que la grande tulipe noire est fleurie. C'est loin, je le sais bien, Harlem, mais avec de l'argent vous trouverez un messager. Avez-vous de l'argent, Rosa?

Rosa sourit.

— Oh oui! dit-elle.

— Assez? demanda Cornélius.

— J'ai trois cents florins.

— Oh! si vous avez trois cents florins, ce n'est point un messager qu'il vous faut envoyer, c'est vous-même, vous-même, Rosa, qui devez aller à Harlem.

— Mais pendant ce temps, la fleur . . .

— Oh! la fleur, vous l'emporterez, vous comprenez bien qu'il ne faut pas vous séparer d'elle un instant.

— Mais en ne me séparant point d'elle, je me sépare de vous, monsieur Cornélius, dit Rosa attristée.

— Ah! c'est vrai, ma douce, ma chère Rosa. Mon Dieu!

que les hommes sont méchants, que leur ai-je donc fait et pourquoi m'ont-ils privé de la liberté ! vous avez raison, Rosa, je ne pourrais vivre sans vous. Eh bien, vous enverrez quelqu'un à Harlem, voilà ;[1] ma foi ! le miracle est assez grand pour que le président se dérange ; il viendra lui-même à Loewestein chercher la tulipe.

Puis, s'arrêtant tout à coup et d'une voix tremblante :

— Rosa ! murmura Cornélius, Rosa ! si elle allait ne pas être noire.

— Dame ! vous le saurez demain ou après-demain soir.

— Attendre jusqu'au soir, pour savoir cela, Rosa ! je mourrai d'impatience. Ne pourrions-nous convenir d'un signal ?

— Je ferai mieux.

— Que ferez-vous ?

— Si c'est la nuit qu'elle s'entr'ouvre, je viendrai, je viendrai vous le dire moi-même. Si c'est le jour, je passerai devant la porte et vous glisserai un billet, soit dessous la porte, soit par le guichet, entre la première et la deuxième inspection de mon père.

— Oh ! Rosa c'est cela ! un mot de vous m'annoncant cette nouvelle, c'est-à-dire un double bonheur.

— Voilà dix heures,[2] dit Rosa, il faut que je vous quitte.

— Oui ! oui ! dit Cornélius, oui ! allez, Rosa, allez !

Rosa se retira presque triste.

Cornélius l'avait presque renvoyée.

Il est vrai que c'était pour veiller sur la tulipe noire.

XXII.

ÉPANOUISSEMENT.

La nuit s'écoula bien douce mais en même temps bien agitée pour Cornélius. A chaque instant il lui semblait que la douce voix de Rosa l'appelait; il s'éveillait en sursaut, il allait à la porte, il approchait son visage du guichet: le guichet était solitaire, le corridor était vide.

Le jour vint sans nouvelles. La tulipe n'était pas encore fleurie.

La journée passa comme la nuit.

La nuit vint et avec la nuit Rosa joyeuse, Rosa légère comme un oiseau.

— Eh bien? demanda Cornélius.

— Eh bien! tout va à merveille. Cette nuit sans faute votre tulipe fleurira?

— Et fleurira noire?

Noire comme du jais.

— Bonté du ciel! Rosa, j'ai passé la nuit à rêver, à vous d'abord . . .

Rosa fit un petit signe d'incrédulité.

— Puis à ce que nous devions faire.

— Eh bien?

— Eh bien! voilà ce que j'ai décidé. La tulipe fleurie, quand il sera bien constaté qu'elle est noire et parfaitement noire, il vous faut trouver un messager.

— Si ce n'est que cela, j'ai un messager tout trouvé.

— Un messager sûr?

— Un messager dont je réponds. C'est le batelier de Loewestein, un garçon alerte, de vingt-cinq à vingt-six ans.

— Vous croyez pouvoir compter sur ce jeune homme?

— Comme sur moi.

— Eh bien, Rosa, en dix heures, ce garçon peut être à Harlem, vous me donnerez un crayon et du papier, mieux encore serait une plume et de l'encre, et j'écrirai, ou plutôt vous écrirez, vous; moi, pauvre prisonnier, peut-être verrait-on, comme voit votre père, une conspiration là-dessous. Vous écrirez au président de la Société d'horticulture, et, j'en suis certain, le président viendra.

— Mais s'il tarde?

— Supposez qu'il tarde un jour, deux jours même, la tulipe serait encore dans toute sa splendeur. La tulipe vue par le président, le procès-verbal dressé par lui,[1] tout est dit,[2] vous gardez un double du procès-verbal, Rosa, et vous lui confiez la tulipe. Oh! surtout, Rosa, avant que ne la voie le président, ne la laissez voir à personne. La tulipe noire, bon Dieu! si quelqu'un voyait la tulipe noire, on la volerait! . . .

— Oh!

— Ne m'avez-vous pas dit vous-même ce que vous craignez à l'endroit de votre amoureux Jacob; on vole bien un florin, pourquoi n'en volerait-on pas cent mille?

— Je veillerai, allez, soyez tranquille.

— Si pendant que vous êtes ici elle allait s'ouvrir?

— La capricieuse en est bien capable, dit Rosa.

— Si vous la trouviez ouverte en rentrant?

— Eh bien?

— Ah! Rosa, du moment où elle sera ouverte, rappelez-vous qu'il n'y aura pas un moment à perdre pour prévenir le président.

— Je retourne auprès de la tulipe, monsieur van Baerle, et

aussitôt ouverte, vous êtes prévenu; aussitôt vous prévenu, le messager part.

— Rosa, Rosa, je ne sais plus à quelle merveille du ciel ou de la terre vous comparer.

— Comparez-moi à la tulipe noire, monsieur Cornélius, et je serai bien flattée, je vous jure; disons-nous donc au revoir, monsieur Cornélius.

Cornélius étouffait de joie et de bonheur. Il ouvrit sa fenêtre et contempla longtemps l'azur sans nuages du ciel.

En ce moment, une étoile s'enflamma au midi, traversa tout l'espace qui séparait l'horizon de la forteresse et vint s'abattre sur Loewestein.

Cornélius tressaillit.

— Ah! dit-il, voilà Dieu qui envoie une âme à ma fleur.

Et comme s'il eût deviné juste, presque au même moment, le prisonnier entendit dans le corridor des pas légers, comme ceux d'une sylphide, le froissement d'une robe qui semblait un battement d'ailes et une voix bien connue qui disait:

— Cornélius, mon ami, venez, venez vite.

Cornélius ne fit qu'un bond de la croisée au guichet.

— Elle est ouverte, elle est noire, la voilà.

— Comment, la voilà! s'écria Cornélius.

— Oui, oui, il faut bien risquer un petit danger pour donner une grande joie, la voilà, tenez.

Et d'une main, elle leva à la hauteur du guichet, une petite lanterne sourde, tandis qu'à la même hauteur, elle levait de l'autre la miraculeuse tulipe.

Cornélius jeta un cri et pensa s'évanouir.

— Oh! murmura-t-il, mon Dieu! mon Dieu! vous me récompensez de mon innocence et de ma captivité, puisque vous avez fait pousser ces deux fleurs au guichet de [illegible]on.

La tulipe était belle, splendide, magnifique, sa tige avait plus de dix-huit pouces de hauteur, elle s'élançait du sein de quatre feuilles vertes, lisses, droites comme des fers de lance, sa fleur tout entière était noire et brillante comme du jais.

— Rosa, dit Cornélius tout haletant, Rosa, plus un instant à perdre, il faut écrire la lettre.

— Elle est écrite, dit Rosa.

— En vérité !

— Pendant que la tulipe s'ouvrait, j'écrivais, moi, car je ne voulais pas qu'un seul instant fût perdu. Voyez la lettre, et dites-moi si vous la trouvez bien.

Cornélius prit la lettre et lut, sur une écriture qui avait encore fait de grands progrès depuis le petit mot qu'il avait reçu de Rosa:

« Monsieur le président,

« La tulipe noire va s'ouvrir dans dix minutes peut-être. Aussitôt ouverte, je vous enverrai un messager pour vous prier de venir vous-même en personne la chercher dans la forteresse de Loewestein. Je suis la fille du geôlier Gryphus, presque aussi prisonnière que les prisonniers de mon père. Je ne pourrai donc vous porter cette merveille. C'est pourquoi j'ose vous supplier de la venir prendre vous-même.

» Mon désir est qu'elle s'appelle *Rosa Barlænsis.*

» Elle vient de s'ouvrir; elle est parfaitement noire. . . . Venez, monsieur le président, venez.

» J'ai l'honneur d'être votre humble servante.

» Rosa Gryphus. »

— C'est cela,[1] c'est cela, chère Rosa. Cette lettre est à merveille. Je ne l'eusse point écrite avec cette simplicité.

Au congrès vous donnerez tous les renseignements qui vous seront demandés. On saura comment la tulipe a été créée, à combien de soins, de veilles, de craintes, elle a donné lieu; mais, pour le moment, Rosa, pas un instant à perdre . . . Le messager! le messager!

— Comment s'appelle le président?

— Donnez, que je mette l'adresse. Oh! il est bien connu. C'est mynheer van Systens, le bourgmestre de Harlem. . . . Donnez, Rosa, donnez.

Et d'une main tremblante, Cornélius écrivit sur la lettre:

« A mynheer Peters van Systens, bourgmestre et président de la Société horticole de Harlem.»

— Et maintenant, allez, Rosa, allez, dit Cornélius; et mettons-nous sous la garde de Dieu, qui jusqu'ici nous a si bien gardés.

XXIII.

L'ENVIEUX.

En effet, les pauvres jeunes gens avaient grand besoin d'être gardés par la protection directe du Seigneur.

Jamais ils n'avaient été si près du désespoir que dans ce moment même où ils croyaient être certains de leur bonheur.

Nous ne douterons point de l'intelligence de notre lecteur à ce point de douter qu'il n'ait reconnu dans Jacob notre ancien ami, ou plutôt notre ancien ennemi, Isaac Boxtel.

Le lecteur a donc deviné que Boxtel avait suivi du Buytenhoff à Loewestein l'objet de son amour et l'objet de sa haine:

La tulipe noire et Cornélius van Baerle.

Ce que tout autre qu'un tulipier et qu'un tulipier envieux n'eût jamais pu découvrir, c'est-à-dire l'existence des caïeux et les ambitions du prisonnier, l'envie l'avait fait,[1] sinon découvrir, du moins deviner à Boxtel.

Nous l'avons vu, plus heureux sous le nom de Jacob que sous le nom d'Isaac, faire amitié avec Gryphus, dont il arrosa la reconnaissance et l'hospitalité pendant quelques mois, avec le meilleur genièvre que l'on eût jamais fabriqué à Anvers.

Il endormit ses défiances; car, nous l'avons vu, le vieux Gryphus était défiant; il endormit ses défiances, disons-nous, en le flattant d'une alliance avec Rosa.

Il caressa en outre ses instincts de geôlier, après avoir flatté son orgueil de père, en lui peignant sous les plus sombres couleurs le savant prisonnier que Gryphus tenait sous ses verroux.

Nous avons vu comment son imprudence à suivre Rosa dans le jardin l'avait dénoncé aux yeux de la jeune fille et comment les craintes instinctives de Cornélius avaient mis les deux jeunes gens en garde contre lui.

Ce qui avait surtout inspiré des inquiétudes au prisonnier, notre lecteur doit se rappeler cela, c'est cette grande colère dans laquelle Jacob était entré contre Gryphus, à propos du caïeu écrasé.

En ce moment, cette rage était d'autant plus grande, que Boxtel soupçonnait bien Cornélius d'avoir un second caïeu, mais n'en n'était rien moins que sûr.[2]

Ce fut alors qu'il épia Rosa et la suivit non seulement au jardin, mais encore dans les corridors.

Seulement, comme cette fois il la suivait dans la nuit et nu-pieds, il ne fut ni vu ni entendu.

Excepté cette fois où Rosa crut avoir vu passer quelque chose comme une ombre dans l'escalier.

Mais il était déjà trop tard, Boxtel avait appris, de la bouche même du prisonnier, l'existence du second caïeu.

Il vit Rosa transporter un grand pot de faïence de la cuisine de son père dans sa chambre.

Il vit Rosa laver, à grande eau,[1] ses belles mains pleines de la terre qu'elle avait pétrie pour préparer à la tulipe le meilleur lit possible.

Enfin, il loua, dans un grenier, une petite chambre juste en face de la fenêtre de Rosa; assez éloignée pour qu'on ne pût pas le reconnaître à l'œil nu, mais assez proche pour qu'à l'aide de son télescope il pût suivre tout ce qui se passait à Loewestein dans la chambre de la jeune fille, comme il avait suivi à Dordrecht tout ce qui se passait dans le séchoir de Cornélius.

Il n'était pas installé depuis trois jours dans son grenier, qu'il n'avait plus aucun doute.

Dès le matin au soleil levant, le pot de faïence était sur la fenêtre. Rosa apparaissait à cette fenêtre et regardait le pot de faïence d'un œil qui dénonçait à Boxtel la valeur réelle de l'objet renfermé dans le pot.

Ce que renfermait le pot, c'était donc le deuxième caïeu, c'est-à-dire la suprême espérance du prisonnier.

Mais quand la lance de la fleur sortit de terre, Boxtel fut convaincu tout à fait; elle n'était pas haute d'un pouce que, grâce à son télescope, l'envieux n'avait plus de doutes.

Cornélius possédait deux caïeux, et le second caïeu était confié à l'amour et aux soins de Rosa.

C'était donc ce second caïeu qu'il fallait trouver moyen d'enlever aux soins de Rosa et à l'amour de Cornélius.

Seulement, ce n'était pas chose facile.

Rosa veillait sa tulipe comme une mère veillerait son enfant; mieux que cela, comme une colombe couve ses œufs.

Rosa ne quittait pas la chambre de la journée; il y avait plus, chose étrange, Rosa ne quittait plus sa chambre le soir.

Pendant sept jours Boxtel épia inutilement Rosa, Rosa ne sortit point de sa chambre.

C'était pendant les sept jours de brouille qui rendirent Cornélius si malheureux, en lui enlevant à la fois toute nouvelle de Rosa et de sa tulipe.

Rosa allait-elle bouder éternellement Cornélius? Cela eût rendu le vol bien autrement[1] difficile que ne l'avait cru d'abord mynheer Isaac.

Nous disons le vol, car Isaac s'était tout simplement arrêté à ce projet de voler la tulipe.

Mais, pour que Boxtel pût voler la tulipe, il fallait que Rosa sortît de sa chambre.

Aussi, fut-ce avec une véritable joie que Jacob vit reprendre les rendez-vous accoutumés du soir.

Il commença par profiter de l'absence de Rosa pour étudier sa porte.

La porte fermait bien et à double tour,[2] au moyen d'une serrure simple, mais dont Rosa seule avait la clef.

Boxtel réunit toutes les clefs qu'il put trouver, et pendant que Rosa et Cornélius passaient ensemble une de leurs heures fortunées, il les essaya toutes.

Deux entrèrent dans la serrure, une des deux fit le premier tour et ne s'arrêta qu'au second.

Il n'y avait donc que peu de chose à faire à cette clef.

Boxtel l'enduisit d'une légère couche de cire et renouvela l'expérience.

L'obstacle que la clef avait rencontré au second tour avait laissé son empreinte sur la cire.

Boxtel n'eut qu'à suivre cette empreinte avec le mordant d'une lime à la lame étroite comme celle d'un couteau.

Avec deux autres jours de travail, Boxtel mena sa clef à la perfection.

La porte de Rosa s'ouvrit sans bruit, sans efforts, et Boxtel se trouva dans la chambre de la jeune fille, seul à seul avec la tulipe.

Aussi tous les soirs, pendant cette douce heure que les jeunes gens passaient au guichet de la prison, Boxtel entrait dans la chambre de la jeune fille pour suivre les progrès que faisait la tulipe noire dans sa floraison.

Le soir où nous sommes arrivés, il allait entrer comme les autres soirs; mais, nous l'avons vu, les jeunes gens n'avaient échangé que quelques paroles, et Cornélius avait renvoyé Rosa pour veiller sur la tulipe.

En voyant Rosa rentrer dans sa chambre, dix minutes après en être sortie, Boxtel comprit que la tulipe avait fleuri ou allait fleurir.

C'était donc pendant cette nuit-là que la grande partie allait se jouer; aussi Boxtel se présenta-t-il chez Gryphus avec une provision de genièvre double de coutume.

C'est-à-dire avec une bouteille dans chaque poche.

Gryphus gris, Boxtel était maître de la maison, à peu près.

A onze heures, Gryphus était ivre mort. A deux heures du matin, Boxtel vit sortir Rosa de sa chambre, mais visiblement elle tenait dans ses bras un objet qu'elle portait avec précaution.

Cet objet, c'était sans aucun doute la tulipe noire qui venait de fleurir.

Mais qu'allait-elle en faire?

Allait-elle à l'instant même partir pour Harlem avec elle?

Il n'était pas possible qu'une jeune fille entreprît seule, de nuit, un pareil voyage.

Allait-elle seulement montrer la tulipe à Cornélius? C'était probable.

Il suivit Rosa pieds nus et sur la pointe du pied.

Il la vit s'approcher du guichet.

Il l'entendit appeler Cornélius.

A la lueur de la lanterne sourde, il vit la tulipe ouverte, noire comme la nuit dans laquelle il était caché.

Il entendit tout le projet arrêté entre Cornélius et Rosa d'envoyer un messager à Harlem.

Il vit Rosa éteindre la lanterne sourde et reprendre le chemin de sa chambre.

Il la vit rentrer dans sa chambre.

Puis il la vit, dix minutes après, sortir de sa chambre et en fermer avec soin la porte à double clef.

Pourquoi fermait-elle cette porte avec tant de soin, c'est que derrière cette porte elle enfermait la tulipe noire.

Boxtel, qui voyait tout cela caché sur le palier de l'étage supérieur à la chambre de Rosa, descendit une marche de son étage à lui, lorsque Rosa descendait une marche du sien.

De sorte que, lorsque Rosa touchait la dernière marche de l'escalier de son pied léger, Boxtel, d'une main plus légère encore, touchait la serrure de la chambre de Rosa avec sa main.

Et dans cette main, on doit le comprendre, était la fausse clef qui ouvrait la porte de Rosa ni plus ni moins facilement que la vraie.

Voilà pourquoi nous avons dit au commencement de ce chapitre que les pauvres jeunes gens avaient bien besoin d'être gardés par la protection directe du Seigneur.

XXIV.

OÙ LA TULIPE NOIRE CHANGE DE MAÎTRE.

Cornélius était resté à l'endroit où l'avait laissé Rosa, cherchant presque inutilement en lui la force de porter le double fardeau de son bonheur.

Une demi-heure s'écoula.

Déjà les premiers rayons du jour entraient, bleuâtres et frais, à travers les barreaux de la fenêtre dans la prison de Cornélius, lorsqu'il tressaillit tout à coup à des pas qui montaient l'escalier et à des cris qui se rapprochaient de lui.

Presqu'au même moment, son visage se trouva en face du visage pâle et décomposé de Rosa.

Il recula pâlissant lui-même d'effroi.

— Cornélius ! Cornélius ! s'écria celle-ci haletante.

— Quoi donc ? mon Dieu ! demanda le prisonnier.

— Cornélius ! la tulipe . . .

— Eh bien ?

— Comment vous dire cela ?

— Dites, dites, Rosa.

— On nous l'a prise, on nous l'a volée.

— On nous l'a prise, on nous l'a volée ! s'écria Cornélius.

— Oui, dit Rosa en s'appuyant contre la porte pour ne pas tomber. Oui, prise, volée.

Et, malgré elle, les jambes lui manquant, elle glissa et tomba sur ses genoux.

— Mais comment cela? demanda Cornélius. Dites-moi, expliquez-moi . . .

— Oh! il n'y a pas de ma faute, mon ami.

— Vous l'avez laissée seule! dit Cornélius avec un accent lamentable.

— Un seul instant, pour aller prévenir notre messager qui demeure à cinquante pas à peine, sur le bord du Wahal.

— Et pendant ce temps, malgré mes recommandations, vous avez laissé la clef à la porte, malheureuse enfant!

— Non, non, non, et voilà ce qui me passe,[1] la clef ne m'a point quittée, je l'ai constamment tenue dans ma main, la serrant comme si j'eusse eu peur qu'elle ne m'échappât.

— Mais alors, comment cela se fait-il?[2]

— Le sais-je, moi-même? j'avais donné la lettre à mon messager; mon messager était parti devant moi; je rentre, la porte était fermée, chaque chose était à sa place dans ma chambre, excepté la tulipe qui avait disparu. Il faut que quelqu'un se soit procuré une clef de ma chambre, ou en ait fait faire une fausse.[3]

Elle suffoqua, les larmes lui coupaient la parole.

Cornélius, immobile, les traits altérés, écoutait presque sans comprendre, murmurant seulement:

— Volée, volée, volée! je suis perdu.

— Oh! monsieur Cornélius, grâce! grâce! criait Rosa, j'en mourrai.

A cette menace de Rosa, Cornélius saisit les grilles du guichet, et les étreignant avec fureur:

— Rosa, s'écria-t-il, on nous a volé, c'est vrai, mais faut-il nous laisser abattre pour cela? Non, le malheur est

grand, mais réparable peut-être, Rosa; nous connaissons le voleur.

— Hélas! comment voulez-vous que je vous dise positivement?

— Oh! je vous le dis, moi, c'est cet infâme Jacob. Le laisserons-nous porter à Harlem le fruit de nos travaux, le fruit de nos veilles. Rosa, il faut le poursuivre, il faut le rejoindre.

— Mais comment faire tout cela, mon ami, sans découvrir à mon père que nous étions d'intelligence? Comment moi, une femme si peu libre, si peu habile, comment parviendrai-je à ce but, que vous-même n'atteindriez peut-être pas?

— Rosa, Rosa, ouvrez-moi cette porte, et vous verrez si je ne l'atteins pas. Vous verrez si je ne découvre pas le voleur, vous verrez si je ne lui fais pas avouer son crime. Vous verrez si je ne lui fais pas crier grâce!

— Hélas! dit Rosa éclatant en sanglots, puis-je vous ouvrir? Ai-je les clefs sur moi? Si je les avais, ne seriez-vous pas libre depuis longtemps?

— Votre père les a, votre infâme père, le bourreau qui m'a déjà écrasé le premier caïeu de ma tulipe. Oh! le misérable, le misérable! il est complice de Jacob.

— Plus bas, plus bas, au nom du ciel.

— Oh! si vous ne m'ouvrez pàs, Rosa, s'écria Cornélius au paroxysme de la rage, j'enfonce ce grillage et je massacre tout ce que je trouve dans la prison.

— Mon ami, par pitié!

— Je vous dis, Rosa, que je vais démolir le cachot pierre à pierre.

Et l'infortuné, de ses deux mains, dont la colère décuplait

les forces, ébranlait la porte à grand bruit, peu soucieux des éclats de sa voix [1] qui s'en allait tonner au fond de la spirale sonore de l'escalier.

Rosa, épouvantée, essayait bien inutilement de calmer cette furieuse tempête.

— Je vous dis que je tuerai l'infâme Gryphus, hurlait van Baerle; je vous dis que je verserai son sang, comme il a versé celui de ma tulipe noire.

Le malheureux commençait à devenir fou.

— Eh bien, oui, disait Rosa palpitante, oui, oui, mais calmez-vous, oui je lui prendrai ses clefs, oui je vous ouvrirai, oui, mais calmez-vous, mon Cornélius.

Elle n'acheva point, un hurlement poussé devant elle interrompit sa phrase.

— Mon père ! s'écria Rosa.

— Gryphus ! rugit van Baerle, ah ! scélérat !

Le vieux Gryphus, au milieu de tout ce bruit, était monté sans que l'on pût l'entendre.

Il saisit rudement sa fille par le poignet.

— Ah ! vous me prendrez mes clefs, dit-il d'une voix étouffée par la colère. Ah ! cet infâme ! ce monstre ! ce conspirateur à pendre est votre Cornélius. Ah ! l'on a des connivences avec les prisonniers d'Etat. C'est bon.

Rosa frappa dans ses deux mains avec désespoir.

— Oh ! continua Gryphus passant de l'accent fiévreux de la colère à la froide ironie du vainqueur, ah ! monsieur l'innocent tulipier, ah ! monsieur le doux savant, ah ! vous me massacrerez, ah ! vous boirez mon sang ! Très bien ! rien que cela ! Et de complicité avec ma fille ! mais je suis donc dans un antre de brigands, je suis donc dans une caverne de voleurs ! Ah ! monsieur le gouverneur saura tout ce matin,

et S. A.[1] le stathouder saura tout demain. Nous connaissons la loi: Quiconque se rebellera dans la prison, article 6. Nous allons vous donner une seconde édition du Buytenhoff,[2] monsieur le savant, et la bonne édition celle-là. Oui, oui, rongez vos poings comme un ours en cage, et vous, la belle, mangez des yeux votre Cornélius.. Je vous avertis, mes agneaux, que vous n'aurez plus cette félicité de conspirer ensemble. Çà, qu'on descende,[3] fille dénaturée. Et vous, monsieur le savant, au revoir; soyez tranquille, au revoir!

Rosa, folle de terreur et de désespoir, envoya un baiser à son ami; puis, sans doute illuminée d'une pensée soudaine, elle se lança dans l'escalier en disant:

—Tout n'est pas perdu encore, compte sur moi, mon Cornélius.

Son père la suivit en hurlant.

Quant au pauvre tulipier, il lâcha peu à peu les grilles que retenaient ses doigts convulsifs; sa tête s'alourdit, ses yeux oscillèrent dans leurs orbites, et il tomba lourdement sur le carreau de sa chambre en murmurant:

—Volée! on me l'a volée!

Pendant ce temps, Boxtel sorti du château par la porte qu'avait ouverte Rosa elle-même, Boxtel, la tulipe noire enveloppée dans un large manteau, Boxtel s'était jeté dans une carriole qui l'attendait et disparaissait, sans avoir, on le pense bien, averti l'ami Gryphus de son départ précipité.

Il marchait doucement, on ne fait pas impunément courir la poste à une tulipe noire.

Mais Boxtel, craignant de ne pas arriver assez tôt, fit fabriquer à Delft une boîte garnie tout autour de belle mousse fraîche, dans laquelle il encaissa sa tulipe; la fleur s'y

trouvait si mollement accoudée de tous les côtés avec de l'air par en haut, que la carriole put prendre le galop sans préjudice possible.

Il arriva le lendemain matin à Harlem, harassé mais triomphant, changea sa tulipe de pot, afin de faire disparaître toute trace de vol, brisa le pot de faïence dont il jeta les tessons dans un canal, écrivit au président de la société horticole une lettre dans laquelle il lui annonçait qu'il venait d'arriver à Harlem avec une tulipe parfaitement noire, s'installa dans une bonne hôtellerie avec sa fleur intacte.

Et là attendit.

XXV.

LE PRÉSIDENT VAN SYSTENS.

Rosa, en quittant Cornélius, avait pris son parti.

C'était de lui rendre la tulipe que venait de lui voler Jacob, ou de ne jamais le revoir.

Elle rentra chez elle, fit un petit paquet des hardes qui lui étaient nécessaires, elle prit ses trois cents florins d'épargne, c'est-à-dire toute sa fortune, fouilla sous ses dentelles où était enfoui le troisième caïeu, le cacha précieusement dans sa poitrine, ferma sa porte à double tour pour retarder de tout le temps qu'il faudrait pour l'ouvrir le moment où sa fuite serait connue, descendit l'escalier, sortit de la prison par la porte qui une heure auparavant avait donné passage à Boxtel, se rendit chez un loueur de chevaux et demanda à louer une carriole.

Le loueur de chevaux n'avait qu'une carriole, c'était justement celle que Boxtel lui avait louée depuis la veille et avec laquelle il courait sur la route de Delft.

Nous disons sur la route de Delft, car il fallait faire un énorme détour pour aller de Loewenstein à Harlem; à vol d'oiseau la distance n'eût pas été de moitié.

Force fut donc à Rosa de prendre un cheval, qui lui fut confié facilement: le loueur de chevaux connaissant Rosa pour la fille du concierge de la forteresse.

Rosa avait un espoir, c'était de rejoindre son messager, bon et brave garçon qu'elle emmènerait avec elle et qui lui servirait à la fois de guide et de soutien.

En effet, elle n'avait point fait une lieue qu'elle l'aperçut allongeant le pas[1] sur l'un des bas côtés d'une charmante route qui côtoyait la rivière.

Elle mit son cheval au trot et le rejoignit.

Le soir même elle couchait à Delft, et le lendemain elle arrivait à Harlem, quatre heures après que Boxtel y était arrivé lui-même.

Rosa se fit conduire tout d'abord chez le président de la Société horticole, maître van Systens.

Le président rédigeait un rapport au comité de la société. Ce rapport était sur grand papier et de la plus belle écriture du président.

Rosa se fit annoncer sous son simple nom de Rosa Gryphus, mais ce nom était inconnu du président, car Rosa fut refusée.

Mais Rosa ne se rebuta point.

— Annoncez à M. le président, dit-elle, que je viens lui parler pour la tulipe noire.

Grâce à ces mots, elle pénétra jusque dans le bureau du président van Systens, qu'elle trouva galamment en chemin pour venir à sa rencontre.

C'était un bon petit homme au corps grêle, représentant

assez exactement la tige d'une fleur, dont la tête formait le calice, deux bras vagues et pendants simulaient la double feuille oblongue de la tulipe, un certain balancement qui lui était habituel complétait sa ressemblance avec cette fleur lorsqu'elle s'incline sous le souffle du vent.

Nous avons dit qu'il s'appelait M. van Systens.

— Mademoiselle, s'écria-t-il, vous venez, dites-vous, de la part de[1] la tulipe noire?

Pour M. le président de la Société horticole, la *Tulipa nigra*[2] était une puissance de premier ordre, qui pouvait bien, en sa qualité de reine des tulipes, envoyer des ambassadeurs.

— Oui, monsieur, répondit Rosa, je viens du moins pour vous parler d'elle.

— Elle se porte bien? fit van Systens avec un sourire de tendre vénération.

— Hélas! monsieur, je ne sais, dit Rosa.

— Comment! lui serait-il donc arrivé quelque malheur?

— Un bien grand, oui monsieur, non pas à elle, mais à moi.

— Lequel?

— On me l'a volée.

— On vous a volé la tulipe noire?

— Oui, monsieur.

— Savez-vous qui?

— Oh! je m'en doute, mais je n'ose encore accuser.

— Mais la chose sera facile à vérifier.

— Comment cela?

— Depuis qu'on vous l'a volée, le voleur ne saurait être loin.

— Pourquoi ne peut-il être loin?

— Mais parce que je l'ai vue il n'y a pas deux heures.

— Vous avez vu la tulipe noire? s'écria Rosa en se précipitant vers M. van Systens.

— Comme je vous vois, mademoiselle.

— Mais où cela?

— Chez votre maître, apparemment.

— Chez mon maître?

— Oui. N'êtes-vous pas au service de M. Isaac Boxtel?

— Moi?

— Sans doute, vous.

— Mais pour qui donc me prenez-vous, monsieur?

— Mais, pour qui me prenez-vous, vous-même?

— Monsieur, je vous prends, je l'espère, pour ce que vous êtes, c'est-à-dire pour l'honorable M. van Systens, bourgmestre de Harlem et président de la Société horticole.

— Et vous venez me dire?

— Je viens vous dire, monsieur, que l'on m'a volé ma tulipe.

— Votre tulipe alors est celle de M. Boxtel. Alors, vous vous expliquez mal, mon enfant; ce n'est pas à vous, mais à M. Boxtel qu'on a volé la tulipe.

— Je vous répète, monsieur, que je ne sais pas ce que c'est que M. Boxtel et que voilà la première fois que j'entends prononcer ce nom.

— Vous ne savez pas ce que c'est que M. Boxtel, et vous aviez aussi une tulipe noire.

— Mais, il y en a donc une autre? demanda Rosa, toute frissonnante.

— Il y a celle de M. Boxtel, oui.

— Comme est-elle?

— Noire, bien sûr.

— Sans tache?

— Sans une seule tache, sans le moindre point.

— Et vous avez cette tulipe, elle est déposée ici?

— Non, mais elle y sera déposée, car, je dois en faire l'exhibition au comité avant que le prix ne soit décerné.

— Monsieur, s'écria Rosa, ce Boxtel, cet Isaac Boxtel, qui se dit propriétaire de la tulipe noire . . .

— Et qui l'est en effet.

— Monsieur, n'est-ce point un homme maigre?

— Oui.

— Chauve?

— Oui.

— Ayant l'œil hagard?

— Je crois que oui.

— Inquiet, voûté, jambes torses?

— En vérité, vous faites le portrait, trait pour trait, de M. Boxtel.

— Monsieur, la tulipe est-elle dans un pot de faïence bleue et blanche à fleurs jaunâtres qui représentent une corbeille sur trois faces du pot.

— Ah! quant à cela, j'en suis moins sûr, j'ai plus regardé l'homme que le pot.

— Monsieur, c'est ma tulipe, c'est celle qui m'a été volée; monsieur, c'est mon bien; monsieur, je viens le réclamer ici devant vous, à vous.

— Oh! oh! fit M. van Systens en regardant Rosa. Quoi! vous venez réclamer ici la tulipe de M. Boxtel? En vérité! vous êtes une hardie commère.[1]

— Monsieur, dit Rosa un peu troublée de cette apostrophe, je ne dis pas que je vienne réclamer la tulipe de M. Boxtel, je dis que je viens réclamer la mienne.

— La vôtre?

— Oui; celle que j'ai plantée, élevée moi-même.

— Eh bien, allez trouver M. Boxtel à l'hôtellerie du Cygne-Blanc, vous vous arrangerez avec lui; quant à moi, comme le procès me paraît aussi difficile à juger que celui qui fut porté devant le roi Salomon,[1] et que je n'ai pas la prétention d'avoir sa sagesse, je me contenterai de faire mon rapport, de constater l'existence de la tulipe noire et d'ordonnancer les cent mille florins à son inventeur. Adieu, mon enfant.

— Oh! monsieur! monsieur! insista Rosa.

— Seulement, mon enfant, continua van Systens, comme vous êtes jolie, comme vous êtes jeune, comme vous n'êtes pas encore tout à fait pervertie, recevez mon conseil: Soyez prudente en cette affaire, car nous avons un tribunal et une prison à Harlem; de plus, nous sommes extrêmement chatouilleux sur l'honneur des tulipes. Allez, mon enfant, allez. M. Isaac Boxtel, hôtel du Cygne-Blanc.

Et M. van Systens, reprenant sa belle plume, continua son rapport interrompu.

XXVI.

UN MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ HORTICOLE.

Rosa, éperdue, presque folle de joie et de crainte, à l'idée que la tulipe noire était retrouvée, prit le chemin de l'hôtellerie du Cygne-Blanc, suivie toujours de son batelier, capable de dévorer à lui seul dix Boxtel.

Pendant la route, le batelier avait été mis au courant,[2] il ne reculait pas devant la lutte, au cas où une lutte s'engage-

rait; seulement, ce cas échéant,[1] il avait ordre de ménager la tulipe.

Mais arrivée dans le Grote-Markt, Rosa s'arrêta tout à coup, une pensée subite venait de la saisir.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle, j'ai fait une faute énorme, j'ai perdu peut-être et Cornélius, et la tulipe, et moi !

J'ai donné l'éveil, j'ai donné des soupçons. Je ne suis qu'une femme, ces hommes peuvent se liguer contre moi, et alors je suis perdue.

— Oh ! moi perdue, ce ne serait rien, mais Cornélius, mais la tulipe !

Elle se recueillit un moment.

— Si je vais chez ce Boxtel et que je ne le connaisse pas, si ce Boxtel n'est pas mon Jacob, si c'est un autre amateur qui, lui aussi, a découvert la tulipe noire, ou bien si ma tulipe a été volée par un autre que celui que je soupçonne, ou a déjà passé dans d'autres mains, si je ne reconnais pas l'homme, mais seulement ma tulipe, comment prouver que la tulipe est à moi ?

D'un autre côté, si je reconnais ce Boxtel pour le faux Jacob, qui sait ce qu'il adviendra ? Tandis que nous contesterons ensemble, la tulipe mourra ! Oh ! inspirez-moi, sainte Vierge ! il s'agit du sort de ma vie, il s'agit du pauvre prisonnier qui expire peut-être en ce moment.

Cette prière faite, Rosa attendit pieusement l'inspiration qu'elle demandait au ciel.

Cependant un grand bruit bourdonnait à l'extrémité du Grote-Markt. Les gens couraient, les portes s'ouvraient; Rosa, seule, était insensible à tout ce mouvement de la population.

— Il faut, murmura-t-elle, retourner chez le président.

— Retournons, dit le batelier.

Partout, sur son passage, Rosa n'entendait parler que de la tulipe noire et du prix de cent mille florins; la nouvelle courait déjà[1] la ville.

Rosa n'eut pas peu de peine à pénétrer de nouveau chez M. van Systens, mais quand il reconnut Rosa, dont il avait, dans son esprit, fait une folle,[2] ou pis que cela, la colère le prit et il voulut la renvoyer.

Mais Rosa joignit les mains, et avec cet accent d'honnête vérité qui pénètre les cœurs:

— Monsieur, dit-elle, au nom du ciel! ne me repoussez pas; écoutez, au contraire, ce que je vais vous dire, et si vous ne pouvez me faire rendre justice,[3] du moins vous n'aurez pas à vous reprocher un jour, en face de Dieu, d'avoir été complice d'une mauvaise action.

Van Systens trépignait d'impatience; c'était la seconde fois que Rosa le dérangeait au milieu d'une rédaction à laquelle il mettait son double amour-propre de[4] bourguemestre et de président de la société horticole.

— Mais mon rapport! s'écria-t-il, mon rapport sur la tulipe noire!

— Monsieur, continua Rosa avec la fermeté de l'innocence et de la vérité, monsieur, votre rapport sur la tulipe noire reposera, si vous ne m'écoutez, sur des faits criminels ou sur des faits faux. Je vous en supplie, monsieur, faites venir ici, devant vous et devant moi, ce monsieur Boxtel, que je soutiens, moi, être M. Jacob, et je jure de lui laisser la propriété de sa tulipe si je ne reconnais pas et la tulipe et son propriétaire.

— En vérité! la belle avance,[5] dit van Systens.

— Que voulez-vous dire?

— Je vous demande ce que cela prouvera quand vous les aurez reconnus ?

— Mais enfin, dit Rosa désespérée, vous êtes honnête homme, monsieur. Eh bien, si non seulement vous alliez donner le prix à un homme pour une œuvre qu'il n'a pas faite, mais encore pour une œuvre volée.

Peut-être l'accent de Rosa avait-il amené une certaine conviction dans le cœur de van Systens et allait-il répondre plus doucement à la pauvre fille, quand un grand bruit et des acclamations bruyantes ébranlèrent la maison.

M. van Systens prêta l'oreille à ces acclamations, qui, pour Rosa, n'étaient qu'un bruit ordinaire.

— Qu'est-ce que cela? s'écria le bourgmestre, qu'est-ce cela? serait-il possible et ai-je bien entendu?

Et il se précipita vers son antichambre, sans plus se préoccuper de Rosa qu'il laissa dans son cabinet.

A peine arrivé dans son antichambre, M. van Systens poussa un grand cri en apercevant le spectacle de son escalier envahi jusqu'au vestibule.

Accompagné, ou plutôt suivi de la multitude, un jeune homme vêtu simplement d'un habit de velours violet brodé d'argent montait avec une noble lenteur les degrés de pierre, éclatants de blancheur et de propreté.

Derrière lui marchaient deux officiers, l'un de la marine, l'autre de la cavalerie.

Van Systens, se faisant faire place au milieu des domestiques effarés, vint s'incliner, se prosterner presque devant le nouvel arrivant qui causait toute cette rumeur.

— Monseigneur, s'écria-t-il, monseigneur, Votre Altesse chez moi! honneur éclatant à jamais pour mon humble maison.

— Cher monsieur van Systens, dit Guillaume d'Orange avec une sérénité qui, chez lui, remplaçait le sourire, je suis un vrai Hollandais, moi, j'aime l'eau, la bière et les fleurs, et parmi les fleurs, celles que je préfère sont naturellement les tulipes. J'ai ouï dire à Leyde que la ville de Harlem possédait enfin la tulipe noire, et, après m'être assuré que la chose était vraie, quoique incroyable, je viens en demander des nouvelles au président de la Société d'horticulture.

— Oh! monseigneur, monseigneur, dit van Systens ravi, quelle gloire pour la société si ses travaux agréent à Votre Altesse.

— Vous avez la fleur ici? dit le prince qui sans doute se repentait déjà d'avoir trop parlé.

— Hélas, non, monseigneur, je ne l'ai pas ici.

— Et où est-elle.

— Chez son propriétaire.

— Quel est ce propriétaire?

— Un brave tulipier de Dordrecht.

— De Dordrecht?

— Oui.

— Et qui s'appelle?

— Boxtel.

— Il loge?

— Au Cygne-Blanc; je vais le mander, et si, en attendant, Votre Altesse veut me faire l'honneur d'entrer au salon, il s'empressera, sachant que monseigneur est ici, d'apporter sa tulipe à monseigneur.

— C'est bien, mandez-le.

— Oui, Votre Altesse. Seulement . . .

— Quoi?

— Oh ! rien d'important, monseigneur.

— Tout est important dans ce monde, monsieur van Systens.

— Eh bien, monseigneur, une difficulté s'élevait.

— Quelle ?

— Cette tulipe est déjà revendiquée par des usurpateurs. Il est vrai qu'elle vaut cent mille florins.

— En vérité ?

— Oui, monseigneur, par des usurpateurs, par des faussaires.

— C'est un crime cela, monsieur van Systens.

— Oui, Votre Altesse.

— Et, avez-vous les preuves de ce crime ?

— Non, monseigneur, la coupable . . .

— La coupable, monsieur . . .

— Je veux dire, celle qui réclame la tulipe, monseigneur, est là, dans la chambre à côté.

— Là ! Qu'en pensez-vous, monsieur van Systens ?

— Je pense, monseigneur, que l'appât des cent mille florins l'aura tentée.

— Et elle réclame la tulipe ?

— Oui, monseigneur.

— Et que dit-elle de son côté, comme preuve ?

— J'allais l'interroger quand Votre Altesse est entrée.

— Ecoutons-la, monsieur van Systens, écoutons-la ; je suis le premier magistrat du pays, j'entendrai la cause et ferai justice.

— Voilà mon roi Salomon trouvé, dit van Systens en s'inclinant et en montrant le chemin au prince.

Celui-ci allait prendre le pas sur[1] son introducteur quand, s'arrêtant soudain :

— Passez devant, dit-il, et appelez-moi Monsieur.

Ils entrèrent dans le cabinet.

Rosa était toujours à la même place, appuyée à la fenêtre et regardant par les vitres dans le jardin.

— Ah! ah! une Frisonne, dit le prince en apercevant le casque d'or et les jupes rouges de Rosa.

Celle-ci se retourna au bruit, mais à peine vit-elle le prince, qui s'asseyait dans l'angle le plus obscur de l'appartement.

Toute son attention, on le comprend, était pour cet important personnage que l'on appelait van Systens, et non pour cet humble étranger qui suivait le maître de la maison.

L'humble étranger prit un livre dans la bibliothèque et fit signe à van Systens de commencer l'interrogatoire.

Van Systens, toujours à l'invitation du jeune homme à l'habit violet, s'assit à son tour, et tout heureux et tout fier de l'importance qui lui était accordée:

— Ma fille, dit-il, vous me promettez la vérité, toute la vérité sur cette tulipe?

— Je vous la promets.

— Eh bien, parlez donc devant monsieur; monsieur est un des membres de la Société horticole.

— Monsieur, dit Rosa, que vous dirai-je que je ne vous aie point dit déjà.

— Eh bien alors?

— Alors, j'en reviendrai à la prière que je vous ai adressée.

— Laquelle?

— De faire venir ici M. Boxtel avec sa tulipe; si je ne la reconnais pas pour la mienne, je le dirai franchement: mais si je la reconnais, je la réclamerai. Dussé-je aller

devant Son Altesse le stathouder lui-même, mes preuves à la main.

— Vous avez donc des preuves, la belle enfant? [1]

— Dieu, qui sait mon bon droit, m'en fournira.

Van Systens échangea un regard avec le prince, qui, depuis les premiers mots de Rosa, semblait essayer de rappeler ses souvenirs, comme si ce n'était point la première fois que cette douce voix frappât ses oreilles.

Un officier partit pour aller chercher Boxtel.

Van Systens continua l'interrogatoire.

— Et sur quoi, dit-il, basez-vous cette assertion, que vous êtes propriétaire de la tulipe noire?

— Mais sur une chose bien simple, c'est que c'est moi qui l'ai plantée et cultivée dans ma propre chambre.

— Dans votre chambre, et où était votre chambre?

— A Loewestein.

— Vous êtes de Loewestein?

— Je suis la fille du geôlier de la forteresse.

Le prince fit un petit mouvement qui voulait dire:

— Ah! c'est cela, je me rappelle maintenant.

Et tout en faisant semblant de lire, il regarda Rosa avec plus d'attention encore qu'auparavant.

— Et vous aimez les fleurs? continua van Systens.

— Oui, monsieur.

— Alors, vous êtes une savante fleuriste?

Rosa hésita un instant, puis avec un accent tiré du plus profond de son cœur:

— Messieurs, je parle à des gens d'honneur, dit-elle.

L'accent était si vrai, que van Systens et le prince répondirent tous deux en même temps par un mouvement de tête affirmatif.

— Eh bien, non! ce n'est pas moi qui suis une savante fleuriste, non ! la tulipe noire n'a pas été trouvée par moi-même.

— Et par qui a-t-elle été trouvée ?

— Par un pauvre prisonnier de Loewestein.

— Par un prisonnier de Loewestein ? dit le prince.

Au soin de cette voix, ce fut Rosa qui tressaillit à son tour.

— Par un prisonnier d'Etat alors, continua le prince, car à Loewestein, il n'y a que des prisonniers d'Etat?

Et il se remit à lire, ou du moins fit semblant de se remettre à lire.

— Oui, murmura Rosa tremblante, oui par un prisonnier d'Etat.

Van Systens pâlit en entendant prononcer un pareil aveu devant un pareil témoin.

— Continuez, dit froidement Guillaume au président de la Société horticole.

— Oh! monsieur, dit Rosa en s'adressant à celui qu'elle croyait son véritable juge, c'est que je vais m'accuser bien gravement.

— En effet, dit van Systens, les prisonniers d'Etat doivent être au secret à Loewestein.

— Hélas ! monsieur.

— Et, d'après ce que vous dites, il semblerait que vous auriez profité de votre position comme fille du geôlier et que vous auriez communiqué avec lui pour cultiver des fleurs?

— Oui, monsieur, murmura Rosa éperdue; oui, je suis forcée de l'avouer, je le voyais tous les jours.

— Malheureuse ! s'écria M. van Systens.

Le prince leva la tête en observant l'effroi de Rosa et la pâleur du président.

— Cela, dit-il de sa voix nette et fermement accentuée, cela ne regarde pas les membres de la Société horticole ; ils ont à juger la tulipe noire et ne connaissent pas des[1] délits politiques. Continuez, jeune fille, continuez.

Rosa, rassurée par cette espèce d'encouragement que lui avait donné l'inconnu, raconta tout ce qui s'était passé depuis trois mois, tout ce qu'elle avait fait, tout ce qu'elle avait souffert.

Tout cela était dit avec un accent de vérité qui laissait le prince impassible, en apparence du moins, mais qui ne laissait pas de faire son effet[2] sur M. van Systens.

— Mais, dit le prince, il n'y a pas longtemps que vous connaissez ce prisonnier ?

Rosa ouvrit ses grands yeux et regarda l'inconnu, qui s'enfonça dans l'ombre, comme s'il eût voulu fuir ce regard.

— Pourquoi cela, monsieur ? demanda-t-elle.

— Parce qu'il n'y a que quatre mois que le geôlier Gryphus et sa fille sont à Loewestein.

— C'est vrai, monsieur.

— Et à moins que vous n'ayez sollicité le changement de votre père pour suivre quelque prisonnier qui aurait été transporté de La Haye à Loewestein . . .

— Monsieur ! fit Rosa en rougissant.

— Achevez, dit Guillaume.

— Je l'avoue, j'avais connu le prisonnier à La Haye.

— Heureux prisonnier ! dit en souriant Guillaume.

En ce moment l'officier qui avait été envoyé près de Boxtel rentra et annonça au prince que celui qu'il était allé quérir le suivait avec sa tulipe.

XXVII.

LE TROISIÈME CAÏEU.

L'ANNONCE du retour de Boxtel était à peine faite, que Boxtel entra en personne dans le salon de M. van Systens, suivi de deux hommes portant dans une caisse le précieux fardeau, qui fut déposé sur une table.

Le prince, prévenu, quitta le cabinet, passa dans le salon, admira et se tut, et revint silencieusement prendre sa place dans l'angle obscur où lui-même [1] avait placé son fauteuil.

Rosa, palpitante, pâle, pleine de terreur, attendait qu'on l'invitât à aller voir à son tour.

Elle entendit la voix de Boxtel.

— C'est lui ! s'écria-t-elle.

Le prince lui fit signe d'aller regarder dans le salon par la porte entr'ouverte.

— C'est ma tulipe, s'écria Rosa, c'est elle, je la reconnais. O mon pauvre Cornélius !

Et elle fondit en larmes.

Le prince se leva, alla jusqu'à la porte, où il demeura un instant dans la lumière.

Les yeux de Rosa s'arrêtèrent sur lui. Plus que jamais elle était certaine que ce n'était pas la première fois qu'elle voyait cet étranger.

— Monsieur Boxtel, dit le prince, entrez donc ici.

Boxtel accourut avec empressement et se trouva face à face avec Guillaume d'Orange.

— Son Altesse ! s'écria-t-il en reculant.

— Son Altesse ! répéta Rosa tout étourdie.

A cette exclamation partie à sa gauche, Boxtel se retourna et aperçut Rosa.

A cette vue,[1] tout le corps de l'envieux frissonna.

— Ah! murmura le prince se parlant à lui-même, il est troublé.

Mais Boxtel, par un puissant effort sur lui-même, s'était déjà remis.

— Monsieur Boxtel, dit Guillaume, il paraît que vous avez trouvé le secret de la tulipe noire?

— Oui monseigneur, répondit Boxtel d'une voix où perçait un peu de trouble.

— Mais, reprit le prince, voici une jeune fille qui prétend l'avoir trouvée aussi.

Boxtel sourit de dédain et haussa les épaules.

Guillaume suivait tous ses mouvements avec un intérêt de curiosité remarquable.

— Ainsi, vous ne connaissez pas cette jeune fille? dit le prince.

— Non, monseigneur.

— Et vous, jeune fille, connaissez-vous M. Boxtel?

— Non, je ne connais pas M. Boxtel, mais je connais M. Jacob.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire qu'à Loewestein, celui qui se fait appeler Isaac Boxtel se faisait appeler M. Jacob.

— Que dites-vous à cela, monsieur Boxtel?

— Je dis que cette jeune fille ment, monseigneur.

— Vous niez avoir jamais été à Loewestein.

— Je ne puis nier avoir été à Loewestein, monseigneur, mais je nie avoir volé la tulipe.

— Vous me l'avez volée, et dans ma chambre! s'écria Rosa indignée.

— Je le nie.

— Ecoutez, niez-vous m'avoir suivie dans le jardin, le jour où je préparai la plate-bande où je devais l'enfouir? Niez-vous m'avoir suivie dans le jardin le jour où j'ai fait semblant de la planter? Niez-vous ce soir-là vous être précipité, après ma sortie, sur l'endroit où vous espériez trouver le caïeu? Niez-vous avoir fouillé la terre avec vos mains, mais inutilement, Dieu merci! car ce n'était qu'une ruse pour reconnaître vos intentions? Dites, niez-vous tout cela?

Boxtel ne jugea point à propos de répondre à ces diverses interrogations. Mais laissant la polémique entamée avec Rosa et se retournant vers le prince:

— Il y a vingt ans, monseigneur, dit-il, que je cultive des tulipes à Dordrecht, j'ai même acquis dans cet art une certaine réputation. Maintenant voilà la vérité. Cette jeune fille savait que j'avais trouvé la tulipe noire, et de concert avec un certain amoureux qu'elle a dans la forteresse de Loewestein, cette jeune fille a formé le projet de me ruiner en s'appropriant le prix de cent mille florins que je gagnerai, j'espère, grâce à votre justice.

— Oh! s'écria Rosa outrée de colère.

— Silence! dit le prince.

— Puis, se retournant vers Boxtel:

— Et quel est, dit-il, ce prisonnier que vous dites être l'amoureux de cette jeune fille?

— Ce prisonnier, monseigneur, est un homme dont le nom seul prouvera à Votre Altesse combien elle peut avoir de foi en sa probité. Ce prisonnier est un criminel d'Etat, condamné une fois à mort.

— Et qui s'appelle?

Rosa cacha sa tête dans ses deux mains avec un mouvement désespéré.

— Qui s'appelle Cornélius van Baerle, dit Boxtel, et qui est le propre filleul de ce scélérat de Corneille de Witt.

Le prince tressaillit. Son œil calme jeta une flamme, et le froid de la mort s'étendit de nouveau sur son visage immobile.

Il alla à Rosa et lui fit du doigt signe d'écarter ses mains de son visage.

Rosa obéit, comme eût fait sans voir[1] une femme soumise à un pouvoir magnétique.

— C'est donc pour suivre cet homme que vous êtes venue me demander à Leyde le changement de votre père.

Rosa baissa la tête et s'affaissa écrasée en murmurant:

— Oui, monseigneur.

— Poursuivez, dit le prince à Boxtel.

— Je n'ai plus rien à dire, continua celui-ci, Votre Altesse sait tout. Maintenant, voici ce que je ne voulais pas dire, pour ne pas faire rougir cette fille de son ingratitude. Je suis venu à Loewestein parce que mes affaires m'y appelaient; j'y ai fait connaissance[2] avec le vieux Gryphus, je suis devenu amoureux de sa fille, je l'ai demandée en mariage, et comme je n'étais pas riche, imprudent que j'étais, je lui ai confié mon espérance de toucher cent mille florins; et pour justifier cette espérance, je lui ai montré la tulipe noire. Alors, comme son amoureux, à Dordrecht, pour faire prendre le change sur[3] les complots qu'il tramait, affectait de cultiver des tulipes, tous deux ont comploté ma perte.

La veille de la floraison de la fleur, la tulipe a été enlevée de chez moi par cette jeune fille, portée dans sa chambre, où j'ai eu le bonheur de la reprendre au moment où

elle avait l'audace d'expédier un messager pour annoncer à MM. les membres de la Société d'horticulture qu'elle venait de trouver la grande tulipe noire.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! l'infâme! gémit Rosa en larmes, en se jetant aux pieds du stathouder, qui, tout en la croyant coupable, prenait en pitié son horrible angoisse.

— Vous avez mal agi, jeune fille, dit-il, et votre amoureux sera puni pour vous avoir ainsi conseillée. Car vous êtes si jeune et vous avez l'air si honnête, que je veux croire que le mal vient de lui et non de vous.

— Monseigneur! monseigneur! s'écria Rosa, Cornélius n'est pas coupable.

Guillaume fit un mouvement.

— Pas coupable de vous avoir conseillée. C'est cela que vous voulez dire, n'est-ce pas ?

— Je veux dire, monseigneur, que Cornélius n'est pas plus coupable du second crime qu'on lui impute qu'il ne l'est du premier.

— Du premier, et savez-vous quel a été ce premier crime ? Savez-vous de quoi il a été accusé et convaincu ? D'avoir, comme complice de Corneille de Witt, caché la correspondance du grand pensionnaire et du marquis de Louvois.

— Eh bien! monseigneur, il ignorait qu'il fût détenteur de cette correspondance; il l'ignorait entièrement. Non, non, monseigneur, je le répète, dussé-je encourir votre colère, Cornélius n'est pas plus coupable du premier crime que du second, et du second que du premier. Oh! si vous connaissiez mon Cornélius, monseigneur!

— Un de Witt! s'écria Boxtel. Eh! monseigneur ne le connaît que trop, puisqu'il lui a déjà fait une fois grâce de la vie.

— Silence, dit le prince. Toutes ces choses d'Etat, je l'ai déjà dit, ne sont point du ressort[1] de la Société horticole de Harlem.

Puis, fronçant le sourcil :

— Quant à la tulipe, soyez tranquille, monsieur Boxtel, ajouta-t-il, justice sera faite.

Boxtel salua, le cœur plein de joie, et reçut les félicitations du président.

— Vous, jeune fille, continua Guillaume d'Orange, vous avez failli commettre un crime, je ne vous en punirai pas, mais le vrai coupable paiera pour vous deux. Un homme de son nom peut conspirer, trahir même . . . mais il ne doit pas voler.

— Voler ! s'écria Rosa, voler ! lui, Cornélius, oh ! monseigneur, prenez garde ; mais il mourrait s'il entendait vos paroles, mais vos paroles le tueraient plus sûrement que n'eût fait la hache du bourreau. S'il y a eu un vol, monseigneur, je le jure, c'est cet homme qui l'a commis.

— Prouvez-le, dit froidement Boxtel.

— Eh bien, oui. Avec l'aide de Dieu je le prouverai, dit la Frisonne avec énergie.

Puis se retournant vers Boxtel :

— La tulipe était à vous ?

— Oui.

— Combien avait-elle de caïeux ?

Boxtel hésita un instant, mais il comprit que la jeune fille ne ferait pas cette question si les deux caïeux connus existaient seuls.

— Trois, dit-il.

— Que sont devenus[2] ces caïeux ? demanda Rosa.

— Ce qu'ils sont devenus ? . . . l'un a avorté,[3] l'autre a donné la tulipe noire . . .

— Et le troisième?

— Le troisième?

— Le troisième, où est-il?

— Le troisième est chez moi, dit Boxtel tout troublé.

— Chez vous, où cela, à Loewestein ou à Dordrecht?

— A Dordrecht, dit Boxtel.

— Vous mentez! s'écria Rosa. Monseigneur, ajouta-t-elle en se tournant vers le prince, la véritable histoire de ces trois caïeux, je vais vous la dire, moi.[1] Le premier a été écrasé par mon père dans le chambre du prisonnier, et cet homme le sait bien, car il espérait s'en emparer, et quand il vit cet espoir déçu, il faillit se brouiller avec mon père qui le lui enlevait. Le second, soigné par moi, a donné la tulipe noire, et le troisième, le dernier, — la jeune fille le tira de sa poitrine, — le troisième le voici dans le même papier qui l'enveloppait avec les deux autres quand, au moment de monter sur l'échafaud, Cornélius van Baerle me les donna tous trois. Tenez, monseigneur, tenez.

Et Rosa, démaillottant [2] le caïeu du papier qui l'enveloppait, le tendit au prince, qui le prit de ses mains et l'examina.

— Mais, monseigneur, cette jeune fille ne peut-elle pas l'avoir volé comme la tulipe, balbutia Boxtel effrayé de l'attention avec laquelle le prince examinait le caïeu et surtout de celle avec laquelle Rosa lisait quelques lignes tracées sur le papier resté entre ses mains.

Tout à coup, les yeux de la jeune fille s'enflammèrent, elle relut haletante ce papier mystérieux, et poussant un cri en tendant le papier au prince:

— Oh! lisez, monseigneur, dit-elle, au nom du ciel, lisez!

Guillaume passa le troisième caïeu au président, prit le papier et lut.

A peine Guillaume eut-il jeté les yeux sur cette feuille qu'il chancela, sa main trembla comme si elle était prête à laisser échapper le papier, ses yeux prirent une effrayante expression de douleur et de pitié.

Cette feuille, que venait de lui remettre Rosa, était la page de la Bible que Corneille de Witt avait envoyée à Dordrecht, par Craeke, le messager de son frère Jean, pour prier Cornélius de brûler la correspondance du grand pensionnaire avec Louvois.

Cette prière, on se le rappelle, était conçue en ces termes:

«Cher Filleul,

»Brûle le dépôt que je t'ai confié, brûle-le sans le regarder, sans l'ouvrir, afin qu'il te demeure inconnu à toi-même. Les secrets du genre de celui qu'il contient tuent les dépositaires. Brûle, et tu auras sauvé Jean et Corneille.

»Adieu, et aime-moi.

»Corneille de Witt.»

»20 août 1672.»

Cette feuille était à la fois la preuve de l'innocence de van Baerle et son titre de propriété aux caïeux de la tulipe.

Rosa et le stathouder échangèrent un seul regard.

Le prince essuya une goutte de sueur froide qui venait de couler de son front sur sa joue. Il plia lentement le papier, et bientôt relevant la tête avec effort:

— Allez, monsieur Boxtel, dit-il, justice sera faite, je l'ai promis.

Puis au président:

— Vous, mon cher monsieur van Systens, ajouta-t-il, gardez ici cette jeune fille et la tulipe. Adieu.

Tout le monde s'inclina, et le prince sortit courbé sous l'immense bruit des acclamations populaires.

Boxtel s'en retourna au Cygne-Blanc assez tourmenté. Ce papier, que Guillaume avait reçu des mains de Rosa, avait lu, plié et mis dans sa poche avec tant de soin, ce papier l'inquiétait.

XXVIII.

LA CHANSON DES FLEURS.

PENDANT que s'accomplissaient les événements que nous venons de raconter, le malheureux van Baerle, oublié dans la chambre de la forteresse de Loewestein, souffrait de la part de Gryphus tout ce qu'un prisonnier peut souffrir quand son geôlier a pris le parti bien arrêté[1] de se transformer en bourreau.

Gryphus ne recevant aucune nouvelle de Rosa, aucune nouvelle de Jacob, Gryphus se persuada que tout ce qui lui arrivait était l'œuvre du démon, et que le docteur Cornélius van Baerle était l'envoyé de ce démon sur la terre.

Il en résulta qu'un beau matin, c'était le troisième jour depuis la disparition de Jacob et de Rosa, il monta à la chambre de Cornélius plus furieux encore que de coutume.

Celui-ci, les deux coudes appuyés sur la fenêtre, la tête appuyée sur ses deux mains, les regards perdus dans l'horizon brumeux que les moulins de Dordrecht battaient de leurs ailes, aspirait l'air pour refouler ses larmes et empêcher sa philosophie de s'évaporer.

C'est dans ce moment même[2] que Gryphus entra.

Il tenait à la main un énorme bâton, ses yeux étincelaient de mauvaises pensées, un mauvais sourire crispait ses lèvres.

Cornélius l'entendit entrer, devina que c'était lui, mais ne se détourna même pas.

Aussi Gryphus, voyant que Cornélius ne bougeait point, se mit à l'interpeller par un vigoureux:

— Hum! hum!

Cornélius chantonna entre ses dents la chanson des fleurs, triste mais charmante chanson:

Nous sommes les filles du feu secret,
Du feu qui circule dans les veines de la terre:
Nous sommes les filles de l'aurore et de la rosée,
Nous sommes les filles de l'air,
Nous sommes les filles de l'eau;
Mais nous sommes avant tout les filles du ciel.

Cette chanson, dont l'air calme et doux augmentait la placide mélancolie, exaspéra Gryphus.

Il frappa la dalle de son bâton en criant:

— Eh! monsieur le chanteur, ne m'entendez-vous pas?

Cornélius se retourna.

— Bonjour, dit-il.

Et il reprit sa chanson.

— Ah! sorcier maudit, tu te moques de moi, je pense! cria Gryphus.

Cornélius continua à chanter.

Gryphus s'approcha du prisonnier:

— Mais tu ne vois donc pas que j'ai pris le bon moyen pour te réduire[1] et pour te forcer à m'avouer tes crimes?

— Est-ce que vous êtes fou, mon cher monsieur Gryphus? demanda Cornélius en se retournant.

Et, comme en disant cela, il vit le visage altéré,[2] les yeux brillants, la bouche écumante du vieux geôlier.

— Diable![3] dit-il, nous sommes plus que fou, à ce qu'il paraît; nous sommes furieux!

Gryphus fit le moulinet avec son bâton.[4]

Mais, sans se mouvoir:

— Çà, maître Gryphus, dit van Baerle en se croisant les bras, vous paraissez me menacer.

— Oh! oui, je te menace! cria le geôlier.

— Et de quoi?

— D'abord, regarde ce que je tiens à la main.

— Je crois que c'est un bâton, dit Cornélius avec calme, et même un gros bâton; mais je ne suppose point que ce soit là[1] ce dont vous me menacez.

— Ah! tu ne supposes pas cela! et pourquoi?

— Parce que tout geôlier qui frappe un prisonnier s'expose à deux punitions; la première, art. IX du règlement de Loewestein:

« Sera chassé tout geôlier, inspecteur ou porte-clefs qui portera la main[2] sur un prisonnier d'Etat. »

— La main, fit Gryphus ivre de colère; mais le bâton; ah! le bâton, le règlement n'en parle pas.

— La deuxième, continua Cornélius, la deuxième, qui n'est pas inscrite au règlement mais que l'on trouve dans l'Evangile,[3] la deuxième, la voici:

« Quiconque frappe de l'épée périra par l'épée.

» Quiconque touche avec le bâton sera rossé par le bâton. »

Gryphus, de plus en plus exaspéré par le ton calme et sentencieux de Cornélius, brandit son gourdin; mais au moment où il le levait, Cornélius s'élança vers lui, le lui arracha des mains et le mit sous son propre bras.

Gryphus hurlait de colère.

— Là, là, bonhomme, dit Cornélius, ne vous exposez point à perdre votre place.

— Ah ! sorcier, je te pincerai autrement va, rugit Gryphus.

— A la bonne heure.[1]

— Tu vois que ma main est vide?

— Oui, je le vois, et même avec satisfaction.

— Tu sais qu'elle ne l'est pas habituellement lorsque le matin je monte l'escalier.

— Ah! c'est vrai, vous m'apportez d'habitude la plus mauvaise soupe ou le plus piteux ordinaire[2] que l'on puisse imaginer. Mais ce n'est point un châtiment pour moi; je ne me nourris que de pain, et le pain plus il est mauvais à ton goût, Gryphus, meilleur il est au mien?

— Plus il est meilleur au tien.

— Oui.

— Et la raison?

— Oh ! elle est bien simple.

— Dis-la donc, alors.[3]

— Volontiers, je sais qu'en me donnant du mauvais pain tu crois me faire souffrir.

— Le fait est que je ne te le donne pas pour t'être agréable, brigand ![4]

— Eh bien ! moi qui suis sorcier, comme tu sais, je change ton mauvais pain en un pain excellent, qui me réjouit plus que des gâteaux, et alors j'ai un double plaisir, celui de manger à mon goût d'abord, et ensuite de te faire infiniment enrager.

Gryphus hurla de colère.

— Ah ! tu avoues donc que tu es sorcier, dit-il.

— Certainement ! je le suis. Je ne le dis pas devant le monde,[5] parce que cela pourrait me conduire au bûcher; mais quand nous ne sommes que nous deux, je n'y vois pas d'inconvénient.[6]

— Bon, bon, bon, répondit Gryphus, mais si un sorcier fait du pain blanc avec du pain noir, le sorcier ne meurt-il pas de faim s'il n'a pas de pain du tout?

— Hein! fit Cornélius.

— Donc, je ne t'apporterai plus de pain du tout, et nous verrons au bout de huit jours.

Cornélius pâlit.

— Et cela, continua Gryphus, à partir d'aujourd'hui. Puisque tu es si bon sorcier, voyons, change en pain les meubles de ta chambre; quant à moi, je gagnerai tous les jours les dix-huit sous que l'on me donne pour ta nourriture.

— Mais c'est un assassinat! s'écria Cornélius, emporté par un premier mouvement de terreur bien compréhensible, et qui lui était inspiré par cet horrible genre de mort.

— Bon! continua Gryphus le raillant, bon! puisque tu es sorcier, tu vivras malgré tout.

Cornélius reprit son air riant, et haussant les épaules:

— Est-ce que tu ne m'as pas vu faire venir ici les pigeons de Dordrecht?

— Eh bien! dit Gryphus.

— Eh bien! c'est un joli rôti que le pigeon; un homme qui mangerait un pigeon tous les jours ne mourrait pas de faim, ce me semble?

— Et du feu? dit Gryphus.

— Du feu! mais tu sais bien que j'ai fait un pacte avec le diable. Penses-tu que le diable me laissera manquer de feu quand le feu est son élément?

— Un homme si robuste qu'il soit[1] ne saurait manger un pigeon tous les jours. Il y a eu des paris de faits, et les parieurs ont renoncé.[2]

— Eh bien! mais, dit Cornélius, quand je serai fatigué

de pigeons, je ferai monter les poissons du Wahal et de la Meuse.

Gryphus ouvrit de larges yeux effarés.

— J'aime assez[1] le poisson, continua Cornélius; tu ne m'en sers jamais. Eh bien! je profiterai de ce que tu veux me faire mourir de faim pour me régaler de poisson.

Gryphus faillit s'évanouir de colère et même de peur.

Mais se ravisant,

— Eh bien, dit-il en mettant la main dans sa poche; puisque tu m'y forces.

Et il en tira un couteau qu'il ouvrit.

— Ah! un couteau! fit Cornélius se mettant en défense avec son bâton.

XXIX.

OÙ VAN BAERLE, AVANT DE QUITTER LOEWESTEIN, RÈGLE SES COMPTES AVEC GRYPHUS.

Tous deux demeurèrent un instant, Gryphus sur l'offensive, van Baerle sur la défensive.

Puis, comme la situation pouvait se prolonger indéfiniment, Cornélius s'enquérant des causes de cette recrudescence de colère chez[2] son antagoniste:

— Eh bien, lui demanda-t-il, que voulez-vous encore?

— Ce que je veux, je vais te le dire, répondit Gryphus. Je veux que tu me rendes ma fille Rosa.

— Votre fille! s'écria Cornélius.

— Oui Rosa! Rosa que tu m'as enlevée par ton art du démon. Voyons, veux-tu me dire où elle est?

Et l'attitude de Gryphus devint de plus en plus menaçante.

— Rosa n'est point à Loewestein? s'écria Cornélius.

— Tu le sais bien. Veux-tu me rendre Rosa, encore une fois?

— Bon, dit Cornélius, c'est un piège que tu me tends.

— Une dernière fois, veux-tu me dire où est ma fille?

— Eh! devine-le, coquin, si tu ne le sais pas.

— Attends, attends, gronda Gryphus, pâle et les lèvres agitées par la folie qui commençait à envahir son cerveau. Ah! tu ne veux rien dire? Eh bien! je vais te desserrer les dents.

Il fit un pas vers Cornélius, et lui montrant l'arme qui brillait dans sa main:

— Vois-tu ce couteau, dit-il; eh bien! j'ai tué avec [1] plus de cinquante coqs noirs. Je tuerai bien [2] leur maître, le diable, comme je les ai tués eux, attends, attends!

— Mais, gredin, dit Cornélius, tu veux donc décidément m'assassiner!

— Je veux t'ouvrir le cœur, pour voir dedans l'endroit où tu caches ma fille.

Et en disant ces mots avec l'égarement de la fièvre, Gryphus se précipita sur Cornélius, qui n'eut que le temps de se jeter derrière sa table pour éviter le premier coup.

Gryphus brandissait son grand couteau en proférant d'horribles menaces.

Cornélius prévit que s'il était hors de la portée de la main, il n'était pas hors de la portée de l'arme, l'arme lancée à distance pouvait traverser l'espace, et venir s'enfoncer dans sa poitrine; il ne perdit donc pas de temps, et du bâton qu'il avait précieusement conservé, il asséna un vigoureux coup sur le poignet qui tenait le couteau.

Le couteau tomba par terre, et Cornélius appuya son pied par dessus.

Puis, comme Gryphus paraissait vouloir s'acharner à une lutte que la douleur du coup de bâton et la honte d'avoir été désarmé deux fois auraient rendue impitoyable, Cornélius prit un grand parti.[1]

Il roua de coups [2] son geôlier avec un sang-froid des plus héroïques.

Gryphus ne tarda point à demander grâce.

Mais avant de demander grâce, il avait crié, et beaucoup; ses cris avaient été entendus et avaient mis en émoi tous les employés de la maison. Deux porte-clefs, un inspecteur et trois ou quatre gardes, parurent donc tout à coup et surprirent Cornélius le bâton à la main, le couteau sous le pied.

A l'aspect de tous ces témoins du méfait qu'il venait de commettre, Cornélius se sentit perdu sans ressource.

En effet, toutes les apparences étaient contre lui.

En un tour de main,[3] Cornélius fut désarmé, et Gryphus entouré, relevé, soutenu, put compter, en rugissant de colère, les meurtrissures qui enflaient ses épaules et son échine.

Procès-verbal fut dressé, séance tenante,[4] des violences exercées par le prisonnier sur son gardien.

Tandis qu'on instrumentait [5] contre Cornélius, les renseignements donnés par Gryphus rendant sa présence inutile, les deux porte-clefs l'avaient descendu gémissant, dans son appartement.

Pendant ce temps, les gardes qui s'étaient emparés de Cornélius s'occupaient à l'instruire charitablement des us et coutumes de Loewestein, qui consistaient à mettre à mort dans les douze heures quiconque se révoltait contre l'autorité du geôlier, Cornélius avait écouté avec la plus grande attention.

— Ah! ah! dit-il, dans les douze heures, dites-vous?

A ce moment des éperons sonnaient aux arêtes usées des marches.

Les gardes s'écartèrent pour laisser passer un officier.

Celui-ci entra dans la chambre de Cornélius au moment où le scribe de Loewestein verbalisait [1] encore.

— C'est ici le nº 11? demanda-t-il.

— Oui, capitaine, répondit un sous-officier.

— Alors c'est ici la chambre du prisonnier Cornélius van Baerle?

— Précisément, capitaine.

— Où est le prisonnier?

— Me voici, monsieur, répondit Cornélius en pâlissant un peu malgré tout son courage.

— Vous êtes M. Cornélius van Baerle? demanda-t-il, s'adressant cette fois au prisonnier lui-même.

— Oui, monsieur.

— Alors suivez-moi.

— Oh! oh! dit Cornélius, dont le cœur se soulevait, pressé par les premières angoisses de la mort, comme on va vite en besogne [2] à la forteresse de Loewestein, et les gardes qui m'avaient parlé de douze heures!

— Hein! qu'est-ce que je vous ai dit? fit le garde historien à l'oreille du patient.

— Un mensonge.

— Comment cela?

— Vous m'aviez promis douze heures.

— Ah! oui. Mais l'on vous envoie un aide de camp de Son Altesse, un de ses plus intimes même, M. van Deken. Vraiment! on ne fait pas pareil honneur à tout le monde.

— Allons, allons, fit Cornélius, en renflant sa poitrine avec la plus grande quantité d'air possible; allons, montrons

à ces gens-là qu'un bourgeois, filleul de Corneille de Witt, peut, sans faire la grimace,[1] regarder la mort en face.

Et il passa fièrement devant le greffier qui, interrompu dans ses fonctions, se hasarda de dire à l'officier:

— Mais, capitaine van Deken, le procès-verbal n'est pas encore terminé.

— Ce n'est point la peine de le finir, répondit l'officier.

— Bon! répliqua le scribe en serrant philosophiquement ses papiers et sa plume dans un portefeuille usé et crasseux.

Il était écrit, pensa le pauvre Cornélius, que je ne donnerais mon nom en ce monde ni à un enfant, ni à une fleur, ni à un livre.

Et il suivit l'officier le cœur résolu et la tête haute.

Arrivé sur l'esplanade, il chercha bravement des yeux les gardes ses exécuteurs, et vit en effet une douzaine de soldats rassemblés et causant, sans mousquets, chuchotant même entre eux plutôt qu'ils ne causaient, conduite qui parut à Cornélius indigne de la gravité qui préside d'ordinaire à de pareils événements.

Tout à coup Gryphus clopinant, chancelant, s'appuyant sur une béquille, apparut hors de sa geôle. Il avait allumé pour un dernier regard de haine tout le feu de ses vieux yeux gris de chat. Alors il se mit à vomir contre Cornélius un tel torrent d'abominables imprécations que Cornélius, s'adressant à l'officier:

— Monsieur, dit-il, je ne crois pas qu'il soit bien séant de me laisser ainsi insulter par cet homme, et cela surtout dans un pareil moment.

— Ecoutez donc,[2] dit l'officier en riant, il est bien naturel que ce brave homme vous en veuille, il paraît que vous l'avez roué de coups?

— Mais monsieur c'était à mon corps défendant.[1]

— Bah! dit le capitaine en faisant des épaules un geste éminemment philosophique; bah! laissez-le dire. Que vous importe, à présent?

Une sueur froide passa sur le front de Cornélius à cette réponse. Le malheureux comprit qu'il n'avait plus de ressources, qu'il n'avait plus d'amis, et se résigna. Puis, se retournant vers l'officier,

— Allons, monsieur, demanda-t-il, où vais-je?

L'officier lui montra un carrosse attelé de quatre chevaux, qui lui rappela fort le carrosse qui dans une circonstance pareille avait déjà frappé ses regards au Buytenhoff.

— Montez là dedans, dit-il.

La voiture roula.

— Ah! scélérat! ah! brigand! hurla Gryphus en montrant le poing à sa victime qui lui échappait. Et dire qu'il s'en va sans me rendre ma fille.

— Si l'on me conduit à Dordrecht, dit Cornélius, je verrai en passant devant ma maison si mes pauvres plates-bandes ont été bien ravagées.

XXX.

OÙ L'ON COMMENCE DE SE DOUTER A QUEL SUPPLICE ÉTAIT RÉSERVÉ CORNÉLIUS VAN BAERLE.

La voiture roula tout le jour. Elle laissa Dordrecht à gauche, traversa Rotterdam, atteignit Delft. A cinq heures du soir, on avait fait au moins vingt lieues.

On passa la nuit en voiture. Le lendemain, au point du jour, Cornélius se trouva au delà de Leyde, et trois heures après, il entrait à Harlem.

. . . .

Nous avons vu que Rosa et la tulipe, comme deux sœurs et comme deux orphelines, avaient été laissées, par le prince Guillaume d'Orange, chez le président van Systens.

Rosa ne reçut aucune nouvelle du stathouder avant le soir du jour où elle l'avait vu en face.

Vers le soir, un officier entra chez van Systens; il venait de la part de Son Altesse inviter Rosa à se rendre à la maison de ville.

Là, dans le grand cabinet des délibérations où elle fut introduite, elle trouva le prince qui écrivait une lettre.

Il l'acheva puis, se retournant vers Rosa et fixant sur elle son regard scrutateur et voilé en même temps:

— Voyons, ma fille, dit-il.

— Monseigneur, balbutia-t-elle.

— Vous avez un père à Loewestein?

— Oui, monseigneur.

— Vous ne l'aimez pas?

— Je ne l'aime pas, du moins, monseigneur, comme une fille devrait aimer.

— Et pour quelle raison n'aimez-vous point votre père?

— Mon père est méchant.

— De quelle façon se manifeste sa méchanceté?

— Mon père maltraite les prisonniers.

— Tous?

— Tous.

— Mais ne lui reprochez-vous pas de maltraiter particulièrement quelqu'un?

— Mon père maltraite particulièrement M. van Baerle, que j'aime, répondit-elle avec fierté.

— Depuis longtemps? demanda le prince.

— Depuis le jour où je l'ai vu.

— Et vous l'avez vu?

— Le lendemain du jour où furent si terriblement mis à mort M. le grand pensionnaire Jean et son frère Corneille.

Les lèvres du prince se serrèrent, son front se plissa, ses paupières se baissèrent de manière à cacher un instant ses yeux. Au bout d'un instant de silence, il reprit:

— Mais que vous sert-il d'aimer un homme destiné à vivre et à mourir en prison?

— Cela me servira, monseigneur, s'il vit et meurt en prison, à l'aider à vivre et à mourir.

— Et vous accepteriez cette position d'être la femme d'un prisonnier?

— Je serais la plus fière et la plus heureuse des créatures humaines étant la femme de M. van Baerle; mais . . .

— Mais quoi?

— Je n'ose dire, monseigneur.

— Il y a un sentiment d'espérance dans votre accent;[1] qu'espérez-vous? Espérez-vous en moi?

— Oui, monseigneur.

Le prince cacheta la lettre qu'il venait d'écrire et appela un de ses officiers.

— Monsieur van Deken, dit-il, portez à Loewestein le message que voici; vous lirez les ordres que je donne au gouverneur, et en ce qui vous regarde[2] vous les exécuterez.

L'officier salua, et sortit.

— Ma fille, poursuivit le prince, c'est dimanche la fête de la tulipe, et dimanche c'est après-demain. Faites-vous belle avec les cinq cents florins que voici; car je veux que ce jour-là soit une grande fête pour vous.

— Comment Votre Altesse veut-elle que je sois vêtue? murmura Rosa.

— Prenez le costume des épousées frisonnes, dit Guillaume, il vous siéra fort bien.[1]

XXXI.

HARLEM.

HARLEM, où nous sommes entrés il y a trois jours avec Rosa et où nous venons de rentrer à la suite du[2] prisonnier, est une jolie ville, qui s'enorgueillit à bon droit d'être une des plus ombragées de la Hollande.

Tandis que d'autres mettaient leur amour-propre à briller par les arsenaux et par les chantiers, par les magasins et par les bazars, Harlem mettait toute sa gloire à primer toutes les villes des Etats par ses beaux arbres touffus.

Harlem, voyant que Leyde sa voisine, et Amsterdam sa reine, prenaient, l'une, le chemin de devenir une ville de science, et l'autre celui de devenir une ville de commerce, Harlem avait voulu être une ville agricole ou plutôt horticole.

Harlem devint folle des fleurs, et, entre autres fleurs, des tulipes.

Harlem proposa des prix en l'honneur des tulipes, et nous arrivons ainsi, fort naturellement comme on voit, à parler de celui que la ville proposait, le 15 mai 1673, en l'honneur de la grande tulipe noire sans tache et sans défaut, qui devait rapporter cent mille florins à son inventeur.

Harlem s'était donc mise doublement en joie,[3] car elle avait à fêter une double solennité: la tulipe noire avait été découverte, puis le prince Guillaume d'Orange assistait à la cérémonie, en vrai Hollandais qu'il était.

La société horticole de Harlem s'étant montrée digne de sa réputation en donnant cent mille florins d'un oignon de tulipe, la ville n'avait pas voulu rester en arrière, et elle avait voté une somme pareille, qui avait été remise aux mains de ses notables pour fêter[1] ce prix national.

Le cortège était déjà en marche.

En tête des notables et du comité horticole, brillait M. van Systens, paré de ses plus riches habits, puis, l'on voyait, derrière ce comité, les corps savants de la ville, les magistrats, les militaires, les nobles, les rustres et, au centre du cortège pacifique, la tulipe noire, portée sur une civière couverte de velours blanc frangé d'or.

Il était convenu que le prince stathouder distribuerait certainement lui-même le prix de cent mille florins, ce qui intéressait tout le monde en général, et qu'il[2] prononcerait peut-être un discours, ce qui intéressait en particulier ses amis et ses ennemis.

Harlem tout entière s'était donc rangée le long de ses beaux arbres avec la résolution bien arrêtée de n'applaudir cette fois ni les conquérants de la guerre, ni ceux de la science, mais tout simplement ceux de la nature, qui venaient de la forcer à la production, jusqu' alors crue impossible, de la tulipe noire.

Tous les yeux cherchaient après l'héroïne de la fête, qui était la tulipe noire, le héros de la fête qui, tout naturellement, était l'auteur de cette tulipe.

Ce triomphateur rayonnant, enivré, ce héros du jour, c'est Isaac Boxtel, qui voit marcher en avant de lui, à sa droite, sur un coussin de velours, la tulipe noire, sa prétendue fille, à sa gauche, dans une vaste bourse, les cent mille florins en belle monnaie d'or reluisante.

Encore un quart d'heure au reste et le prince arrivera, le cortège fera halte, la tulipe étant placée sur son trône, le prince, qui cède le pas[1] à cette rivale dans l'adoration publique, prendra un vélin magnifiquement enluminé, sur lequel est écrit le nom de l'auteur, et il proclamera à haute et intelligible voix qu'il a été découvert une merveille ; que la Hollande, par l'intermédiaire de lui Boxtel, a forcé la nature à produire une fleur noire, et que cette fleur s'appellera désormais *Tulipa nigra Boxtellea.*

De temps en temps cependant Boxtel quitte pour un moment des yeux la tulipe et la bourse et regarde timidement dans la foule, car dans cette foule il redoute par-dessus tout d'apercevoir la pâle figure de la belle Frisonne.

Mais il n'aperçut point Rosa.

Il en résulta que sa joie ne fut pas troublée.

Le cortège s'arrêta au centre d'un rond-point dont les arbres magnifiques étaient décorés de guirlandes et d'inscriptions ; le cortège s'arrêta au son d'une musique bruyante, et les jeunes filles de Harlem parurent pour escorter la tulipe jusqu'au siège élevé qu'elle devait occuper sur l'estrade, à côté du fauteuil d'or de Son Altesse le stathouder.

Et la tulipe orgueilleuse, hissée sur son piédestal, domina bientôt l'assemblée, qui battit des mains et fit retentir les échos de Harlem d'un immense applaudissement.

XXXII.

UNE DERNIÈRE PRIÈRE.

En ce moment solennel et comme ces applaudissements se faisaient entendre, un carrosse arrivait, et suivait lentement son chemin à cause de la foule.

Ce carrosse, poudreux, fatigué, criant sur ses essieux, renfermait le malheureux van Baerle.

Cette foule, ce bruit, ce miroitement de toutes les splendeurs humaines et naturelles, éblouirent le prisonnier comme un éclair qui serait entré dans son cachot.

— Qu'est-ce cela, je vous prie, monsieur le lieutenant ? demanda-t-il à l'officier chargé de l'escorter.

— Comme vous pouvez le voir, monsieur, répliqua celui-ci, c'est une fête.

— Ah ! une fête ! dit Cornélius de ce ton lugubrement indifférent d'un homme à qui nulle joie de ce monde n'appartient plus.

Puis, après un instant de silence et comme la voiture avait roulé quelques pas,

— La fête patronale de Harlem ? demanda-t-il, car je vois bien des fleurs.

— C'est en effet une fête où les fleurs jouent le principal rôle, monsieur.

— Et de quelles fleurs célèbre-t-on la fête aujourd'hui, monsieur ?

— Celle des tulipes.

— Monsieur, demanda-t-il d'une voix tremblante, serait-ce donc aujourd'hui que l'on donne le prix ?

— Le prix de la tulipe noire, oui.

Les joues de Cornélius s'empourprèrent, un frisson courut par tout son corps, la sueur perla son front.

Puis, réfléchissant que, lui et sa tulipe absents, la fête avorterait sans doute faute d'une homme et d'une fleur à couronner :

— Hélas ! dit-il, tous ces braves gens seront aussi mal-
-eux que moi, car ils ne verront pas cette grande solen-

nité à laquelle ils sont conviés, ou du moins ils la verront incomplète.

— Que voulez-vous dire? monsieur.

— Je veux dire que jamais, dit Cornélius en se rejetant[1] au fond de la voiture, excepté par quelqu'un que je connais, la tulipe noire ne sera trouvée.

— Alors, monsieur, dit l'officier, ce quelqu'un que vous connaissez l'a trouvée; car ce que tout Harlem contemple en ce moment, c'est la fleur que vous regardez comme introuvable.

— La tulipe noire! s'écria van Baerle en jetant la moitié de son corps par la portière. Où cela? où cela?

— Là-bas, sur le trône, voyez-vous?

— Je vois!

— Allons, monsieur, dit l'officier, maintenant il faut partir.

— Oh! par pitié, par grâce,[2] monsieur, dit van Baerle, oh! ne m'emmenez pas! laissez-moi regarder encore! Comment, ce que je vois là-bas est la tulipe noire, bien noire . . . est-ce possible? oh! monsieur laissez-moi descendre laissez-moi la voir de près, je vous prie.

— Etes-vous fou, monsieur, le puis-je?

— Je vous en supplie.

— Mais vous oubliez que vous êtes prisonnier?

— Je suis prisonnier, il est vrai, mais je suis un homme d'honneur; et sur mon honneur, monsieur, je ne me sauverai pas; je ne tenterai pas de fuir; laissez-moi seulement regarder la fleur!

— Mais mes ordres, monsieur?

Et l'officier fit un nouveau mouvement pour ordonner au soldat de se remettre en route.

Cornélius l'arrêta encore.

— Oh ! soyez patient, soyez généreux. Ah ! vous ne savez pas, monsieur, ce que je souffre ; car enfin, si c'était ma tulipe à moi, si c'était celle que l'on a volée à Rosa ! Oh ! il faut que je sorte, monsieur, il faut que j'aille la voir, vous me tuerez après si vous voulez, mais je la verrai, je la verrai.

— Taisez-vous, malheureux, et rentrez vite dans votre carrosse, car voici l'escorte de Son Altesse le stathouder qui croise la vôtre, et si le prince remarquait un scandale, entendait un bruit, ce serait fait de[1] vous et de moi.

Van Baerle, encore plus effrayé pour son compagnon que pour lui-même, se rejeta dans le carrosse, mais il ne put y tenir une demi-minute, et les vingt premiers cavaliers étaient à peine passés qu'il se remit à la portière, en gesticulant et en suppliant le stathouder juste au moment où celui-ci passait.

Guillaume, impassible et simple[2] comme d'ordinaire, se rendait à la place pour accomplir son devoir de président. Il avait à la main son rouleau de vélin, qui était, dans cette journée de fête, devenu son bâton de commandement.

Voyant cet homme qui gesticulait et qui suppliait, reconnaissant aussi peut-être l'officier qui accompagnait cet homme, le prince stathouder donna l'ordre d'arrêter.

— Qu'est-ce cela ? demanda le prince à l'officier, qui, au premier ordre du stathouder, avait sauté en bas de la voiture, et qui s'approchait respectueusement de lui.

— Monseigneur, dit-il, c'est le prisonnier d'Etat que, par votre ordre, j'ai été chercher à Loewestein, et que je vous amène à Harlem, comme Votre Altesse l'a désiré.

— Que veut-il ?

— Il demande avec instance qu'on lui permette d'arrêter ...ant ici.

— Pour voir la tulipe noire, monseigneur, cria van Baerle, en joignant les mains, et après, quand je l'aurai vue, quand j'aurai su[1] ce que je dois savoir, je mourrai, s'il le faut, mais en mourant je bénirai Votre Altesse miséricordieuse.

C'était, en effet, un curieux spectacle que celui de ces deux hommes, chacun à la portière de son carrosse, entouré de leurs gardes; l'un tout-puissant, l'autre misérable; l'un près de monter sur son trône, l'autre se croyant près de monter sur son échafaud.

Guillaume avait regardé froidement Cornélius et entendu sa véhémente prière.

Alors, s'adressant à l'officier,

— Cet homme, dit-il, est le prisonnier rebelle qui a voulu tuer son geôlier à Loewestein?

Cornélius poussa un soupir et baissa la tête. Sa douce et honnête figure rougit et pâlit à la fois. Il n'essaya point de lutter, il n'essaya point de se défendre.

— Permettez au prisonnier de descendre, dit le stathouder, et qu'il aille voir la tulipe noire, bien digne[2] d'être vue au moins une fois.

— Oh! fit Cornélius près de s'évanouir de joie et chancelant sur le marche-pied du carrosse, oh! monseigneur!

Cette permission donnée, le prince continua sa route au milieu des acclamations les plus enthousiastes.

Il parvint bientôt à son estrade, et le canon tonna dans les profondeurs de l'horizon.

CONCLUSION.

Van Baerle, conduit par quatre gardes qui se frayaient un chemin dans la foule, perça obliquement vers la tulipe noire, que dévoraient ses regards de plus en plus rapprochés.

Il la vit à six pas, il la vit derrière les jeunes filles qui formaient une garde d'honneur à cette reine de noblesse et de pureté. Et cependant, plus il s'assurait par ses propres yeux de la perfection de la fleur, plus son cœur était déchiré. Il cherchait tout autour de lui pour adresser une question, une seule. Mais partout des visages inconnus; partout l'attention s'adressant au trône sur lequel venait de s'asseoir le stathouder.

Guillaume, qui attirait l'attention générale, se leva, promena un tranquille regard sur[1] la foule enivrée, et son œil perçant s'arrêta tour à tour sur les trois extrémités d'un triangle formé en face de lui par trois intérêts et par trois drames bien différents.

A l'un des angles, Boxtel, frémissant d'impatience et dévorant de toute son attention le prince, les florins, la tulipe noire et l'assemblée.

A l'autre, Cornélius haletant, muet, n'ayant de regard, de vie, de cœur, d'amour, que pour la tulipe noire, sa fille.

Enfin, au troisième, debout sur un gradin parmi les vierges de Harlem, une belle Frisonne vêtue de fine laine rouge brodée d'argent et couverte de dentelles tombant à flots de son casque d'or, Rosa enfin, qui s'appuyait, défaillante au bras d'un des officiers de Guillaume.

Le prince alors, voyant tous ses auditeurs disposés, déroula lentement le vélin, et, d'une voix calme, nette.

— Vous savez, dit-il, dans quel but vous avez été réunis ici. Un prix de cent mille florins a été promis à celui qui trouverait la tulipe noire. Cette merveille de la Hollande est là exposée à vos yeux; la tulipe noire a été trouvée, et cela dans toutes les conditions exigées par le programme de la Société horticole de Harlem. L'histoire de sa naissance et le nom de son auteur seront inscrits au livre d'honneur de la ville.

Faites approcher la personne qui est propriétaire de la tulipe noire.

Et en prononçant ces paroles, le prince, pour juger de l'effet qu'elles produiraient, promena son clair regard sur les trois extrémités du triangle.

Il vit Boxtel s'élancer de son gradin.

Il vit Cornélius faire un mouvement involontaire.

Il vit enfin l'officier chargé de veiller sur Rosa la conduire, ou plutôt la pousser devant son trône.

Un double cri partit à la fois à la droite et à la gauche du prince.

Boxtel foudroyé, Cornélius éperdu,[1] avaient tous deux crié: Rosa! Rosa!

— Cette tulipe est bien à vous, n'est-ce pas, jeune fille? dit le prince.

— Oui, monseigneur! balbutia Rosa, qu'un murmure universel venait de saluer en sa touchante beauté.

— Oh! murmura Cornélius, elle mentait donc, lorsqu'elle disait qu'on lui avait volé cette fleur. Oh! voilà donc pourquoi elle avait quitté Loewestein! oh! oublié, trahi, par elle, par elle que je croyais ma meilleure amie!

— Oh! gémit Boxtel de son côté, je suis perdu.

— Cette tulipe, poursuivit le prince, portera donc le nom

de son inventeur, et sera inscrite au Catalogue des fleurs sous le titre de *Tulipa nigra Rosa Barlænsis*, à cause du nom de van Baerle, qui sera désormais le nom de femme de cette jeune fille.

Et en même temps, Guillaume prit la main de Rosa et la mit dans la main d'un homme qui venait de s'élancer, pâle, étourdi, écrasé de joie, au pied du trône, en saluant tour à tour son prince, sa fiancée et Dieu qui, du fond du ciel azuré, regardait en souriant le spectacle de deux cœurs heureux.

En même temps aussi tombait aux pieds du président van Systens un autre homme frappé d'une émotion bien différente.

Boxtel, anéanti sous la ruine de ses espérances, venait de s'évanouir.

On le releva, on interrogea[1] son pouls et son cœur; il était mort.

Cornélius recula épouvanté: dans son voleur, dans son faux Jacob, il venait de reconnaître le vrai Isaac Boxtel, son voisin, que, dans la pureté de son âme, il n'avait jamais soupçonné un seul instant d'une si méchante action.

Puis, au son des trompettes, la procession reprit sa marche sans qu'il y eût rien de changé dans son cérémonial, sinon que Boxtel était mort et que Cornélius et Rosa, triomphants, marchaient côte à côte et la main de l'un dans la main de l'autre.

Quand on fut rentré à l'hôtel de ville, le prince montrant du doigt à Cornélius la bourse aux cent mille florins d'or:

— On ne sait trop,[2] dit-il, par qui est gagné cet argent, si c'est par vous ou si c'est par Rosa; car si vous avez trouvé

la tulipe noire, elle l'a élevée et fait fleurir; aussi ne l'offrira-t-elle pas comme dot, ce serait injuste.

D'ailleurs, c'est le don de la ville de Harlem à la tulipe.

Cornélius attendait pour savoir où voulait en venir[1] le prince. Celui-ci continua:

—Je donne à Rosa cent mille florins, qu'elle aura bien gagnés et qu'elle pourra vous offrir; ils sont le prix de son amour, de son courage et de son honnêteté.

Quant à vous, monsieur, grâce à Rosa encore, qui a apporté la preuve de votre innocence, et en disant ces mots, le prince tendit à Cornélius le fameux feuillet de la Bible sur lequel était écrite la lettre de Corneille de Witt, et qui avait servi à envelopper le troisième caïeu; quant à vous, l'on s'est aperçu que vous aviez été emprisonné pour un crime que vous n'aviez pas commis.

C'est vous dire, non-seulement que vous êtes libre, mais encore que les biens d'un homme innocent ne peuvent être confisqués.

Vos biens vous sont donc rendus.

Monsieur van Baerle, vous êtes le filleul de M. Corneille de Witt et l'ami de M. Jean. Restez digne du nom que vous a confié l'un sur les fonts du baptême,[2] et de l'amitié que l'autre vous avait vouée. Conservez la tradition de leurs mérites à tous deux,[3] car ces MM. de Witt, mal jugés, mal punis, dans un moment d'erreur populaire, étaient deux grands citoyens dont la Hollande est fière aujourd'hui.

Le prince, après ces deux mots qu'il prononça d'une voix émue, contre son habitude, donna ses deux mains à baiser aux deux époux, qui s'agenouillèrent à ses côtés.

Puis, poussant un soupir:

—Hélas! dit-il, vous êtes bien heureux vous, qui peut-

être rêvant la vraie gloire de la Hollande et surtout son vrai bonheur, ne cherchez à lui conquérir que de nouvelles couleurs de tulipes.

Puis il remonta dans son carrosse et partit.

De son côté, Cornélius, le même jour, partit pour Dordrecht avec Rosa.

Ceux qui, grâce à l'exposé que nous avons fait, connaissent le caractère du vieux Gryphus, comprendront qu'il se réconcilia difficilement avec son gendre.

Devenu gardien de tulipes, après avoir été geôlier d'hommes, il fut le plus rude geôlier de fleurs qu'on eût encore rencontré dans les Flandres. Aussi fallait-il le voir, surveillant les papillons dangereux, tuant les mulots et chassant les abeilles trop affamées.

Rosa, de plus en plus belle, devint de plus en plus savante, et au bout de deux ans de mariage, elle savait si bien lire et écrire, qu'elle put se charger seule de l'éducation de ses deux enfants.

Van Baerle resta fidèle à Rosa comme à ses tulipes; toute sa vie, il s'occupa du bonheur de sa femme et de la culture des fleurs, culture, grâce à laquelle il trouva un grand nombre de variétés qui sont inscrites au catalogue hollandais.

Les deux principaux ornements de son salon étaient dans deux grands cadres d'or, ces deux feuillets de la Bible de Corneille de Witt; sur l'un, on se le rappelle, son parrain lui avait écrit de brûler la correspondance du marquis de Louvois.

Sur l'autre, il avait légué à Rosa le caïeu de la tulipe noire, à la condition qu'avec sa dot de cent mille florins

elle épouserait un beau garçon de vingt-six à vingt-huit ans, qui l'aimerait et qu'elle aimerait.

Condition qui avait été scrupuleusement remplie, quoique Cornélius ne fût point mort, et justement parce qu'il n'était point mort.

Enfin, pour combattre les envieux à venir, dont la Providence n'aurait peut-être pas eu le loisir de le débarrasser comme elle avait fait de mynheer Isaac Boxtel, il écrivit au-dessus de sa porte ce vers de Grotius:[1]

« On a quelquefois assez souffert pour avoir le droit de ne jamais dire: *Je suis trop heureux.*»

NOTES.

I.

Page 1. — 1. **la Haye,** *the Hague*, the capital city of Holland.

2. **artères,** *streets;* lit., "arteries."

3. **Corneille de Witt** (1623–1672) and his brother Jean (1625–1672) were both opponents of the House of Orange. Jean was elected Grand Pensionary in 1653.

4. **pensionnaire.** The Grand Pensionary, an officer of the Dutch Republic, initiated bills, collected votes, drew up reports, and had also charge of diplomatic relations with other nations. He was elected for five years, and could be re-elected.

5. **Dordrecht,** a city of Southern Holland, is situated on the Meuse River.

6. **états,** *the legislative assembly.*

7. **stathoudérat,** *Stadtholdership* was the office of the chief-magistrate in the Dutch Republic.

8. **à tout jamais,** *forever.*

Page 2. — 1. **Guillaume d'Orange,** who was made Stadtholder of Holland in 1672, became King of England in 1689. He died in 1702.

2. **dont,** *whose;* in translating, connect with *l'ascendant moral.*

3. **Louis XIV.,** the greatest of French kings, was born in 1638. His reign, the longest known in history, lasted from 1643 to 1715.

4. **qui l'avait emporté sur,** *that had proven stronger than.*

Page 3. — 1. **orangiste,** the name given to the partisans of Guillaume.

2. **Ce n'était point là ce qu'il fallait,** *that was not what . . . wanted; là* emphasizes *ce.*

3. **il se trouve là,** *there is found at hand;* the reflexive is often best rendered by the passive.

4. **à sa portée,** *at hand, within reach.*

Page 4. — 1. **procureur fiscal,** *public prosecutor.*

2. **torture préparatoire**; the preparatory or ordinary torture was the infliction of a comparatively mild pain upon an accused person to induce confession of guilt.

3. **n'en . . . pas moins,** *en* (untranslated) refers to preceding paragraphs, *none the less* (for these considerations).

Page 5. — 1. **que,** introduces the logical subject. It should be omitted in translating, and the following words should be translated as the subject of *était.*

2. **mise en accusation,** *indictment.*

3. **tenaient à,** *were bent on.*

4. **doubler,** *to fill;* lit., "to double."

5. **nous voulons parler de,** *we have in mind;* cf. with *nous voulons dire, we mean.*

6. **promené,** freely, *glorified.*

Page 6. — 1. **en était à,** *had gone as far as. En* (untranslated) refers to the blind anger of the people just mentioned.

2. **Schweningen,** a Dutch seaport, now a fashionable summer resort.

3, 4. **du . . . le,** note the disdainful meaning conveyed by the use of the definite article.

5. **de courir plus fort,** *ran faster;* note the so-called historical infinitive. Cf. La Fontaine, *Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir.*

Page 7. — 1. **de compte à demi,** *in co-operation* ("strictly on equal terms of responsibility").

2. **figures maussades,** *sullen faces;* an allusion to Guillaume's stern appearance.

3. **tant que,** *as long as.*

4. **d'aller au-devant de,** *to meet.*

Page 8. — 1. **l'avant-cour,** *front-yard, court.*

2. **espèce d'ours,** *a rough man;* lit., "a kind of a bear."

3. **Frison-ne,** an inhabitant of Friesland, a province of Holland.

II.

Page 9. — 1. **fiscal**; cf. page 4, note 1.

2. **avaient bien voulu,** *had been so kind as to . . .*

3. **si menaçant que,** *however threatening.*

Page 10. — 1. **je vous en réponds,** *I assure you.*

Page 11. — 1. **fit,** *said.*

2. **j'ai pris par,** *I came through ;* lit., *pris* from *prendre,* "to take."

3. **en politique et en mer,** note different idiomatic meaning of *en ; in* and *at.*

Page 12. — 1. **Rees, d'Orsay, Vesel, Rheinberg,** are towns of Rhenish Prussia, near which Louis XIV. conquered the Dutch.

2. **le passage du Rhin,** the crossing of the Rhine by the armies of Louis XIV. near Wesel in 1672.

3. **Louvois** (1639–1691) was Louis XIV.'s minister of war.

Page 13. — 1. **bien au contraire,** *quite the contrary.*

2. **qu'importe ce qu'il soit !** *no matter what he is.*

Page 14. — 1. **Nous morts,** *when we are dead ;* note absolute construction.

Page 15. — 1. **Allons donc !** here, *no indeed.*

2. **chassait,** *forced.*

III.

Page 16. — 1. **maison de ville,** *City Hall.*

Page 17. — 1. **Hoogstraet,** the square on which the City Hall was situated.

Page 18. — 1. **mais,** *why.*

2. **brave homme . . . homme brave ;** note the difference of meaning in the adjective when placed before or after the noun.

3. **vis-à-vis,** *in speaking.*

Page 19. — 1. **forcer,** *drive back.*

Page 20. — 1. **me voilà fixé,** *I have made up my mind, it is quite settled ;* lit., "I am now fixed."

Page 21. — 1. **que l'on dégage le poitrail,** *draw back from the breast.* Note the use of indefinite pronoun *on,* also subjunctive to give an order.

2. **se garde,** *should be retained.*

Page 24. — 1. **la place,** *the open space in front of.*

IV.

Page 25. — 1. **il en veut décidément beaucoup aux,** *he is indeed very angry with.*

2. **tenez,** *look.*

Page 25. — 3. **à pleines mains,** *with a strong hold.*

Page 26. — 1. **d'une façon ou de l'autre,** *anyway.*

Page 27. — 1. **il y a,** *the matter is.*

2. **encors peu sûrs de,** *still uncertain about.*

Page 28. — 1. **Dame,** an affirmative expletive; trans., *to be sure.*

2. **tenait à ce que**; cf. page 5, note 3.

3. **messieurs,** *the aldermen.*

Page 29. — 1. **quelques instances que lui fît,** *no matter how strongly insisted.*

Page 30. — 1. **le dernier degré du marchepied,** *the lower part of the carriage step.*

2. **se voila,** *grew dim;* lit., "veiled itself." Note use of singular.

3. **il ne fait pas bon,** *it is dangerous;* lit., "it is not good."

4. **dussé-je = s'il fallait que je dusse,** *though I should have to.*

Page 31. — 1. **lâchant la détente,** *pulling the trigger.*

2. **ne partit point,** *did not go off.*

3. **canon,** *barrel.*

Page 32. — 1. **piquant des deux,** *spurring his horse on both sides.*

V.

Page 33. — 1. **mettaient en pièces,** *were tearing to pieces.*

2. **au déclin,** *on the slope.*

Page 34. — 1. **dans le commerce des Indes,** *in the trade with India.*

2. **florin,** a Dutch coin worth about 40 cents.

Page 35. — 1. **à sa façon,** *according to his own taste;* lit., "in his own fashion."

2. **piqua toute l'entomologie,** *collected all the insects;* lit., "pinned down the whole entomology."

3. **Mons,** a city of Belgium in the province of Hainaut.

4. **Alexandrie,** Alexandria, a city of Egypt on the Mediterranean, was founded by Alexander the Great in 331 B.C.

5. **ébrécha,** *commenced to spend;* lit., "knocked bits off from."

Page 36. — 1. **avait soulevé,** *had stirred up.*

2. **voulût du mal**; cf. page 25, note 1.

3. **porte à porte avec lui,** *next door to him.*

4. **à force de,** *by dint of.*

5. **couches,** *hot-beds.*

Page 37. — 1. **châssis,** compare with preceding note.

2. **recherchés,** *sought after.*

3. **avait fait son chemin,** *had met with success.*

4. **fit élever d'un étage certain bâtiment,** *had another story put on a building.* Connect with *celui-ci.*

5. **que**; see page 5, note 1.

Page 38. — 1. **Il sut donc presque gré,** *he was therefore almost thankful.*

2. **mur mitoyen,** *party-wall.*

Page 39. — 1. **en grand,** *on a large scale.*

2. **à en étouffer de rage,** *enough to make one die of anger;* lit., "to smother one with anger."

VI.

Page 40. — 1. **ruminant,** *thinking over, pondering.*

2. **comme on peut le penser,** this construction with *on* is often best rendered by the passive: here, freely, *as may easily be imagined.*

3. **fit parler de lui,** *became famous;* lit., "made himself talked about."

4. **à tout jamais**; see page 1, note 8.

5. **sujets,** here, *tulips;* lit., "subjects."

6. **Rubens,** famous for his *Madonna,* and who probably painted more paintings than any other artist, was born in Antwerp in 1577, and died in 1640.

Page 41. — 1. **les mariages de couleurs,** *the blending of colors.*

2. **éventail,** *screen.*

3. **n'allaient point,** *could help.*

4. **tant,** construe with *de rapides progrès.*

5. **au fond,** *at heart.*

6. **lui tenait au cœur,** *was lying heavily upon his mind.*

Page 42. — 1. **en vint à,** *came to; en* refers to preceding sentence.

2. **planches,** *beds.*

3. **informerait,** *would investigate;* note that this form, instead of the reflexive, is usually used only in legal parlance.

4. **la plate-bande maîtresse,** *the main tulip-bed.*

Page 43. — 1. **lui tenait chaud,** *kept him warm.*

Page 44. — 1. **au nombre**; note the use of *à* on account of the explanatory phrase introduced by the preposition *de.*

Page 45. — 1. **en tenant van Baerle dans son télescope,** *directing his telescope towards van Baerle.*

VII.

Page 45. — 2. **après avoir fait les affaires de sa famille,** *after having attended to the affairs of his own family.*

Page 46. — 1. **goûtait,** *was eating lunch.*

2. **sanctum sanctorum,** that part of the temple of Jerusalem where the ark was kept, — *Holy of Holies.*

3. **Delphes**; Delphi, a Greek city where there was a famous temple dedicated to Apollo.

Page 48. — 1. **bien autrement,** *much more.*

2. **n'y eût pas tenu,** *could not have resisted it.*

3. **le paquet dans le tiroir,** note absolute construction; cf., page 14, note 1.

4. **à son filleul,** connect with *eût laissé.*

Page 49. — 1. **sur un mot de lui,** *on a written order.*

Page 51. — 1. **au bout du compte,** *after all;* lit., "at the end of the account."

2. **de confiance,** *trusted.*

3. **forçant la consigne,** *in spite of orders to the contrary;* lit., "breaking the order."

Page 52. — 1. **Il y a**; see page 27, note 1.

2. **c'est bon,** *all right.*

Page 53. — 1. **Que veut dire cela?** *what does that mean?*

Page 54. — 1. **N'importe,** *no matter.*

Page 55. — 1. **ne faites pas l'étonné,** *do not pretend to be surprised.*

2. **est fixé,** *has made his mind up;* cf. page 20, note 1.

Page 56. — 1. **mit . . . à découvert,** *brought to light.*

2. **cires,** *seals;* lit., "wax."

3. **ne faites pas . . . l'ignorant**; cf. with *ne faites pas l'étonné,* page 55, note 1.

4. **Cela ne me regarde point,** *that does not concern me.*

5. **perdait connaissance,** *was losing consciousness.*

6. **chaise,** *carriage.*

7. **au grand galop,** *at full speed.*

VIII.

Page 57. — 1. **à part lui,** *to himself.*

2. **Si . . . que**; cf. page 9, note 3.

Page 58. — 1. **enjamberait,** *would climb over.*

2. **dressa,** *wrote down.*

3. **jeta . . . à la poste,** *mailed.*

4. **en digne Hollandais,** *as befits a Dutchman.*

Page 59. — 1. **en bas du,** *down from, out of.*

Page 60. — 1. **sens dessus dessous,** *topsy-turvy.*

2. **à une ligne près,** *almost to a dot.*

Page 61. — 1. **Il faillit,** *he came near.*

2. **de chez Cornélius chez lui,** *from Cornelius' house to his own.*

3. **Il ne s'agissait que de,** *he only had.*

4. **était bien l'affaire de,** *was what was wanted by;* lit., "was indeed the affair of."

Page 62. — 1. **il eut beau,** *he vainly.* Translate the following infinitives by past tense.

2. **jardin des plantes,** *botanical garden.*

IX.

Page 63. — 1. **lettre d'écrou,** *warrant.*

Page 64. — 1. **le matin même,** *on the very morning.*

2. **niche,** *a hollow place.*

3. **gémir,** *creak.*

4. **prenait son jour,** *opened;* lit., "took its light."

Page 65. — 1. **promena,** *cast.*

2. **découpant,** *outlining, casting.*

Page 66. — 1. **voilà où l'on arrive,** *that is what one comes to.*

X.

Page 67. — 1. **de se retenir,** *to keep his balance.*

2. **portant à faux,** *not striking the floor squarely.*

3. **à son endroit,** *towards him.*

Page 69. — 1. **sur le carreau,** *on the floor;* lit., "on the square flag-stone."

2. **état,** *profession, business.*

3. **clavette,** *a narrow piece of board.*

Page 70. — 1. **ne vous attend,** *is in store for you.*

2. **par le temps qui court,** *nowadays;* lit., "in the time going."

Page 71. — 1. **Si fait,** *yes, indeed.*

Page 72. — 1. **de s'échauffer le sang,** *to get excited;* lit., "to get one's blood heated."

2. **tout bas,** *in a low tone.*

3. **la belle,** *my pretty one.* Note sarcastic meaning.

XI.

Page 73. — 1. **à l'endroit de,** *about*; cf. page 67, note 3.

Page 74. — **se soutenir,** *be maintained*; cf. page 3, note 3.

Page 75. — 1. **qui faisait le corps du délit,** *that proved his guilt.*

2. **la voici,** *is this.*

Page 76. — 1. **allèrent aux opinions,** *consulted together.*

2. **MM.** = *Messieurs.*

Page 77. — 1. **casque d'or,** a kind of head-dress made of a gold band and lace.

2. **en haut,** *from above.*

3. **en bas,** *from below.*

Page 82. — 1. **mourante,** *weak, nearly fainting.*

Page 83. — 1. **reliques,** *remains.*

XII.

Page 84. — 1. **l'affaire d'un coup d'épée,** *nothing but a sword-cut.*

2. **quoiqu'il en eût,** *although it had cost him dearly.*

Page 85. — 1. **fit;** see page 11, note 1.

2. **quelque peu,** *somewhat.*

3. **comme il convient à,** *as befits;* cf. page 58, note 4.

4. **à force de;** see page 36, note 4.

Page 86. — 1. **avait espéré,** supply *voir* "to see" after *espéré*.

2. **en faisant jouer,** *in moving;* lit., "in making play."

3. **nous autres Français,** omit *autres* in translation; its presence may be indicated by emphasizing "we."

4. **qu'il avait bien manqué de**; cf. with *faillit*, page 61, note 1.

XIII.

Page 87. — 1. **quelque peu**; see page 85, note 2.

2. **avait si bien joué,** *had so well used.*

3. **une borne de la fontaine,** *one of the stones around the fountain.*

4. **tenait du,** *was of the nature of the.*

Page 88. — 1. **une expulsion,** note emphatic meaning given to expulsion by the use of *une*.

2. **il était revenu à la charge,** *he had made a new attempt;* lit., "he had come again on the charge."

3. **coiffure,** *head-dress;* cf. page 77, note 1.

4. **Sur ces entrefaites,** *while all this was going on.*

5. **moins,** *excepting.*

6. **du futur mort,** *of the condemned man.*

Page 89. — 1. **lui eut passé sur le dos,** *had trodden on him.*

XIV.

Page 90. — 1. **de faire passer,** *to send.*

2. **à vide,** *without the note;* lit., "empty."

Page 91. — 1. **Elle se prit de bonne amitié,** *she took a fancy.*

Page 92. — 1. **accents,** *tone of voice.*

2. **colla sa figure,** *brought her face very near;* lit., "glued."

XV.

Page 94. — 1. **tiens,** *why.*

2. **comme on se rencontre,** *how people happen to meet.*

3. **va à merveille,** *is entirely well;* lit., "goes marvellously."

Page 95. — 1. **Il faisait encore assez jour,** *there was yet enough daylight.*

Page 96. — 1. **je leur tordrai le cou,** *I will kill them;* lit., "I will twist their necks."

2. **dès le lendemain,** *the very next morning.*

3. **donna un double tour à la serrure,** *double locked the door;* lit., "gave a double turn (of the key) at the lock."

4. **de fond en comble,** *completely;* lit., "from top to bottom."

XVI.

Page 99. — 1. **sous la main,** *at hand;* cf. page 3, note 4.

Page 100. — 1. **du premier coup,** *at once;* lit., "from the first stroke."

2. **Vous avez bien,** *you must have.*

Page 101. — 1. **Wahal,** a southern branch of the Rhine that flows through a part of Holland.

2. **afin que j'en juge,** *in order that I may examine it.*

3. **Soyez tranquille,** freely, *I will do it.*

4. **Je tirerai parti de tout,** *I shall turn everything to account.*

Page 102. — 1. **un grand mois,** *a whole month.*

Page 103. — 1. **un fonds propice,** *a suitable receptacle.*

2. **y,** refers to *dire.*

Page 104. — 1. **à quoi bon,** *what good would it do us?*

XVII.

Page 105. — 1. **ne reculait pas devant un écot,** *did not shrink from paying his share.*

2. **s'est affolé,** *has become extremely fond.*

Page 106. — 1. **il ne se recommande plus de vous,** *he no longer speaks of you.*

Page 107. — 1. **d'autant mieux,** *so much the more so.*

2. **comment se porte votre tulipe, à vous,** *how is your tulip doing;* note the emphatic use of *à vous.*

Page 108. — 1. **s'est fondu de joie,** *was overcome with joy;* lit., "melted."

2. **n'allez point vous faire aider par personne,** *do not have any one help you.*

3. **qui le tiennent au sec sans le charger,** *that keep it dry without crushing it.*

Page 109. — 1. **marquant,** *important.*

2. **manège,** *trick.*

Page 110. — 1. **je vous y prends,** *now, I have caught you.*

Page 111. — 1. **MM.**; see page 76, note 2.

2. **mis en bouillie,** *crushed, ground to a pulp.*

Page 112. — 1. **mêlez-vous de ce qui vous regarde,** *mind your own business.*

2. **Elles vous valent et vous les valez,** *they are worth as much as you are, you are worth as much as they are;* i.e., neither is good for anything.

XVIII.

Page 113. — 1. **que de mal,** *how much trouble.*

Page 114. — 1. **contre-poids,** *consolation;* lit., "counterweight."

2. **Comment cela s'est-il fait,** *how did that come about.*

Page 115. — 1. **que vous portiez,** *that you took.*

Page 116. — 1. **le beau malheur,** *what a misfortune.* Note ironical meaning of sentence.

Page 118. — 1. **faites semblant,** *pretend.*

Page 120. — 1. **se serrer,** *grow heavy.*

XIX.

Page 121. — 1. **elle,** note the emphatic use of pronoun.

2. **était à ce point de,** *had reached that degree in.*

Page 122. — 1. **qu'arrivé au,** *until the.*

Page 123. — 1. **se tenait,** *remained.*

2. **il eût bien voulu,** *he was anxious.*

Page 124. — 1. **Ça va bien,** *I am well.*

2. **au nez de,** *in the face of;* lit., "at the nose of."

3. **en** is equivalent here to "in the course of events;" it indicates a continued action from the past to the present.

4. **point,** *time.*

5. **le** refers to *jour.*

Page 125. — 1. **allait laisser passer,** *should let go by.*

2. **de quoi,** *enough.*

Page 125. — 3. **le boire et le manger,** *appetite.* Note use of infinitive instead of present participle in English.

XX.

Page 127. — 1. **aux prises,** *struggling.*

Page 128. — 1. **du moment où,** *since.*

2. **ce semblant d'opération achevé,** *after finishing that pretended work.*

3. **à pas de loup,** *on tip-toe;* lit., "with a wolf's tread;" i.e., silently.

Page 129. — 1. **manège,** *thing;* cf. page 109, note 2.

2. **force,** *breaks open.*

XXI.

Page 131. — 1. **comme d'habitude,** *as usual.*

2. **tulipe,** we use the plural in our idiom.

3. **Semiramis,** the queen of Assyria, lived in the thirteenth century, B.C. She is said to have built the hanging gardens of Babylon.

4. **Cléopâtre,** Queen of Egypt, was born in 63, and died in 30 B.C.

5. **Elizabeth,** the daughter of Henry VIII. and Anne Boleyn, ascended the throne in 1558, and died in 1603.

6. **Ann of Austria,** the wife of Louis XIII. and mother of Louis XIV., was declared sole regent of the kingdom during the latter's minority; i.e., 1643 to 1661. She was born in 1604, and died in 1666.

7. **sous peine,** *under penalty.*

8. **au souvenir,** supply *données* before *au souvenir.*

Page 132. — 1. **levé,** *sprouted.*

2. **tout à son aise,** *as much as he pleased.*

3. **nouée,** *budded.*

Page 133. — 1. **gonfle ses flancs,** *is growing large;* lit., "swells its sides."

Page 134. — 1. **en**; cf. page 4, note 3.

2. **Dame**; see page 28, note 1.

Page 135. — 1. **voilà,** *that is settled.*

2. **Voilà dix heures,** *it is now ten o'clock.*

XXII.

Page 137. — 1. **le procès-verbal dressé par lui,** *the authentic report written by him.* Again notice absolute construction.

2. **dit,** *done.*

Page 139. — 1. **C'est cela,** *that is it.*

XXIII.

Page 141. — 1. **l'avait fait . . . à Boxtel,** in translating make *l'* object of *découvrir* and *deviner*, and put Boxtel before the two infinitives. *l'* refers to *existence.*

2. **n'en était rien moins que sûr,** *was not at all sure of it.*

Page 142. — 1. **à grande eau,** *with plenty of water.*

Page 143. — 1. **bien autrement**; see page 48, note 1.

2. **à double tour**; see page 96, note 3.

XXIV.

Page 147. — 1. **voilà ce qui me passe,** *that is what is beyond me; what I can't understand.*

2. **comment cela se fait-il,** *how did that happen.*

3. **ou en ait fait faire une fausse,** *or had a false one made.*

Page 149. — 1. **peu soucieux des éclats de sa voix,** *unmindful of the loudness of his voice.*

Page 150. — 1. **S. A.** = *son altesse, His Highness.*

2. **une seconde édition du Buytenhoff,** refers to Chap. XII., page 84.

3. **Ça qu'on descende,** *now, go down-stairs;* cf. page 21, note 1.

XXV.

Page 152. — 1. **allongeant le pas,** *walking briskly;* lit., "lengthening his step."

Page 153. — 1. **de la part de,** *in the name of.*

2. **Tulipa nigra,** Latin for *black tulip.*

Page 155. — 1. **une hardie commère,** *a bold, free-spoken girl.*

Page 156. — 1. **devant le roi Salomon**; see Kings iii. 16 and following.

XXVI.

Page 156. — 2. **avait été mis au courant,** *had been made acquainted with the events.*

Page 157. — 1. **ce cas échéant,** *in such a case;* lit., "the case occurring."

Page 158. — 1. **courait déjà,** *was already known in.*

2. **dont il avait, dans son esprit, fait une folle,** *whom he had judged to be crazy.*

3. **me faire rendre justice,** *have justice done to me.*

4. **amour-propre de,** *pride as the.*

5. **la belle avance,** *what would be the use;* cf. page 104, note 1.

Page 161. — 1. **prendre le pas sur,** *to walk ahead of.*

Page 163. — 1. **enfant,** *girl.* Note use of article instead of possessive.

Page 165. — 1. **ne connaissent pas des,** *have nothing to do with;* lit., "do not take cognizance of."

2. **ne laissait pas de faire son effet,** *nevertheless made its impression.*

XXVII.

Page 166. — 1. **lui-même,** *he himself.*

Page 167. — 1. **A cette vue,** *on seeing her.*

Page 169. — 1. **comme eût fait sans voir,** *as . . . would have done blindly.*

2. **j'y ai fait connaissance,** *I there became acquainted.*

3. **pour faire prendre le change sur,** *to deceive people about;* a hunting term, "to put on the wrong scent."

Page 171. — 1. **ne sont point du ressort,** *are not the province;* cf. page 165, note 1.

2. **Que sont devenus,** *what became of.*

3. **avorté,** *failed.*

Page 172. — 1. **moi,** *I will.*

2. **démaillottant,** *unwrapping.*

XXVIII.

Page 174. — 1. **le parti bien arrêté,** *the well-settled decision.*

2. **dans ce moment même,** *just at this moment.*

Page 175. — 1. **le bon moyen pour te réduire,** *the best way to subdue you.*

2. **altéré,** *angry.*

3. **Diable** expresses here both surprise and cold resolution.

4. **fit le moulinet avec son bâton,** *twirled his stick about.*

Page 176. — 1. **là,** *that.*

2. **portera la main,** *will strike.*

3. **l'Evangile**; see Matthew xxvi. 52.

Page 177. — 1. **A la bonne heure,** *well and good;* cf. with *de bonne heure, early.*

2. **le plus piteux ordinaire,** *the poorest fare.*

3. **dis-la donc alors,** *say it quickly now.* Note emphatic use of *donc* and *alors.*

4. **brigand,** *you rascal, you.*

5. **devant le monde,** *publicly.*

6. **je n'y vois pas d'inconvénient,** *I have no objection to avow it.*

Page 178. — 1. **si robuste qu'il soit**; see page 9, note 3.

2. **ont renoncé,** *have given up.*

Page 179. — 1. **assez,** *pretty well.*

XXIX.

Page 179. — 2. **chez,** *in.*

Page 180. — 1. **avec,** *with it.*

2. **Je tuerai bien,** *I can also kill.*

Page 181. — 1. **un grand parti,** *a strong resolution.*

2. **Il roua de coups,** *he unmercifully beat.*

3. **En un tour de main,** *in a second.*

4. **séance tenante,** *on the spot;* lit., "while holding session."

5. **on instrumentait,** *they were writing the facts down.*

Page 182. — 1. **verbalisait**; compare with preceding note.

2. **comme on va vite en besogne,** *what quick work they do.*

Page 183. — 1. **sans faire la grimace,** *without flinching.*

2. **écoutez donc,** *but;* lit., "listen now."

Page 184. — 1. **à mon corps défendant,** *in self-defence, reluctant'*

XXX.

Page 186. — 1. **accent,** *tone of voice.*

2. **en ce qui vous regarde,** *as far as you are concerned.*

Page 187. — 1. **Il vous siéra fort bien,** *it will be very becoming to you.*

XXXI.

Page 187. — 2. **à la suite du,** *after, following the.*

3. **s'était donc mise . . . en joie,** *was therefore celebrating.*

Page 188. — 1. **pour fêter,** *to pay expenses for the celebration.*

2. **et qu'il,** connect with *il était convenu.*

Page 189. — 1. **cède le pas,** *gives precedence.*

XXXII.

Page 191. — 1. **en se rejetant,** *throwing himself back.*

2. **par pitié, par grâce,** *for pity's sake, for mercy's sake.*

Page 192. — 1. **ce serait fait de,** *it would be all over with.*

2. **simple,** *unpretending.*

Page 193. — 1. **j'aurai su,** *I know.* Note use of future perfect.

2. **bien digne,** *worthy indeed.*

Page 194. — 1. **promena un tranquille regard sur,** *cast a quiet glance upon.*

Page 195. — 1. **éperdu,** *deeply moved.*

Page 196. — 1. **interrogea,** *felt.*

2. **On ne sait trop,** *it is not exactly known.*

Page 197. — 1. **où voulait en venir le prince,** *what the prince meant;* lit., "where he wished to come to;" *en*, untranslatable, refers to facts stated in preceding paragraph.

2. **sur les fonts du baptême,** *at your baptism* or *christening;* lit., "on the baptismal font."

3. **de leurs mérites à tous deux,** *of the virtues of both of them.*

Page 199. — 1. **Grotius,** an eminent Dutch jurist and scholar, and the author of a treatise on International Law, was born in 1583, and died in 1645.